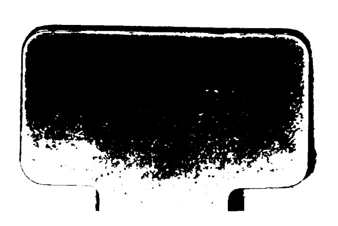
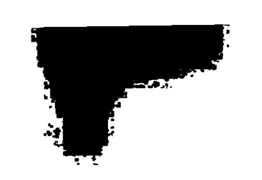



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

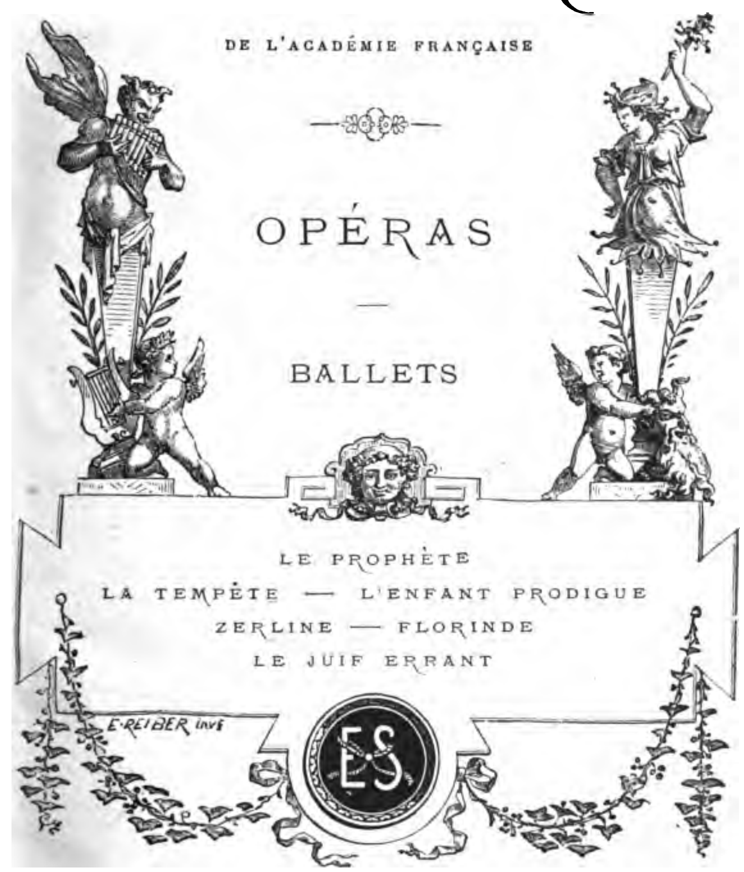
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



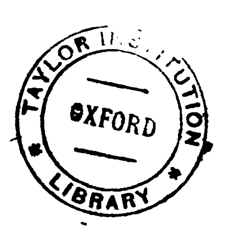
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1876





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 1628, 12 5.

LE PROPHÈTE

OPÉRA EN CINQ ACTES.

MUSIQUE DE G. MEYERBEER

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 16 Avril 1819.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN DE LEYDE.	MM. ROGER.
ZACHARIE	LEVASSEUR.
JONAS.	GUEYMARD.
MATHISEN	EUZET.
OBERTHAL.	BRÉMOND.
UN SERGENT.	GENIBREL.
1er PAYSAN.	F. PRÉVÔT.
2me PAYSAN	KŒNIG.
UN SOLDAT.	PAULIN.
1er BOURGEOIS.	GUIGNOT.
2me BOURGEOIS	MOLINIER.
UN OFFICIER.	—
FIDÈS.	Mmes PAULINE VIARDOT.
BERTHE.	CASTELLAN.
1er ENFANT DE CHŒUR	PONCHARD.
2me ENFANT DE CHŒUR	COURTOT.

SEIGNEURS. — PAYSANS. — SOLDATS. — ANABAPTISTES. — PRISONNIERS. — POURVOYEURS et PATINEURS. — BOURGEOIS DE MUNSTER. — CORTÉGE DU COURONNEMENT. — PEUPLE, etc.

Aux environs de Dordrecht, au 1er acte. — A Leyde, au 2e acte. — Dans une forêt de Westphalie, au 3e acte. — A Munster, aux 4e et 5e actes.



LE PROPHÈTE*

ACTE PREMIER

Les campagnes de la Hollande aux environs de Dordrecht. — Au fond on aperçoit la Meuse ; à droite un château fort avec pont-levis et tourelles ; à gauche, des fermes et des moulins dépendant du château. Du même côté, sur le premier plan, des sacs de blé, des tables rustiques, des bancs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN PAYSAN jouant de la cornemuse appelle LES OUVRIERS du moulin et de la ferme au repas du matin. Ils arrivent de différents côtés et s'asseyent devant des tables où LEURS FEMMES les servent.

CHOEUR PASTORAL.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

La brise est muette !...

* **1530.** — Les anabaptistes désolèrent l'Allemagne au nom de DIEU.

1534. — Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde une fureur pareille. Tous ces paysans, qui se croyaient prophètes, et qui ne savaient rien de l'Écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendi-

D'échos en échos
Sonne la clochette
De nos gais troupeaux.
Trop longtemps l'orage
Attrista nos cœurs,
D'un jour sans nuage
Goûtons les douceurs !

LE GARÇON DU MOULIN.

Le vent qui s'arrête
Arrête le moulin ;
Que pour nous s'apprête
Le repas du matin.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

La brise est muette,
D'échos en échos
Sonne la clochette

rent les plus forts en Westphalie, qui était alors la patrie de la stupidité. Ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs et être gouvernés par Dieu seul; mais un nommé *Mathieu*, leur principal prophète, ayant été tué, un garçon tailleur (d'autres disent cabaretier), nommé *Jean de Leyde*, né à Leyde en Hollande, assura que Dieu lui était apparu et l'avait nommé roi : il le dit et le fit croire.

La pompe de son couronnement fut magnifique; on voit encore de la monnaie qu'il fit frapper; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clefs du pape. Monarque et prophète à la fois, il fit partir douze apôtres qui allèrent annoncer son règne dans toute la Basse-Allemagne... proclamant la communauté des biens et des femmes...

Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits et chez les tyrans, la valeur : il défendit Munster contre son évêque *Valdec*, avec un courage intrépide, pendant une année entière.

1536. — Enfin il fut pris les armes à la main par une trahison des siens.

Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. cxxxii.

De nos gais troupeaux.
Trop longtemps l'orage
Attrista nos cœurs,
D'un jour sans nuage
Goûtons les douceurs!

SCÈNE II.

LES MÊMES; BERTHE, sortant d'une des maisons à gauche et s'avançant au bord du théâtre.

CAVATINE.

Un espoir, une pensée,
Dont mon âme s'est bercée,
Fait rougir la fiancée
De trouble et de plaisir.
Demain! demain! O joie extrême,
A l'autel, un serment suprême
Doit m'unir à celui que j'aime;
Et sa mère, aujourd'hui même,
Pour me chercher va venir.
Oui sa mère, déjà la mienne,
Près de lui me conduit ce soir
L'aimer devient mon devoir.
Saint hymen, douce chaîne
Qui vient imposer à mon cœur
L'amour et le bonheur!

SCÈNE III.

LES MÊMES; FIDÈS, arrivant en costume de voyage.

BERTHE, courant au-devant d'elle.

Fidès, ma bonne mère, enfin donc vous voilà!

FIDÈS.

Tu m'attendais !

BERTHE.

Depuis l'aurore !

FIDÈS.

Et Jean, mon fils, attend plus ardemment encore
Sa fiancée !... « Allez, ma mère, amenez-la ! »
M'a-t-il dit... Et je viens !

BERTHE.

Ainsi, moi, pauvre fille,
Orpheline et sans biens, il m'a daigné choisir !

FIDÈS.

Des filles de Dordrecht Berthe est la plus gentille
Et la plus sage ! Et je veux vous unir.
Et je veux, dès demain, que Berthe me succède
Dans mon hôtellerie et dans mon beau comptoir,
Le plus beau, vois-tu bien, de la ville de Leyde.
Hâtons-nous... car mon fils nous attend pour ce soir !

BERTHE.

Reposez-vous, d'abord.

FIDÈS.

Que Dieu nous soit en aide.
Partons !

BERTHE.

Non pas vraiment!... Vassale, je ne puis
Me marier, ni quitter ce pays
Sans la volonté souveraine
Du comte d'Oberthal, seigneur de ce domaine,
Dont vous voyez d'ici les créneaux redoutés !

FIDÈS.

Alors, auprès de lui courons... Viens !

(Elle veut l'entraîner vers le château, à droite.)

BERTHE, prêtant l'oreille.

Écoutez.

(Au moment où Berthe et Fidès viennent de franchir les marches de l'esca-

lier qui conduit au château, on entend, au dehors, un air de psaume, puis paraissent au haut de l'escalier trois anabaptistes.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ZACHARIE, JONAS, MATHISEN.

FIDÈS, à demi-voix à Berthe, et redescendant avec crainte les marches de l'escalier.

Quels sont ces hommes noirs aux figures sinistres?

BERTHE, de même.

On dit que du Très-Haut ce sont de saints ministres,
Qui depuis quelque temps parcourent nos cantons,
Répandant parmi nous leurs doctes oraisons!

LE PRÊCHE ANABAPTISTE.

JONAS, MATHISEN et ZACHARIE à voix haute.

Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi!

TOUS.

Écoutez! écoutez le ciel qui les inspire;
Dans leurs traits égarés voyez quel saint délire!

LES TROIS ANABAPTISTES.

O peuple impie et faible! O peuple misérable!
Que l'erreur aveugla, que l'injustice accable!

ZACHARIE.

De ces champs fécondés longtemps par vos sueurs
Voulez-vous être enfin les maîtres et seigneurs?

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ad nos venite, populi!

JONAS, à un des paysans, lui montrant le château.

Veux-tu que ces castels, aux tourelles altières,
Descendent au niveau des plus humbles chaumières?

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ad nos venite, populi !

MATHISEN.

Esclaves et vassaux, trop longtemps à genoux,
Ce qui fut abaissé se lève !... Levez-vous !

PLUSIEURS PAYSANS.

Ainsi ces beaux châteaux ?...

ZACHARIE.

Ils vous appartiendront !

D'AUTRES PAYSANS.

La dîme et la corvée...

MATHISEN.

Elles disparaîtront !

D'AUTRES PAYSANS.

Et nous, serfs et vassaux...

MATHISEN.

Libres en ce séjour !

D'AUTRES PAYSANS.

Et nos anciens seigneurs ?

JONAS.

Esclaves à leur tour !

LES PAYSANS, se parlant entre eux à demi-voix.

Ils ont raison, écoutons bien !
Ce sont vraiment des gens de bien !
Nous voilà maîtres tout à coup ;
Nous n'avions rien, nous aurons tout.
Sans travailler, nous aurons tout.
Plus d'oppresseurs en ce séjour ;
Nous le serons à notre tour.
Nous sommes forts, nous sommes grands !
Excepté nous, plus de tyrans !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi.

LES PAYSANS, s'échauffant et s'animant peu à peu.

Malheur à qui nous combattrait !
C'est un impie, et son supplice est prêt;
Le ciel qui nous protége a dicté son arrêt.

LES TROIS ANABAPTISTES, avec exaltation.

O roi des cieux, à toi cette victoire !
Dieu des combats, marche avec nous !
Les nations verront ta gloire,
Ta sainte loi luira pour tous !
Dieu le veut, Dieu le veut ! Marchez, et suivez-nous !
De la liberté sainte, enfin, voici le jour.
De notre Germanie elle fera le tour.
Dieu le veut !

TOUS LES PAYSANS, avec fureur.

Aux armes ! Au martyr !!
Marchons !... marchons !... Vaincre ou mourir !

(Tous les paysans, excités par les trois anabaptistes, se sont armés de fourches, de pioches, de bâtons, et s'élancent sur les marches de l'escalier qui conduit au château.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; les portes du château s'ouvrent ; OBERTHAL sort ; il est entouré de SEIGNEURS ses amis, avec lesquels il cause en riant. A sa vue les paysans s'arrêtent ; ceux qui avaient gravi les marches de l'escalier les redescendent avec effroi, et cachent les bâtons dont ils s'étaient armés. Oberthal s'avance tranquillement au milieu des paysans qui le saluent.

LES PAYSANS, ôtant leur chapeau.

Salut ! salut au noble châtelain !

OBERTHAL, regardant le groupe des anabaptistes.

Quels accents menaçants, quels cris sombres et tristes
Troublent jusqu'en nos murs la gaîté du festin!
(S'approchant d'eux.)
Ceux-là ne sont-ils pas de ces anabaptistes,
Ces fougueux puritains, ces ennuyeux prêcheurs,
Semant partout, dit-on, leurs dogmes imposteurs?

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Ils nous divertiront peut-être,
Écoutons-les.

LES TROIS ANABAPTISTES.

Malheur!... malheur
A celui dont les yeux ne s'ouvrent qu'à l'erreur

OBERTHAL, regardant Jonas.

Eh! mais, je crois le reconnaître;
Oui, c'est maître Jonas, mon ancien sommelier,
Que j'ai de ce château chassé par la fenêtre!
Il me volait mon vin, dont il se disait maître.
(Aux soldats qui l'accompagnent, montrant les trois anabaptistes.)
Que le fourreau du sabre aide à les châtier!

LES TROIS ANABAPTISTES, avec indignation.

Un supplice infamant!

OBERTHAL, à Zacharie.

Et je vous fais suspendre
A ces nobles créneaux, vous et vos compagnons,
Si vous reparaissez jamais dans ces cantons!
(Aux soldats.)
Qu'on les chasse!
(Montrant Jonas.)
Éloignez sa figure infernale!
(Apercevant Berthe qui s'avance timidement et fait la révérence.)
Ah! celle-ci vaut mieux. Approche, ma vassale.
(Aux seigneurs ses amis.)
Tous ces vins généreux, que j'ai bus à longs traits,

Enivrent ma raison et doublent ses attraits.

(A Berthe.)

Parle ! Que me veux-tu ?

BERTHE, bas à Fidès.

Ma mère, j'ai bien peur !

FIDÈS.

Ne crains rien ; je suis là pour te donner du cœur !

ROMANCE.

BERTHE, à Oberthal.

Premier couplet.

Un jour, dans les flots de la Meuse
J'allais périr... Jean me sauva !
Orpheline et bien malheureuse,
Dès ce jour il me protégea !
Je connais votre droit suprême ;
Mais Jean m'aime de tout son cœur...
Ah ! permettez qu'aussi je l'aime !
Le voulez-vous, mon bon seigneur ?
Mon doux seigneur !

Deuxième couplet.

Vassale de votre domaine,
Je suis sans fortune et sans bien,
Et Jean, que son amour entraîne,
Veut m'épouser, moi qui n'ai rien !
Voici sa mère qui réclame
Pour son fils ma main et mon cœur...
Permettez-moi d'être sa femme.
Le voulez-vous, mon bon seigneur ?
Mon doux seigneur !

FINALE.

OBERTHAL, regardant Berthe avec amour.

Eh quoi, tant de candeur, d'attraits et d'innocence

Seraient perdus pour nous et quitteraient ces lieux !
(A Berthe.)
Non ; ta beauté mérite un sort plus glorieux.
Pour toi, pour ton bonheur, usant de ma puissance,
Je refuse...

LES PAYSANS, poussant un cri d'indignation.

Grands Dieux !

BERTHE, se jetant dans les bras de Fidès.

Ah ! quel malheur !

FIDÈS, s'élançant au milieu des paysans.

Ah ! quelle horreur !

OBERTHAL, à droite, à ses amis.

C'est à moi qu'appartient tant de grâce et de charmes ;
Mon cœur à son aspect bat d'un transport soudain.

(Fidès à gauche, au milieu des paysans, leur fait honte de leur lâcheté, les supplie de défendre Berthe, et de réclamer justice pour elle. Les paysans excités par ses reproches s'avancent d'un air résolu et menaçant vers leur seigneur, qui, sans les voir, cause avec ses amis. A leur approche Oberthal se retourne ; ses vasseux s'arrêtent interdits et tremblants.)

OBERTHAL, s'avançant sur eux et les faisant reculer.

Croyez-vous, par hasard, m'inspirer des alarmes ?
Je l'ai dit, je le veux, moi seigneur châtelain !
Vos cris sont moins puissants que Berthe et que ses larmes !
Soumettez-vous d'abord, et nous pourrons après
Céder aux pleurs, peut-être ; — aux menaces, jamais !

(Pendant ces derniers vers, de jeunes pages de la suite d'Oberthal ont entouré Berthe et Fidès, qu'ils entraînent dans le château. Oberthal et ses amis les suivent, et derrière eux les portes se referment. Les paysans, muets de surprise et de frayeur, se retirent en silence et la tête baissée. Tout à coup on entend dans le lointain le psaume des

anabaptistes. Ceux-ci paraissent au fond du théâtre ; le peuple court au-devant d'eux et se prosterne à leurs pieds sur les marches de l'escalier, tandis que Zacharie, Jonas et Mathisen menacent du regard et du geste le château d'Oberthal.)





ACTE DEUXIÈME

L'auberge de Jean et de sa mère dans les faubourgs de la ville de Leyde. — Porte au fond, et croisées donnant sur la campagne. Portes à droite et à gauche. On entend au dehors un air de valse.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, tenant des brocs qu'il pose sur une table, sort de la chambre à droite, et va ouvrir la porte du fond; il aperçoit devant cette porte et devant la croisée des PAYSANS et des PAYSANNES qui s'amusent à valser, et qui, toujours en valsant, entrent dans l'intérieur de la taverne; plusieurs se mettent à des tables et chantent le chœur suivant, tandis que les autres continuent toujours leurs danses.

VALSE VILLAGEOISE.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Valsons, valsons toujours,
La valse a mes amours!
Peine ou beauté cruelle,
Tout s'étourdit par elle.
Demain, danseurs joyeux,
Nous valserons bien mieux.
Demain Jean se marie
A Berthe son amie!

Valsons, valsons toujours,
Pour lui, pour ses amours!

PLUSIEURS PAYSANS, s'arrêtant fatigués.

Pour les danseurs, allons, Jean, de la bière!

JEAN, leur en versant.

En voici, mes amis!
(Remontant le théâtre et regardant vers la porte du fond.)
Le jour baisse, et ma mère
Bientôt sera de retour
Avec ma fiancée... O Berthe! ô mon amour!
(Pendant ce temps, Jonas, Mathisen et Zacharie sont entrés dans la tavern en s'approchant d'une table où sont assis plusieurs paysans.)

UN PAYSAN, s'adressant à Jonas.

Avec nous, mon révérend père,
Buvez-vous?

JONAS.

Volontiers!

JEAN, à part et regardant toujours le fond du théâtre.

Quand le bonheur m'attend,
D'où vient donc en mon cœur ce noir pressentiment?

JONAS, regardant Jean qu'il n'a pas encore vu.

O ciel!

MATHISEN et ZACHARIE.

Qu'avez-vous donc?

JONAS.

Regarde, Zacharie,
Ce jeune homme...

ZACHARIE, avec étonnement.

En effet...

MATHISEN, de même.

Oui, ces traits... c'est frappant!

LES TROIS ANABAPTISTES, à voix basse.

La ressemblance est inouïe!

JONAS.

Et devant moi, vivant, j'ai cru voir, à son air,
David, le roi David, qu'on adore à Munster !

MATHISEN.

Ce tableau qu'on révère en notre Westphalie,
Et qui fait tous les jours des miracles...

JONAS, lui faisant signe de se taire, et s'adressant à quelques-uns des paysans qui sont à gauche.

Amis !

(Leur montrant Jean qui, rêveur, ne les regarde pas.)

Quel est cet homme ?

UN PAYSAN.

Jean, le maître du logis !
Son cœur est excellent, et son bras est terrible !

JONAS, toujours à demi-voix au paysan.

Il s'exalte ?

LE PAYSAN.

Aisément !

JONAS, de même.

Il est brave ?

LE PAYSAN.

Et dévot !
Il sait par cœur toute la Bible !

JONAS, à ses deux compagnons, s'asseyant près de la table à gauche, à demi-voix.

Amis ! n'est-ce pas là l'apôtre qu'il nous faut ?

LES TROIS ANABAPTISTES.

Celui qu'à nous aider appelle le Très-Haut !

(Ils continuent à causer à voix basse ; pendant ce temps les paysans reprennent le chœur et la valse.)

JEAN.

La nuit déjà couvre la terre,
Et chez soi le repos est doux :

J'attends Berthe et ma mère ;
Partez, amis, retirez-vous !

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Partons ; il attend sa belle !
Son cœur bat d'amour et d'espoir ;
Partons ! Qu'il reste avec elle !
Bonsoir, ami, bonsoir !

(Ils sortent tous en valsant, et la valse continue encore dans le lointain, après qu'ils sont partis. Restent en scène les trois anabaptistes, et Jean qui va s'asseoir, rêveur, près de la table à gauche.)

SCÈNE II.

JONAS, MATHISEN et ZACHARIE, se levant et s'approchant de JEAN.

JONAS, lui frappant sur l'épaule.

Ami Jean, quel nuage obscurcit ta pensée ?

JEAN.

J'attends ma mère avec ma fiancée ;
Leur retard m'inquiète, et déjà l'autre nuit
Un sinistre présage a troublé mon esprit !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Qu'est-ce donc ?... parle... ami !

JEAN.

Qu'ici votre science
Éclaire, par pitié, ma faible intelligence
Sur mille objets bizarres et confus,
Et que deux fois en dormant j'ai revus !

LE SONGE.

Sous les vastes arceaux d'un temple magnifique,
J'étais debout, le peuple à mes pieds prosterné,
Et du bandeau royal mon front était orné !
Mais pendant qu'ils disaient, dans un pieux cantique :

« C'est David ! le Messie... et le vrai fils de Dieu ! »
Je lisais sur le marbre, écrits en traits de feu :
« Malheur à toi!!! » Ma main voulait tirer mon glaive,
Mais un fleuve de sang et m'entoure et s'élève.
Pour le fuir, sur un trône en vain j'étais monté ;
Et le trône et moi-même, il a tout emporté !!!
Au milieu des éclairs, au milieu de la flamme,
Pendant qu'aux pieds de Dieu, Satan traînait mon âme,
S'élevait de la terre une clameur : « Maudit !
« Qu'il soit maudit ! »
Mais vers le ciel et dans l'abîme immense
Une voix s'éleva qui répéta : « Clémence !
« Clémence ! »
Et ce cri fut le seul que le ciel entendit!

LES TROIS ANABAPTISTES.

Calme-toi, calme ta crainte !
Des élus la marque sainte
Sur ton front se trouve empreinte,
Et sur toi veillent les cieux !
Sur ce songe prophétique,
Sur le sort qu'il pronostique,
Le ciel même à nous s'explique...
L'avenir s'offre à nos yeux !

JONAS.

Oui, la lumière céleste
Nous guide et ne nous trompe pas !
Jean !... tu régneras !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Jean !... tu régneras !

JONAS.

Dieu par notre voix te l'atteste !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Jean !... tu régneras !!

JEAN.

Moi, mes amis ! vous n'y pensez pas !

PASTORALE.

Premier couplet.

Il est un plus doux empire
Auquel dès longtemps j'aspire !
Toi, mon bien, mon seul bonheur !
Si je règne sur ton cœur,
Pour moi le plus beau royaume
Ne vaut pas ce toit de chaume,
Doux asile du plaisir,
Où je veux vivre et mourir,
Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ah ! quelle folie extrême !
Dédaigner le rang suprême !
Marche avec nous, suis nos pas,
Et bientôt tu régneras!

Deuxième couplet.

JEAN, montrant la porte à gauche.

Au lieu de pompe royale,
Pour sa chambre nuptiale,
J'ai cueilli la fleur des champs !
C'est ce soir que je l'attends !
(Avec amour.)
Ce soir au plus beau royaume
Je préfère l'humble chaume,
Doux asile du plaisir,
Où je veux vivre et mourir,
Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours !

Ensemble.

JEAN.

O joie ! ô bonheur suprême !
D'être aimé de ce qu'on aime,
Je ne veux qu'elle ici-bas !
Loin de moi portez vos pas !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ah ! quelle folie extrême !
Dédaigner le rang suprême !
Marche avec nous, suis nos pas,
Et bientôt tu régneras !

(Les anabaptistes sortent.)

SCÈNE III.

JEAN, seul.

Ils partent !... grâce au ciel !... leur funeste présence
M'empêchait d'être heureux !

(Remontant le théâtre.)

Oui, demain, quand j'y pense,
Demain mon mariage ! ô riant avenir !...

(S'approchant de la porte et des croisées du fond.)

Eh ! mais, quel bruit... retentit à cette heure ?
Et loin d'ici n'entends-je pas
Le galop des coursiers, les armes des soldats ?
Qui peut les amener dans mon humble demeure ?

SCÈNE IV.

JEAN, BERTHE, entrant en courant, pâle, pieds nus et échevelée ; elle se jette dans les bras de Jean.

JEAN, poussant un cri.

Berthe !... ma bien-aimée ! ah ! d'où vient ton effroi ?

BERTHE.

Des fureurs d'un tyran... sauve-moi... défends-moi !...
Comment fuir ses regards ?...

(Jean lui montre, à droite, un enfoncement caché par un rideau.)

BERTHE, à droite, et pendant que Jean regarde avec crainte au dehors.

D'effroi je tremble encore !
Au trépas viens m'arracher !
Dieu puissant, toi que j'implore,
A leurs yeux viens me cacher !

(Un sergent et des soldats paraissent à la porte du fond. Berthe se cache dans l'enfoncement.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; UN SERGENT et DES SOLDATS.

LE SERGENT.

Par l'ordre de mon maître, et non loin de ces rives,
Au château de Harlem je menais deux captives,
Quand près de ta chaumière, et dans un bois épais
Dont les sombres détours l'ont cachée à ma vue,
L'une soudain a fui !... qu'est-elle devenue ?
Réponds !

JEAN.

Je n'en sais rien !...

LE SERGENT, le regardant.

Si vraiment, tu le sais.
Te taire est déjà trop d'audace !...
Tu me la livreras !

JEAN, avec indignation.

Moi ! moi ! plutôt mourir !

LE SERGENT, avec dédain.

Que m'importent tes jours ? que veux-tu que j'en fasse ?
Mais ta mère à l'instant à tes yeux va périr
Si tu ne parles pas...

JEAN, étendant ses mains suppliantes.

Ma mère !... grâce !... grâce !...

LE SERGENT, souriant.

Ah ! le moyen est bon !... vois ! choisis !...

JEAN.

Ah ! tyran !!!

(Il reste quelques instants la tête cachée entre ses mains, et l'orchestre exprime les combats qui se livrent en lui.)

LE SERGENT, voyant qu'il hésite.

Eh bien ?

JEAN, relevant la tête avec fureur.

Qu'entre nous deux le ciel juge et décide,
Et qu'il fasse sur toi tomber le parricide !

(Le sergent remonte le théâtre et fait signe à ses soldats d'amener Fidès. Pendant ce temps Berthe, pâle et tremblante, entr'ouvre le rideau à droite. Jean fait un pas vers elle, mais en ce moment on a entraîné Fidès à la porte du fond, elle tombe à genoux en étendant les bras vers son fils; des soldats lèvent la hache sur sa tête. Jean se retourne et l'aperçoit ; il pousse un cri, s'élance vers Berthe, la fait passer devant lui au moment où le sergent redescend le théâtre.)

JEAN, à Berthe, avec désespoir.

Va-t'en !... va-t'en !...
Par le ciel ou par Satan,
Va-t'en !

(Le sergent reçoit dans ses bras Berthe à moitié évanouie ; ses soldats l'entraînent, et Jean tombe, hors de lui, sur la chaise à gauche, près de la table. Fidès, qu'on a laissée libre, redescend le théâtre en chancelant.)

SCÈNE VI.

JEAN, FIDÈS.

JEAN, revenant à lui et se rappelant ce qui vient de se passer.

Ah ! qu'ai-je dit ! plutôt la mort... je la préfère.
Courons !...

ARIOSO.

FIDÈS, tombant à ses genoux qu'elle embrasse.

Mon fils! mon fils! sois béni dans ce jour!
Ta pauvre mère
Te fut plus chère
Que Berthe et que ton amour!
Tu viens de donner pour ta mère
Plus que ta vie, en donnant ton bonheur!
Que jusqu'au ciel s'élève ma prière,
Et sois béni, mon fils, béni dans le Seigneur!

JEAN, froidement.

Oui! j'ai fait mon devoir!

FIDÈS, le regardant.

O mortelles alarmes!
Quel air morne et glacé!... dans tes yeux point de larmes!
Ta douleur n'ose-t-elle éclater devant moi?
Mais, moi, je viens, mon fils, pour pleurer avec toi!

JEAN, froidement.

A quoi bon murmurer et se plaindre, ma mère?
Il faut bien obéir aux nobles, aux seigneurs;
Nos femmes et nos biens, nos enfants sont les leurs!
Nous devons, sous le joug, nous courber et nous taire.

FIDÈS.

Je n'aime pas, mon fils, t'entendre ainsi parler!
Quelque sombre projet t'agite?

JEAN.

Non, ma mère!
Il est tard!... le repos est pour vous nécessaire!
Laissez-moi!

(Avec impatience.)

Je le veux!

FIDÈS.

Ah! tu me fais trembler!
Je te laisse!

(Avec tendresse.)
A demain !

JEAN, d'un air froid et calme.

A demain !

(Fidès entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VII.

JEAN, seul, cessant de se contraindre et éclatant.

O furies !
Qui déchirez mon cœur, venez, guidez mon bras !
Le ciel ne tonne pas sur ces têtes impies !
A moi donc de punir, à moi donc leur trépas !
Qui faut-il immoler ?... qui frapper ?... tous !!! Je jure
De laver dans leur sang ma honte et mon injure !
Oui... leur sang ! mais comment ?...

(On entend dans le fond le psaume des trois anabaptistes.)

LES TROIS ANABAPTISTES, au dehors.

Au nom d'un Dieu vengeur,
Venez à nous ! Sinon, malheur à vous ! malheur !

JEAN.

Ah ! c'est Dieu qui m'entend !... Dieu qui me les envoie
Pour servir ma vengeance et me livrer ma proie !

(Il va à la porte du fond qu'il ouvre doucement.)

SCÈNE VIII.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE, JEAN.

JEAN, à demi-voix.

Entrez ; ma mère dort ! entrez et parlez bas.
Dans mes rêves tantôt lisant le rang suprême,
Ne m'avez-vous pas dit : Suis-nous ! tu régneras ?

JONAS.

Et nous t'offrons encore un diadème !
Sois roi !

JEAN.

Pourrai-je alors frapper mes ennemis ?

MATHISEN et ZACHARIE.

A ta voix ils seront par nous anéantis !

JEAN.

Et pourrai-je immoler Oberthal ?

JONAS.

Ce soir même !

JEAN.

Que faut-il faire alors ? Parlez, et je vous suis !

QUATUOR.

JONAS.

Gémissant sous le joug et sous la tyrannie,
Nos frères d'Allemagne attendent le Messie
Qui doit briser leurs fers ! prêts à se soulever
Au seul nom du prophète
Que Dieu leur a promis, et que j'ai su trouver !

JEAN.

Que dites-vous ?

JONAS.

Le ciel dont je suis l'interprète,
Le ciel nous a lui-même, à des signes certains,
Révélé cet élu marqué par les destins !
(Avec force.)
Jean ! Dieu t'appelle ! Jean ! le ciel, cette nuit même,
Ne t'a-t-il pas dicté sa volonté suprême !

JEAN, troublé.

Tu dis vrai !

JONAS.

Bien souvent te brisant sous sa loi,

N'est-ce pas son esprit qui s'empare de toi?

JEAN.

Tu dis vrai!

JONAS.

Viens alors, viens avec nous, mon frère

Ensemble.

LES TROIS ANABAPTISTES.

Oui! c'est Dieu qui t'appelle et t'éclaire!
A tes yeux a brillé sa lumière,
En tes mains il remet sa bannière.
Avec elle apparais dans nos rangs,
Et des grands cette foule si fière
Va par toi se réduire en poussière,
Car le ciel t'a choisi sur la terre
Pour frapper et punir les tyrans!

JEAN.

Oui! le Dieu qui m'appelle et m'éclaire
A souvent, dans la nuit solitaire,
A mes yeux fait briller sa lumière!
O mon Dieu! j'obéis, je me rends!
Oui! j'irai sous ta sainte bannière
A ta voix les réduire en poussière!
Car ton bras m'a choisi sur la terre
Pour frapper et punir les tyrans!

JONAS.

Ne sais-tu pas qu'en France, une chaste héroïne
Qu'inspiraient, comme toi, de saintes visions,
Jeanne d'Arc a sauvé son pays...

JEAN.

Oui, marchons...
Tombe sur nos tyrans la vengeance divine!

ZACHARIE.

Mais, envoyé du ciel, songe bien désormais

Que tout lien terrestre est brisé pour jamais !
Que tu ne verras plus ton foyer ni ta mère !

JEAN.

Ma mère !

MATHISEN et ZACHARIE.

Elle n'est plus pour toi qu'une étrangère !

JONAS.

Partons ou renonçons, amis, à nos projets !

JEAN.

Partir ! sans voir ma mère !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Il le faut, Dieu le veut !

JEAN.

Ah ! pour grâce dernière
Avant de m'éloigner que je la voie encor !
(S'approchant de la porte à gauche.)
Du silence !... elle dort !
(Il avance la tête et écoute.)
Et pendant son sommeil murmure une prière !
(Écoutant plus attentivement.)
C'est pour moi qu'elle prie !
(Écoutant toujours.)
Oui, pour moi son enfant !
Et son enfant la fuit et la délaisse !...
Non, non... partez sans moi ! Je reste à sa vieillesse !
Ma mère est le seul bien qui me reste à présent !

LES TROIS ANABAPTISTES, à demi-voix.

Et la vengeance ! ! !
Et l'espérance
De voir tomber nos oppresseurs !

JEAN, regardant toujours à gauche, avec douleur et regret.

Ma mère !

LES TROIS ANABAPTISTES, de même.

Et la couronne

Que le ciel donne
A ses élus ! à ses vengeurs !

JEAN, de même.

Ma mère !

LES TROIS ANABAPTISTES.

O sainte extase
Qui nous embrase,
D'un vain amour brise les nœuds !
Viens ! Dieu t'appelle,
Palme immortelle,
Pour toi descend du haut des cieux !

JEAN, aux trois anabaptistes.

Un seul... un seul instant, de grâce !

LES TROIS ANABAPTISTES.

Voici l'heure !... viens, suis nos pas !

JEAN.

Prêt à partir, qu'au moins son fils l'embrasse !
(Il fait un pas dans la chambre et revient vivement.)
Non, si je l'embrassais je ne partirais pas !
Adieu, tout mon bonheur !

LES TROIS ANABAPTISTES, à demi-voix et l'entraînant.

Et la vengeance !...
Et l'espérance
De voir tomber nos oppresseurs !

JEAN, entraîné par eux et tendant les bras vers la chambre à gauche, et à demi-voix.

Ma mère !

LES TROIS ANABAPTISTES, l'entraînant toujours.

Et la couronne
Que le ciel donne
A ses élus, à ses vengeurs !

JEAN, de même.

Ma mère !

Ensemble.

LES TROIS ANABAPTISTES.

O sainte extase
Qui nous embrase,
Viens le guider dans les combats !
Oui, Dieu t'appelle,
Soldat fidèle,
Entends sa voix et suis nos pas !
Viens, suis nos pas !

JEAN, que l'on entraîne.

Adieu, ma mère
Et ma chaumière !
Je ne dois plus vous voir, hélas !
O mon village !
O douce image !
Oui, dans mon cœur tu resteras !

(Ils entraînent Jean.





ACTE TROISIÈME

Premier tableau

Le camp des anabaptistes dans une antique forêt de la Westphalie. — En face, un étang glacé qui s'étend à l'horizon, et se perd dans les brouillards et les nuages. Les arbres de la forêt bordent un côté de l'étang; de l'autre côté les tentes des anabaptistes. Le jour est sur son déclin. On entend dans le lointain un bruit de combat qui augmente et se rapproche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES SOLDATS ANABAPTISTES se précipitent sur le théâtre par la droite ; **DES FEMMES** et **DES ENFANTS**, sortant du camp, accourent à leur rencontre au moment où un autre groupe de soldats entre par la gauche, traînant enchaînés **PLUSIEURS PRISONNIERS**, hommes et femmes, richement vêtus, hauts barons et dames châtelaines des environs, un moine, des enfants; **MATHISEN.**

CHŒUR DES ANABAPTISTES.

LES ANABAPTISTES, montrant les prisonniers.

Du sang! que Judas succombe!
Du sang! dansons sur leur tombe!
Du sang! voilà l'hécatombe
Que Dieu vous demande encor!

Frappez l'épi dès qu'il s'élève,

Frappez le chêne dans sa séve,
Qu'ils tombent tous sous notre glaive,
Car Dieu l'a dit, Dieu veut leur mort!
(Levant leurs bras au ciel.)
Gloire au Dieu des élus!
Te Deum laudamus!

MATHISEN.

Et les méchants couvraient la terre,
Et leurs forfaits sont expiés!
Et le prophète en sa colère,
Les renversa tous sous nos pieds!

LES ANABAPTISTES.

Du sang! Que Judas succombe!
Du sang! dansons sur leur tombe!
Du sang! voilà l'hécatombe
Que Dieu vous demande encor!

Frappez l'épi dès qu'il s'élève,
Frappez le chêne dans sa séve,
Qu'ils tombent tous sous notre glaive,
Car Dieu l'a dit, Dieu veut leur mort!
(Levant leurs bras au ciel.)
Gloire au Dieu des élus!
Te Deum laudamus!

(Les femmes et les enfants dansent autour des prisonniers qu'on a amenés au milieu du théâtre et qui tombent à genoux; les haches sont levées sur leurs têtes.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN CHEF ANABAPTISTE.

MATHISEN, se plaçant devant les prisonniers et s'adressant aux soldats.

Arrêtez!

LE CHEF ANABAPTISTE, à Mathisen.

Quoi! ton cœur connait la pitié!

MATHISEN.

Non !

Mais ces nobles seigneurs peuvent payer rançon,
Qu'on les épargne !...

LES ANABAPTISTES.

Il a raison !...

(On emmène les prisonniers vers le camp qui est à gauche. En ce moment on entend, vers la droite, une marche brillante. C'est Zacharie revenant du combat avec un groupe d'anabaptistes.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; ZACHARIE, SOLDATS ANABAPTISTES.

COUPLETS.

ZACHARIE.

Premier couplet.

Aussi nombreux que les étoiles
Ou bien que les flots de la mer,
En chasseurs qui tendraient leurs toiles
Contre les aigles du désert,
Vers nos phalanges immortelles,
Venaient les païens courroucés !...
Où donc sont-ils ?... Ils ont fui, dispersés !
Comme le sable, au désert !... Dispersés !
Dispersés !
Tous, dispersés !

Deuxième couplet.

Couvrant les monts, couvrant les plaines,
Leurs chars qu'on voyait défiler,
Pour nous lier traînaient des chaînes,
Des roseaux pour nous flageller !
Pour nous punir, pauvres esclaves,

Ces vaillants guerriers sont venus!
Où sont-ils, ces guerriers si braves?...
Où donc sont-ils?... Ils ne sont plus!

(A la fin de ce couplet, les soldats anabaptistes, accablés de fatigue, se sont assis ou étendus sur la neige pour se reposer.)

MATHISEN, prenant Zacharie à part.

Voici la fin du jour! Nos fidèles soldats
Depuis l'aurore ont tous combattu!...

ZACHARIE.

Pour la gloire!

MATHISEN.

Aux estomacs à jeun elle ne suffit pas.

ZACHARIE.

Voici venir pour eux les fruits de la victoire!
Sur cet étang glacé, de tous les environs,
De nombreux pourvoyeurs, le front haut, le pied leste,
Accourent vers le camp!

MATHISEN.

C'est la manne céleste
Qui vient réconforter nos pieux bataillons.

(On voit dans le fond du théâtre défiler, sur l'étang glacé, des traîneaux attelés de chevaux, des petites voitures à quatre roues chargées de provisions; la fermière est assise sur la banquette de devant, et un homme debout, derrière elle, pousse le traîneau. Des hommes, des femmes et des enfants, portant sur leur tête des paniers ou des pots de lait, sillonnent l'étang glacé dans tous les sens et abordent auprès du camp.)

ZACHARIE, prenant à part Mathisen.

Et toi, pendant ce temps...
(Il lui parle bas et lui remet un papier cacheté.)
Va!... tu m'entends!
(Mathisen sort par la droite.)

L'ARRIVÉE DES PATINEURS.

LES ANABAPTISTES.

Voici les laitières,
Lestes et légères,

Sur leurs têtes fières
Portant leurs fardeaux;
Leurs pieds, avec grâce
Effleurant la glace,
Sans laisser de trace
Glissent sur les flots.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Pour vous nous quittons nos cabanes,
Pour vous servir nous venons en ce lieu!
Achetez! achetez!... loin de nous les profanes!
Nous ne vendons qu'aux soldats du vrai Dieu!

LES ANABAPTISTES.

Voici les fermières,
Lestes et légères,
Sur leurs têtes fières
Portant leurs fardeaux;
Leurs pieds, avec grâce
Effleurant la glace,
Sans laisser de trace
Glissent sur les flots.

(Les anabaptistes courent recevoir les provisions qu'on leur apporte et offrent en échange aux pourvoyeurs et aux jeunes filles des étoffes précieuses, des vases de prix, entassés dans le camp. Les jeunes filles, qui ont défait leurs patins, se mettent à danser, pendant que les soldats anabaptistes, qui se sont assis, boivent et mangent, servis par leurs femmes et leurs enfants. — La nuit commence à descendre sur la forêt; les paysans et paysannes ont repris leurs patins, et on les voit au loin disparaître sur l'étang glacé.)

ZACHARIE, aux anabaptistes.

Livrez-vous au repos, frères, voici la nuit.

(Les anabaptistes s'éloignent. On place des sentinelles; des patrouilles partent pour veiller autour du camp.)

Deuxième tableau

La tente de Zacharie, une table, des siéges, etc.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, MATHISEN, entrant ensemble par l'ouverture que les rideaux relevés forment au fond de la tente.

ZACHARIE, allant à lui.

Ainsi que je l'avais prescrit,
Tu reviens de Munster?...

MATHISEN.

J'ai sommé de se rendre
Son gouverneur, le vieil Oberthal!

ZACHARIE.

Qu'a-t-il dit?

MATHISEN.

Le château de son fils, par nous réduit en cendre,
L'a rendu furieux; il ne veut rien entendre!
L'impie!...

ZACHARIE.

Il a beau faire, il cédera bientôt!

MATHISEN.

Oui, mais en attendant, si Munster nous résiste,
C'en est fait, dès demain, du dogme anabaptiste,
Car l'empereur accourt!

ZACHARIE.

Il faut donner l'assaut!
Prends trois cents de nos gens! saisissons l'avantage
De la nuit...

MATHISEN, hésitant.

Mais pourtant...

ZACHARIE.

C'est l'arrêt du Très-Haut !
C'est l'ordre du prophète ! Enflamme leur courage !
Promets-leur, en son nom, la gloire et le pillage !

(Mathisen sort.)

SCÈNE V.

ZACHARIE, regardant du côté où est la tente du prophète

Idole populaire !... utile à nos desseins,
Et qu'après le succès renverseront nos mains !...
J'ignore quel projet... quel remords le tourmente;
Mais Jean depuis hier, retiré sous sa tente,
Refuse de paraître !...

SCÈNE VI.

ZACHARIE ; JONAS et PLUSIEURS SOLDATS se présentent à l'entrée de la tente, amenant OBERTHAL. — Il fait nuit.

JONAS, s'adressant à Zacharie.

Un voyageur errant
Que nous avons surpris aux environs du camp !

OBERTHAL, avec embarras.

Égaré dans la nuit et dans ce bois immense...

JONAS.

Il venait, a-t-il dit, se joindre à nous.

ZACHARIE, à Oberthal.

Avance !
Est-ce vrai qu'en nos rangs tu venais t'engager?

OBERTHAL, à part.

Laissons-lui son erreur! seul moyen, je le pense,
De pénétrer plus tard à Munster sans danger !

TRIO BOUFFE.

OBERTHAL.

Sous votre bannière
Que faut-il faire ?
Je veux le savoir !

JONAS et ZACHARIE.

Tu veux le savoir ?
Puisque tu persistes,
Des anabaptistes
Voici le devoir :

(Jonas va chercher au fond de la tente un broc et des verres qu'il place sur la table.)

ZACHARIE.

Le paysan et sa cabane
En tout temps tu respecteras !

OBERTHAL.

Je le jure !

ZACHARIE.

Abbaye ou couvent profane
Par le feu tu purifieras !

OBERTHAL.

Je le jure !

JONAS.

Ou baron, ou marquis, ou comte,
Au premier chêne tu pendras !

OBERTHAL.

Je le jure !

ZACHARIE.

Toujours et quel que soit leur compte,
Leurs beaux écus d'or tu prendras !

OBERTHAL.

Je le jure !

JONAS.

Du reste, en bon chrétien, mon frère,
Saintement toujours tu vivras !

Ensemble.

ZACHARIE et JONAS, allant à la table et versant du vin dans trois verres.

Versez, versez, frères !
Le doux choc des verres
Fait les cœurs sincères
Et les vrais amis !
A part.)
Prudence et mystère...
Est-il bien sincère?
Si par un faux frère
Nous étions trahis!

OBERTHAL, à part.

Infâme repaire !
Race sanguinaire,
Au ciel et sur terre
Soyez tous maudits!
(Aux anabaptistes.)
J'y consens, mon frère,
Oui, le ciel m'éclaire :
Sous votre bannière
e dois être admis !

JONAS.

Pour prendre Munster l'invincible,
Avec nous à l'instant tu marcheras !

OBERTHAL.

J'irai !

JONAS.

Et son gouverneur si terrible...

OBERTHAL.

Qui?

ZACHARIE.

Le vieil Oberthal !

OBERTHAL, à part.

Mon père !...

JONAS, lui versant à boire.

Massacré !

OBERTHAL, à part.

Juste ciel !...

JONAS.

Et son fils, si nous pouvons le prendre.
Aux créneaux des remparts par nous sera pendu !
Tu le jures ?...

OBERTHAL, avec indignation.

Qui ? moi ?

ZACHARIE, avec colère.

Par la Bible, veux-tu
Jurer avec nous de le pendre ?

OBERTHAL.

Je le jure !...

JONAS et ZACHARIE.

C'est bien !... c'est entendu !

Ensemble.

JONAS et ZACHARIE.

Verse, verse, frère;
Puisque Dieu t'éclaire,
Sous notre bannière
Tu seras admis !
Embrassons-nous, frères,
Le doux choc des verres
Fait les cœurs sincères
Et les vrais amis !

OBERTHAL.

Verse, verse, frère,

Oui, le ciel m'éclaire ;
Sous votre bannière
Je dois être admis !
(A part.)
O Dieu tutélaire,
Ta juste colère
Châtira, j'espère,
De pareils bandits !

JONAS.

Mais pourquoi dans l'ombre
Demeurer ainsi ?
Chassons la nuit sombre
Qui nous couvre ici.
(Tirant de sa poche un briquet qu'il se met à battre.)
La flamme scintille,
Et grâce à ce fer,
Du caillou pétille
Et jaillit l'éclair.
(Il allume une lampe qui est sur la table.)
O douce rencontre,
Qui sans doute ici
L'un à l'autre montre
Les traits d'un ami !
(A la lueur de la lampe qui vient de s'allumer tous trois se reconnaissent.)

ZACHARIE.

O ciel !

JONAS.

C'est lui !

OBERTHAL, à part.

Brigand !

ZACHARIE.

Oberthal !

JONAS.

Cet infâme !

OBERTHAL.

Mon sommelier, fils de Satan !

JONAS.

Mon ancien maître, mon tyran !

OBERTHAL.

Vous ! que tous deux l'enfer réclame !

ZACHARIE.

Toi qui fis couler notre sang !

Ensemble.

JONAS et ZACHARIE.

Le ciel nous éclaire !
Réjouis-toi, frère,
A notre bannière
Que tu vois ici,
O destin prospère !
Tu seras, j'espère,
Pendu par un frère
Et par un ami !

OBERTHAL.

O Dieu tutélaire,
Ta juste colère
Châtîra, j'espère,
De pareils bandits !
Infâme repaire,
Race sanguinaire,
Au ciel et sur terre
Soyez tous maudits !

(Les soldats qui étaient en sentinelle à la porte de la tente sont accourus au bruit et entraînent Oberthal.)

ZACHARIE, à Jonas.

Qu'on le mène au supplice ! ..

(Réfléchissant.)

Ah ! qu'un moine l'escorte !

JONAS.

Sans consulter le prophète ?

ZACHARIE, avec impatience.

Il n'importe !

(Apercevant Jean qui entre dans la tente par la droite.)

C'est lui !... va-t'en.

(Jonas sort par le fond. Jean entre par la droite, l'air pensif et la tête baissée.)

SCÈNE VII.

ZACHARIE, JEAN.

ZACHARIE, s'approchant de Jean.

Quel air pensif et soucieux,
Quand le guerrier prophète, inspiré par les cieux,
Apparaît dans sa gloire à l'Allemagne entière,
Comme l'ange vengeur que la France révère !...

JEAN.

Jeanne d'Arc sur ses pas fit naître des héros,
Et je n'ai sur les miens traîné que des bourreaux !

ZACHARIE.

Dans le sang des tyrans ils vengent nos injures !

JEAN, se parlant à lui-même et portant la main à son cœur.

Alors donc, ô mon cœur, d'où vient que tu murmures,
Et pourquoi sous mes pieds cet abîme de feu ?
(A Zacharie.)
Oui, je doute de vous, de moi-même et de Dieu.
Je n'irai pas plus loin !

ZACHARIE.

Qu'oses-tu dire ?

JEAN.

Que je veux voir ma mère !

ZACHARIE.

Ou plutôt son trépas!
Car si tu la revois, ne t'en souvient-il pas ?
Dans l'intérêt du ciel, à l'instant elle expire !

JEAN, se levant et jetant son épée.

Pour m'immoler d'abord reprenez donc ce fer !
Je vous le rends, adieu ! L'Allemagne enchaînée
Est libre par mon bras ; ma tâche est terminée !

ZACHARIE.

Jeanne a sacré dans Reims le roi qui lui fut cher ;
Toi, tu dois être un jour couronné dans Munster !
C'est Dieu qui l'a prédit !

JEAN, avec force.

Ma tâche est terminée,
Je n'irai pas plus loin !

ZACHARIE, derrière lui, à part et portant la main à son poignard.

Par Satan et l'enfer !...

SCÈNE VIII.

OBERTHAL, la tête baissée, conduit par JONAS et DES SOLDATS, traverse le théâtre, au fond, en dehors de la tente. LE MOINE qui a paru à la première scène est à côté d'Oberthal et l'exhorte ; à ses côtés deux soldats portent des torches.

JEAN, se retournant.

Où va ce prisonnier ?

JONAS.

A la mort !

ZACHARIE, aux soldats.

Qu'il vous suive !

JEAN, avec fierté.

Qui peut dire : Il mourra ! si moi, je dis : Qu'il vive !

Je lui fais grâce !...

(Reconnaissant à la lueur des torches Oberthal qui entre dans la tente, il recule avec horreur.)

Oberthal !...

ZACHARIE, avec ironie.

Ton courroux
Lui fait-il grâce encor ?

JEAN.

Laisse-nous ! laisse-nous !

(Zacharie et Jonas sortent.)

SCÈNE IX.

JEAN, OBERTHAL, SOLDATS, au fond du théâtre, en dehors de la tente.

JEAN, à Oberthal.

Le ciel à moi te livre !

OBERTHAL.

Il est juste ! mon crime
A mérité la mort ; du haut de mes créneaux,
Berthe, pure et chaste victime,
Pour sauver son honneur, s'élança dans les flots !

JEAN, avec fureur.

Morte !

OBERTHAL.

Non !... et touché du remords qui m'accable,
Dieu voulut épargner ce forfait au coupable !
Des flots il sauva Berthe !

JEAN, vivement.

Et comment, parle ?

OBERTHAL.

Hier,

Un de mes gens prétend l'avoir vue à Munster.

JEAN, avec force.

A Munster ! à Munster !

OBERTHAL.

J'allais implorer d'elle
Et du ciel mon pardon ; en tes mains, me voilà !
J'ai tout dit, frappe !

JEAN, aux soldats qui s'avancent la hache levée.

Épargnez l'infidèle !
(A part.)
Berthe sur lui prononcera !

(Les soldats emmènent Oberthal.)

SCÈNE X.

JEAN, seul.

Remparts, que ma pitié n'osait réduire en cendre,
Vous qui me cachez Berthe, il faudra me la rendre.
Et vous, à qui je dois sa vie et mon bonheur,
Un aussi grand miracle ouvre mes yeux, Seigneur,
Et je ne doute plus !... Lumières éternelles,
Je vous suis !... Guidez-moi vers Munster !...

SCÈNE XI.

JEAN, MATHISEN, accourant effrayés et entrant par la gauche de la tente.

MATHISEN.

O terreur !

JEAN.

Qu'est-ce donc ? dans le camp d'où vient cette rumeur ?

MATHISEN.

Toi seul peux désarmer ces cohortes rebelles...
Des portes de Munster des guerriers sont sortis,
Et les nôtres par eux mis en fuite et détruits...

JEAN.

Courons !...

(Suivi de Mathisen, il se précipite par la gauche hors de la tente.)

Troisième tableau

Le camp des anabaptistes.

SCÈNE XII.

SOLDATS ANABAPTISTES accourant en désordre; puis JEAN, suivi de ZACHARIE, MATHISEN et JONAS.

CHŒUR DES RÉVOLTÉS.

PLUSIEURS SOLDATS ANABAPTISTES.

Trahis, trahis !
Par lui, Munster nous fut promis.
Il dut par nous être conquis !

D'AUTRES SOLDATS ANABAPTISTES.

Il nous disait : La palme est prête,
Et quand il prédit sa conquête...

LES PREMIERS SOLDATS ANABAPTISTES.

Nos soldats, lâchement surpris,
Sont livrés à nos ennemis !

TOUS.

La mort ! la mort au faux prophète !

LES PREMIERS SOLDATS ANABAPTISTES.

Du haut des remparts de Munster

Jaillissent la foudre et le fer !

LES AUTRES SOLDATS ANABAPTISTES.

Oui, le ciel fait sur notre tête
Mugir et tomber la tempête !

(Jean paraît en ce moment suivi des trois anabaptistes.)

TOUS.

La mort! la mort au faux prophète!

JEAN, s'adressant aux soldats.

Qui vous a, sans mon ordre, entraînés aux combats?

TOUS, montrant Mathisen.

C'est lui !

MATHISEN, effrayé, montrant Zacharie.

C'est lui !...

JEAN, à Zacharie, Jonas et Mathisen.

Perfides que mon bras
Devrait punir !...

(S'adressant aux soldats.)

Et vous, insensés que vous êtes,
Depuis quand au trépas ai-je voué vos têtes,
Sans y marcher devant vous ?
Du Dieu qui, dans ses mains, tenait les palmes prêtes
Votre rébellion excita le courroux !
Pour obtenir de lui la victoire... à genoux !
Peuple impie, à genoux !
Et sous son bras vengeur, coupables, courbez-vous !

(Tous se mettent à genoux.)

PRIÈRE.

Seigneur, qui vois notre faiblesse,
Dans la cendre mon front s'abaisse,
Car ton appui m'est retiré !
Seigneur, exauce ma prière,
Seigneur, apaise ta colère,
Pardonne à ton peuple égaré !

(On entend dans le lointain un bruit de clairons et de trompettes.)

Écoutez ! écoutez ! les clairons font entendre,
Sur les murs de Munster, leurs défis orgueilleux !
Dieu m'inspire... Marchons !... sur vos fronts glorieux
La victoire va descendre !

TOUS.

Oui, c'est l'élu ! c'est le fils du Seigneur !

JEAN, à part, avec amour.

Berthe sera sauvée !

(Haut, avec exaltation.)

Oui, je serai vainqueur !

(Avec un délire religieux et comme inspiré.)

Et toi qui m'apparais, Dieu puissant ! Dieu vengeur !...

HYMNE TRIOMPHAL.

Roi du ciel et des anges,
Je dirai tes louanges
Comme David ton serviteur !

Car Dieu m'a dit : Ceins ton écharpe
Et conduis-les dans le salut.
Réveille-toi, ma harpe !
Réveille-toi, mon luth !

Victoire ! c'est Dieu qui m'envoie ;
Que sa bannière se déploie,
Que les monts tressaillent de joie
Et disent la gloire des cieux !
La main qui lance le tonnerre
Réduit les remparts en poussière !
L'Éternel est roi sur la terre,
L'Éternel est victorieux !

(Regardant le jour qui commence à paraître au fond de la forêt.)

En marche ! en marche ! et combattez sans crainte,
Car Dieu nous suit de ses regards !
En marche ! en marche !... et devant l'Arche sainte,
Munster, tomberont tes remparts !

(L'armée des anabaptistes se range en bataille et commence à défiler.)

Guerriers, que la trompette
Annonce leur défaite !
Que le clairon répète
Notre chant
Triomphant !
Victoire !...

TOUS.

Victoire ! c'est Dieu qui l'envoie
Que sa bannière se déploie,
Que les monts tressaillent de joie
Et disent la gloire des cieux !
La main qui lance le tonnerre
Réduit les remparts en poussière !
L'Éternel est roi sur la terre,
L'Éternel est victorieux !

(Dans ce moment, le brouillard qui couvrait l'étang et la forêt se dissipe : le soleil brille et laisse apercevoir dans le lointain, au delà de l'étang glacé, la ville et les remparts de Munster, que Jean montre de la main à ses soldats. L'armée pousse des cris de joie, et incline devant lui ses bannières.)





ACTE QUATRIÈME

Premier tableau

Une place publique de la ville de Munster. — A droite, la porte de l'hôtel de ville; plusieurs marches y conduisent. Diverses rues aboutissent à la place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES BOURGEOIS, portant des sacs d'argent ou des vases précieux, montent les marches de l'hôtel de ville; d'autres les descendent les mains vides. Plusieurs arrivent par les différentes rues, s'avancent au bord du théâtre et forment des groupes. Ils regardent autour d'eux avec inquiétude et se parlent à voix basse.

CHŒUR DES BOURGEOIS.

LES BOURGEOIS.

Courbons notre tête!
Craignons le trépas!

(Voyant vers le fond une patrouille de soldats anabaptistes et criant à haute voix.)

Vive le prophète!
Vivent ses soldats!

(A demi-voix sur le devant du théâtre.)

A bas le prophète!

A bas ses soldats!

PLUSIEURS BOURGEOIS.

Ils ont d'assaut pris notre ville,
Nos murailles fument encor!
Et chacun doit, bourgeois docile,
Donner son argent et son or,
Sinon la mort!

TOUS, avec terreur, à voix basse.

Sinon la mort!

UN BOURGEOIS, à un de ses voisins.

Voisin, quelle nouvelle?

L'AUTRE BOURGEOIS.

Elles sont des plus tristes!
Le prophète, ou Satan qui vient pour nous damner,
Dans nos murs va, dit-on, se faire couronner
Comme roi des anabaptistes!

PREMIER BOURGEOIS.

En es-tu sûr?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Chacun le dit ici!

PREMIER BOURGEOIS.

Et quand donc?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Aujourd'hui!

TOUS, à voix basse.

Courbons notre tête,
Craignons le trépas!
(Voyant les soldats qui redescendent du palais et criant à haute voix.)
Vive le prophète!
Vivent ses soldats!
(A voix basse.)
A bas le prophète!
A bas ses soldats!

SCÈNE II.

Pendant ce dernier chœur, UNE MENDIANTE est entrée et s'est assise sur une borne au fond du théâtre. LES BOURGEOIS, prêts à quitter la place publique, s'approchent d'elle.

PREMIER BOURGEOIS.

Assise sur cette humble pierre,
Femme, que fais-tu là? Redoute leur colère!
Va-t'en!

FIDÈS, sortant la tête de son capuchon.

Pourquoi?... quels biens pourraient m'être ravis?
Qu'a-t-on à perdre, alors qu'on a perdu son fils?

COMPLAINTE DE LA MENDIANTE.

Premier couplet.

Donnez pour une pauvre âme,
Ouvrez-lui le paradis!
Donnez à la pauvre femme
Qui prie, hélas! pour son fils!

Au sein de votre richesse,
Donnez, seigneur opulent!
Donnez pour dire une messe,
Hélas! à mon pauvre enfant!

Deuxième couplet.

J'ai faim, j'ai bien froid!... mais n'importe...
La tombe est plus froide encor!...
Et moi, bientôt glacée et morte...
Qui donc prîra pour mon sort?

Donnez, donnez pour son âme!
Ouvrez-lui le paradis!
Donnez à la pauvre femme,

Qui pleure, hélas ! sur son fils !

(On entend sonner une cloche.)

PREMIER BOURGEOIS, montrant l'hôtel de ville.

C'est l'heure, on nous attend, et si nous différons,
Il y va de nos jours !

(Donnant, ainsi que plusieurs bourgeois, quelques pièces de monnaie à Fidès.)

Tiens ! tiens !

FIDÈS.

Merci !

(La cloche sonne de nouveau.)

TOUS LES BOURGEOIS.

Courons !!!

SCÈNE III.

FIDÈS, UN JEUNE PÈLERIN qui sort de la rue à droite et marche avec peine.

FIDÈS.

Un pauvre pèlerin !... La fatigue, mon frère,
Semble vous accabler ?

LE PÈLERIN.

Dieu ! quelle est cette voix ?

FIDÈS.

Berthe !... Berthe !... ces traits !...

BERTHE.

Fidès !... ma bonne mère !

FIDÈS.

Sous ces habits... c'est toi que je revois !

(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre, s'embrassent et semblent s'interroger.)

DUO.

BERTHE.

Pour garder à ton fils le serment qui m'engage,
Vainement j'ai cherché le trépas dans les flots !
Un pêcheur m'a portée expirante au rivage,
Où des soins généreux m'ont cachée aux bourreaux !
Et plus tard j'ai couru !... j'ai revu ta chaumière !...
Où sont-ils?... où sont-ils? Disparus pour jamais !
Vers Munster j'ai tourné mon espoir ! Là, naguère,
Mon aïeul, vieux soldat, fut gardien du palais !
Seule, à pied... j'ai bravé les dangers, la misère !
Cet humble habit l'éloignait de mes pas!
Et j'accours !... je te vois ! mon amie et ma mère !
Guide-moi vers ton fils !... conduis-moi dans ses bras !

FIDÈS, à part.

Pauvre fille !... comment faire
Pour t'apprendre ma misère,
Pour te dire qu'une mère
D'un fils pleure le trépas?

BERTHE, avec joie et vivacité.

Près de ton fils conduis-moi, bonne mère ;
Viens, hâtons-nous !... O bonheur ! ô transport !

FIDÈS, à part.

Mon fils !...

BERTHE, voyant son trouble.

En quels lieux est-il donc ?

FIDÈS, sanglotant.

Il est mort !

BERTHE, poussant un cri.

Mort !... mort !...

(Moment de silence et de consternation.)

BERTHE.

Dernier espoir, lueur dernière,

Qui pour jamais ont disparu !
Que faire encor sur cette terre?...
Mon bien-aimé, je t'ai perdu !

FIDÈS.

Un matin, je trouvai dans mon humble logis
Des habits teints de sang... c'étaient ceux de mon fils.
Une voix s'écria : Le ciel voulait sa tête,
Tu ne le verras plus ! c'est l'arrêt du prophète !

BERTHE.

Qui ? lui ! ce monstre, ce tyran !
Imposteur, qui remplit l'Allemagne de sang...
Et partout, devant lui, soulève la tempête !...

FIDÈS, avec désespoir.

Il a tué mon fils !...

BERTHE.

Punissons leurs forfaits !

FIDÈS.

Hélas ! tu ne peux rien, pauvre fille !

BERTHE.

Peut-être !
Si je puis seulement entrer dans son palais...

FIDÈS.

Eh ! que veux-tu ?

BERTHE.

Frapper le traître !

(Avec exaltation.)

Dieu me guidera !
Dieu m'inspirera !
Sa voix immortelle
M'anime et m'appelle !
Ma seule espérance
Est dans la vengeance...
Jean... réveille-toi !

Viens !... marche avec moi !
Pour ce cruel point de clémence.

FIDÈS.

Prions même pour le méchant !

BERTHE.

Je ne lui dois que la vengeance !

FIDÈS.

Me rendra-t-elle mon enfant !

BERTHE.

C'est sauver l'Allemagne entière,
Que du tyran la délivrer !

FIDÈS.

Peut-être a-t-il aussi sa mère,
Qui, comme moi, va le pleurer !

BERTHE.

Non, non, j'en ai fait le serment !
Jean !... tu seras vengé !

FIDÈS.

Comment ?

BERTHE.

Adieu donc !

FIDÈS.

Reste encor !

BERTHE.

Dieu me guide !

FIDÈS.

A la mort !

BERTHE.

J'y compte ! Dieu me guidera !
Dieu m'inspirera !
Sa voix immortelle
M'invite et m'appelle !

Ma seule espérance
Est dans la vengeance !...
Jean ! réveille-toi !
Viens !... marche avec moi !

(Berthe se précipite vers une des rues à gauche qui conduit au palais. Fidès, qui ne peut courir aussi vite, la suit de loin en tendant les bras vers elle.)

Deuxième tableau

La cathédrale de Munster.

SCÈNE IV.

Une partie du CORTÉGE est censée déjà entrée; l'autre moitié continue à défiler. Au fond de l'église DES TRABANS de la garde du prophète forment la haie. Marche des GRANDS ÉLECTEURS portant l'un la couronne, l'autre le sceptre, l'autre la main de justice, celui-ci le sceau de l'État, et d'autres les ornements impériaux. JEAN paraît après eux, la tête nue et vêtu de blanc. Il traverse la nef principale et se rend dans le chœur au maître-autel, qui est dans le fond à droite et qu'on ne voit pas. Il est suivi DES TROIS ANABAPTISTES. LE PEUPLE, qui est sur le devant du théâtre, veut se précipiter sur ses pas. Il est repoussé par les trabans dans les chapelles latérales. Tous disparaissent. FIDÈS, qui vient d'entrer, est seule à gauche, à genoux, sur le devant du théâtre, ne s'occupant pas de ce qui se passe autour d'elle, et plongée dans la rêverie et la prière. Tout à coup, on entend un grand bruit d'orgues, de clairons et de trompettes. C'est le moment du couronnement.

FINALE. — PRIÈRE et IMPRÉCATIONS.

LE CHŒUR, en dehors.

Domine, salvum fac regem nostrum, prophetam !

FIDÈS, levant la tête.

Que Dieu sauve le roi-prophète !
Disent-ils... Ce sont là leurs vœux !
Et moi, j'appelle sur sa tête

La juste vengeance des cieux !
(Priant.)
Grands Dieux, exaucez ma prière !
Qu'errant, misérable et proscrit,
Il soit châtié sur la terre !
Que dans le ciel il soit maudit !

LE CHŒUR.

Domine, salvum fac regem nostrum, prophetam !

FIDÈS, continuant.

O ma fille !... O Judith nouvelle,
Que s'accomplisse ton dessein !
Qu'en ta main le glaive étincelle
Et de leur roi frappe le sein !

LE CHŒUR.

Domine, salvum fac regem nostrum, prophetam !

(Les orgues jouent de nouveau. Les enfants de chœur et les jeunes filles entrent en chantant sur la marche suivante. Derrière eux, le peuple s'avance et couvre tout le théâtre.)

LES ENFANTS DE CHŒUR.

Le voilà, le roi-prophète !
Le voilà, le fils de Dieu !
A genoux !... courbez la tête
Devant son sceptre de feu !

UN ENFANT DE CHŒUR.

En son sein aucune femme
Ne l'a porté ni conçu !
Fils de Dieu, divine flamme,
Rayon du ciel descendu !

LES ENFANTS DE CHŒUR.

Le voilà, le roi-prophète !
Le voilà, le fils de Dieu !
A genoux !... courbez la tête
Devant son sceptre de feu !

Sur le haut du grand escalier paraît Jean, couvert des habits impériaux, le

sceptre en main, la couronne en tête. Derrière lui Jonas, Zacharie, Mathisen et ses principaux officiers. A son aspect tout le monde se prosterne. Seul, debout, au milieu de cette multitude, Jean descend lentement quelques marches d'un air pensif; puis il porte la main à sa couronne et dit en se rappelant la prédiction des trois anabaptistes :)

JEAN.

« Jean! tu régneras !!! » Oui... c'est donc bien vrai!... je suis
L'élu, le fils de Dieu !...

(En ce moment Fidès, qui est sur le devant du théâtre, à droite, vient de se relever. Elle seule et Jean se trouvent debout dans l'église. Elle regarde le nouveau roi et pousse un cri.)

FIDÈS.

Mon fils!!!

(Jean tourne les yeux de son côté, lui tend les bras et veut courir vers elle; mais au cri de Fidès, tout le peuple qui était à genoux s'est relevé, et s'éloigne avec indignation de cette femme sacrilége. Zacharie et Jonas se sont approchés d'elle et tirent leurs poignards; Mathisen, qui est près de Jean, lui dit à voix basse :)

MATHISEN.

Si tu parles...

(Lui montrant Fidès.)

Sa mort!

JEAN, avec fureur.

Infâme !

(Puis, avec effroi et modérant son émotion, il se retourne vers sa mère et dit froidement.)

Quelle est cette femme ?

FIDÈS, avec indignation.

Qui je suis ?...

COUPLETS.

Premier couplet.

Moi!... qui je suis?... Je suis la pauvre femme
Qui t'a nourri, t'a porté dans ses bras!
Qui t'a pleuré, t'appelle, te réclame,
Qui n'aime enfin que toi seul ici bas!...
Et toi! tu ne me connais pas!
L'ingrat ne me reconnait pas!

Ensemble.

LE PEUPLE.

Qu'entends-je ? ô ciel ! et quel mystère !
Faut-il en croire un tel aveu ?
Lui qui pour nous descend sur terre !
Lui ! l'envoyé... le fils de Dieu !

LES ANABAPTISTES, *s'adressant à Fidès.*

Fraude coupable et mensongère
Que punira le fils de Dieu !...
Ne brave pas notre colère !...
Va-t'en, va-t'en de ce saint lieu !

JEAN, *s'avançant vers le peuple dont les murmures augmentent.*

Quelque erreur abuse son âme.
J'ignore, ainsi que vous, ce que veut cette femme !

FIDÈS.

Deuxième couplet.

Ce que je veux... ce que veut cette femme !
Elle voudrait... te pardonner, hélas !
Elle voudrait, même au prix de son âme,
Un seul instant te presser dans ses bras !
Et toi !... tu ne me connais pas !
L'ingrat ne me reconnaît pas !

Ensemble.

LE PEUPLE, *montrant Jean.*

L'élu du ciel, le saint prophète,
Ne serait-il qu'un imposteur ?
Malheur à lui ! que sur sa tête
Éclate enfin notre fureur !

LES ANABAPTISTES, *menaçant Fidès.*

C'est trop souffrir, divin prophète,
Et son blasphème et son erreur !
Livrez-la nous ! que sur sa tête

Éclate enfin notre fureur !

(A la fin de cet ensemble, Zacharie, Jonas et les anabaptistes, qui ont entouré Fidès, lèvent le poignard sur sa tête.)

JONAS, prêt à frapper.

Dieu nous commande son trépas !

JEAN, s'élançant vers lui avec effroi.

Arrêtez !...

FIDÈS, avec joie.

Il prend ma défense !

JEAN.

Qu'on respecte ses jours !... Ne voyez-vous donc pas
Que cette femme est en démence ?
(Fidès s'éloigne avec indignation.)
Un miracle peut seul lui rendre la raison !

LES BOURGEOIS, avec ironie.

Tout est possible au roi-prophète !
Au fils de Dieu !

JEAN.

Que Dieu m'inspire donc !
(S'approchant de Fidès.)
Femme, à genoux !

FIDÈS, avec fierté.

Qui ? moi !
(Jean fait un geste impérieux. Elle s'incline.)

L'EXORCISME.

JEAN, posant la main sur la tête de sa mère.

Que la sainte lumière
Descende sur ton front, insensée, et t'éclaire !
(Avec intention.)
Tu chérissais ce fils dont je t'offre lès traits !

FIDÈS.

Si je l'aimais !...

JEAN.

Eh bien, que maintenant vers moi ton œil se lève !...
Et vous qui m'écoutez, peuple, levez le glaive !
(Tous les assistants tirent leur épée et Jean continue en montrant Fidès.)
Si je suis son enfant, si je vous ai trompés,
Punissez l'imposteur !... Voici mon sein... frappez !
(S'adressant à voix haute à Fidès.)
Suis-je ton fils ?

LE PEUPLE, à Fidès.

Parlez sans crainte et sans obstacle.

FIDÈS, troublée et regardant Jean dont les yeux rencontrent les siens.

Oui... la lumière brille à mes yeux obscurcis !
(Passant au milieu du théâtre et avec force.)
Peuple, je vous trompais !... Ce n'est pas là mon fils !
(Avec douleur.)
Je n'en ai plus !

JONAS, au peuple.

O sublime spectacle !
Sa voix rend la raison aux insensés...

LE PEUPLE, poussant un cri.

Miracle !

FIDÈS, seule à droite du théâtre et pleurant.

C'est lui ! c'est lui qu'il faut abandonner
Pour le sauver !
(Jean parle bas à un officier, lui donne un ordre en désignant Fidès et s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa mère.)
Mon Dieu ! veillez sur lui !

LE PEUPLE, entourant Jean qui part.

Miracle !

Domine, salvum fac regem nostrum, prophetam !

FIDÈS, seule à part et poussant un cri.

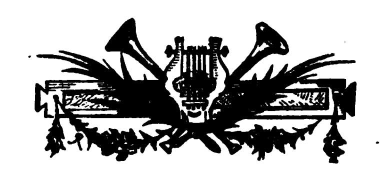
Et Berthe !... Berthe ! ô ciel !... qui veut l'assassiner !
(Elle veut se précipiter sur les pas de Jean ; Zacharie, Mathisen et Jonas

l'arrêtent. — Fidès, à part, se tordant les mains de désespoir, en voyant Jean qui s'éloigne et qu'elle ne peut rejoindre.)

Mon fils!... on va l'assassiner!

LE PEUPLE, se précipitant sur les pas du prophète.

Miracle!





ACTE CINQUIÈME

Premier tableau

Un caveau voûté dans le palais de Munster. — A gauche, un escalier en pierre par lequel on descend dans le caveau. Au fond, au milieu du mur, une dalle saillante sur laquelle des caractères sont tracés. A droite, sur le premier plan, une porte en fer donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, MATHISEN et JONAS ; **tous trois debout au lever du rideau.**

ZACHARIE et MATHISEN, s'adressant à Jonas.

Ainsi vous l'attestez ?

JONAS.

Oui, redoublant d'efforts,
Vers Munster l'empereur et s'avance et s'apprête
A foudroyer ses murs.

ZACHARIE et MATHISEN.

Comment fuir la tempête ?

JONAS, baissant la tête et tirant un parchemin de sa poche.

Il offre sauvegarde à nous, à nos trésors,

Si nous lui livrons le prophète !
Qu'en dites-vous?

LES TROIS ANABAPTISTES, se regardent un instant sans répondre, puis croisent les bras sur leur poitrine et disent en baissant la tête :

Du ciel la volonté soit faite !

ZACHARIE et **MATHISEN**, regardant vers l'escalier à gauche.

Au haut de ces degrés ont brillé des flambeaux !

JONAS, leur montrant la porte de fer à droite qu'il ouvre.

Venez... par cette issue on sort de ces caveaux!

(Tous trois sortent par la porte à droite qu'ils referment. Apparaissent sur les marches de l'escalier à gauche, plusieurs soldats, l'un tient un flambeau, les autres entrainent Fidès. Les soldats montrent à Fidès un banc de pierre, lui font signe de s'asseoir et remontent par l'escalier.)

SCÈNE II.

FIDÈS, seule.

O prêtres de Baal, où m'avez-vous conduite?
(Regardant autour d'elle.)
Quoi ! les murs d'un cachot !... quoi! l'on retient mes pas!
Quand Berthe de mon fils a juré le trépas?
(Marchant avec égarement.)
Laissez-moi ! laissez-moi! Du complot qu'on médite
Je veux le préserver!... c'est mon fils, c'est mon sang!...
(S'arrêtant et avec indignation.)
Non, non !... il ne l'est plus!... Devant toi, Dieu puissant,
Et devant tes autels!... il renia sa mère !!!
Que sur son front coupable éclate le tonnerre !
Frappe... toi qui punis tous les enfants ingrats !...
(Poussant un cri d'effroi et levant les bras vers le ciel.)
Non, non,... grâce pour lui! Dieu !... suspends ta colère!

AIR.

Mon cœur est désarmé !

Mon courroux m'abandonne,
Ta mère te pardonne;
Adieu, mon bien-aimé !

Je t'ai donné mon cœur, je t'ai donné mes vœux,
Et maintenant, pour que tu sois heureux,
S'il te faut ma vie,
Je viens te la donner, et mon âme ravie
Ira, priant pour toi, t'attendre dans les cieux.

Mon courroux m'abandonne,
Mon cœur est désarmé !
Adieu, je te pardonne;
Adieu, mon bien-aimé !

SCÈNE III.

FIDÈS, UN OFFICIER, descendant par l'escalier à gauche.

L'OFFICIER.

Femme, prosterne-toi devant ton divin maître.
Le roi-prophète à tes yeux va paraître. !

FIDÈS, avec joie.

Il vient !... je vais le voir !...
O doux espoir !...

Comme un éclair, ô vérité!
Que ta flamme
Du fils ingrat, du révolté
Frappe l'âme !
Qu'il soit dompté soudain
Comme l'airain
Par le feu !
Et toi, mon Dieu,
De ta céleste grâce enfin touche son âme !
Sainte phalange,

Rends-lui son ange!
Esprit divin, descends vainqueur;
De tes rayons perce son cœur.
Par le crime
Sous ses pas
Que le noir abîme
Ne s'ouvre pas!
Ah! ma victoire est certaine
Et je ramène
Avec ferveur
Mon fils au sein d'un Dieu sauveur.

SCÈNE IV.

FIDÈS, JEAN, habillé comme au quatrième acte, mais enveloppé d'un manteau, et la couronne sur la tête. Il fait un signe à l'officier qui s'éloigne.

GRAND DUO.

JEAN.

Ma mère!

FIDÈS, avec dignité.

Moi, ta mère!... il faut me le prouver!
Prophète et fils du Ciel, tu n'es plus dans ce temple
Où, debout, tu m'osais braver;
Et maintenant que Dieu seul nous contemple,
A genoux!...

JEAN, tombant malgré lui aux pieds de sa mère.

Ah! pardon pour un fils égaré!

Ensemble.

FIDÈS.

Mon fils!... je n'en ai plus! Le fils que j'ai pleuré
Était pur... Mais celui que la terre déteste,
Toi, que poursuit la colère céleste,

Toi, dont les mains sont empreintes de sang,
Tu n'es plus rien pour moi!... Va-t'en, va-t'en!
Loin de mon cœur et de mes yeux, va-t'en!

JEAN.

Ma mère, hélas! me maudit, me déteste,
Et son courroux est le courroux céleste!
Autour de moi cachez ces flots de sang,
Image horrible!... éloigne-toi... va-t'en!
Ah! de mon cœur, remords vengeur... va-t'en!

Ah! c'est mon seul amour qui m'a rendu coupable.
Je ne voulais d'abord, en ma juste fureur,
Que venger le trépas de Berthe et son honneur.
Et puis le sang versé nous rend impitoyable;
Ces maîtres orgueilleux, ces tyrans insensés,
Je voulais les punir!...

FIDÈS.

Tu les as surpassés!
Aucun d'eux n'eût osé, sacrilége et faussaire,
Se dire fils du ciel et renier sa mère?
Et toi, Prophète, à la terre funeste,
Toi qui bravas la colère céleste,
Sourd à l'honneur comme à la voix du sang,
Ingrat!... je te maudis, va-t'en! va-t'en!
Loin de mon cœur et de mes yeux, va-t'en!

(Jean se précipite de nouveau aux pieds de sa mère en cachant sa tête dans ses mains.)

Eh bien! si le remords s'éveille dans ton âme,
Et si tu veux encore être digne de moi,
Renonce à ton pouvoir, à ceux qui t'ont fait roi!

JEAN.

Déserter mes soldats!...

FIDÈS.

C'est Dieu qui te réclame!

JEAN.

Par eux je fus vainqueur!

FIDÈS.

Par eux tu fus infâme!!

JEAN.

Ils diront que j'ai fui!...

FIDÈS, levant la main au ciel.

Vers le ciel, vers l'honneur!

A la voix de ta mère
Le ciel peut se rouvrir!
Dieu n'a plus de colère
Devant le repentir!
Par lui, je te l'atteste,
Tes crimes s'oubliront,
Et le pardon céleste
Descendra sur ton front!

(Jean retire de sa tête la couronne qu'il pose sur la table de pierre, près de lui.)

Oui... oui, mon fils!... ce nom si tendre,
Mon cœur est prêt à te le rendre!

(Avec tendresse.)

Mon fils!... mon fils!...

Ensemble.

FIDÈS, avec entraînement.

Il en est temps encor,
Sois à ma voix fidèle;
De toi dépend ton sort!
Le Dieu du ciel t'appelle :
Si la vertu par lui
Obtient noble couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!

JEAN.

Quoi ! je pourrais encor,
Moi, si longtemps rebelle,
Changer enfin mon sort!
A lui Dieu me rappelle!
Oui, oui, je crois en lui!...
La céleste couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!

FIDÈS, *d'un ton impérieux.*

Tu vas quitter ce palais.

JEAN.

Je le jure!

FIDÈS.

Nous chercherons tous deux quelque retraite obscure,
Où, de tous oublié, près de moi tu vivras!

JEAN.

Et Berthe?

FIDÈS.

Dès demain elle suivra nos pas!

JEAN, *avec ivresse.*

Elle existe?... partons! Dieu vous guide et m'éclaire!

FIDÈS.

Elle existe et te garde un éternel amour!

JEAN.

Protégé par vous deux, vous dites vrai, ma mère,
Le ciel pourra m'absoudre un jour!

Ensemble.

FIDÈS.

Il en est temps encor,
Sois à ma voix fidèle;
De toi dépend ton sort!

Le Dieu du ciel t'appelle :
Si la vertu par lui
Obtient noble couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!

JEAN.

Quoi! je pourrais encor,
Moi, si longtemps rebelle,
Changer enfin mon sort!
A lui Dieu me rappelle!
Oui, oui, je crois en lui!...
La céleste couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!

SCÈNE V.

LES MÊMES ; BERTHE, habillée de blanc et tenant un flambeau à la main.

BERTHE entre par la porte à droite, s'avance vers le mur du fond et touche la dalle de pierre qui s'ouvre.

Voici le souterrain! Et la dalle de pierre!

JEAN, à part.

O ciel!

FIDÈS, allant à elle.

Berthe!

BERTHE, poussant un cri.

Fidès!

FIDÈS.

Ici que viens-tu faire?

BERTHE, s'adressant à Fidès.

Par mon aïeul, gardien du palais de Munster,

Je savais les amas de salpêtre et de fer
Cachés dans ce caveau !

(Montrant le flambeau qu'elle tient.)

Cette flamme propice
Peut, en quelques instants, embraser l'édifice,
Ce Prophète et les siens, et moi-même avec eux !

FIDÈS.

Que dit-elle ? grands Dieux !

(Se retournant avec effroi vers Jean.)

Mon fils !

BERTHE, apercevant Jean et poussant un cri.

Ah ! qu'ai-je vu ?

(Courant à lui.)

Mon bien-aimé... C'est toi qui m'es rendu !

TRIO.

BERTHE, à Jean.

Combien ma douleur fut amère,
Je t'ai cru tombé sous les coups
De ce Prophète sanguinaire...

FIDÈS, s'élançant pour la faire taire.

O ciel !

JEAN, qui est placé entre les deux femmes, retient sa mère et lui dit à voix basse.

De grâce !... Taisez-vous !

BERTHE.

Ce monstre en horreur à la terre,
Ce monstre aux enfers destiné !

JEAN, bas à sa mère, pendant que Berthe remonte le théâtre.

Ah ! vous m'aviez trompé, ma mère !
Le ciel ne m'a pas pardonné !

BERTHE, revenant près de Jean qu'elle presse contre son cœur.

Quel ange a préservé ta vie ?
Qui t'a soustrait à sa furie,

A son regard qui porte le trépas ?

FIDÈS, voulant la faire taire.

Berthe!

JEAN, bas à sa mère, avec désespoir.

Ne me trahissez pas!

FIDÈS, à Berthe.

Si l'on nous entendait!

JEAN, à sa mère, pendant que Berthe remonte le théâtre

Qu'elle ignore mon crime!
Si je perds son amour, si je perds son estime,
Croyez-le bien, je n'y survivrai pas!

BERTHE, regardant avec attention du côté de l'escalier.

Non!... Personne!

(Redescendant et revenant près de Jean.)

Si tu savais
Qu'au péril de mes jours, de mon honneur peut-être,
J'ai pénétré dans ce palais,
Pour venger ton trépas, pour immoler ce traître!

JEAN, avec désespoir.

Qui l'a trop bien mérité!

BERTHE, avec conviction, et lui saisissant la main.

N'est-ce pas ?
Mais que du moins le ciel, à défaut de mon bras...

FIDÈS, vivement.

Ah! ne le maudis point!

BERTHE, étonnée.

Lui!

FIDÈS.

Ne maudis personne!
J'ai retrouvé mon fils, la haine m'abandonne!
Partons!

BERTHE, à Jean qu'elle entraîne.

Loin du tyran... Viens ! dirige nos pas !

JEAN, bas à sa mère.

Pitié ! ne me trahissez pas !

JEAN, BERTHE et FIDÈS.

Loin de la ville,
Qu'un humble asile,
Qu'un sort tranquille,
Comblent nos vœux !
Douce retraite,
Sombre et discrète,
Qui nous permette
De vivre heureux !

JEAN, courant ouvrir la porte à droite.

Partons !... Cette porte secrète
Donne sur la campagne, et nous permet de fuir !

FIDÈS, écoutant près de l'escalier à gauche.

On vient !... On vient !...

BERTHE, avec effroi se tenant près de Jean.

O ciel ! être heureuse et mourir !

JEAN, la pressant contre son cœur.

Va, ne crains rien !... Je sauverai ta tête !

BERTHE, avec terreur.

Si c'était le prophète !

(Entourant de ses bras Jean qui tressaille.)

O ciel !

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; UN OFFICIER, suivi de PLUSIEURS SOLDATS, descend précipitamment par l'escalier à gauche.

L'OFFICIER, courant près de Jean.

On t'a trahi !

Par ruse, en ce palais, s'est glissé l'ennemi !

(Berthe regarde Jean avec effroi et avec étonnement.)

L'OFFICIER, s'adressant toujours à Jean.

Ils veulent t'immoler au milieu de la fête
De ton couronnement... Viens les punir, prophète.

BERTHE, à ce mot pousse un cri.

Ah !!!

(Elle s'éloigne vivement de Jean qu'elle contemple avec effroi.)

O spectre épouvantable !
O terre entr'ouvre-toi !

(A Jean qui fait un pas vers elle.)

Fuis !... que ta main coupable
N'approche pas de moi !
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits !
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais !

Ensemble.

FIDÈS.

O moment qui m'accable
Et d'horreur et d'effroi !
Grâce pour le coupable !
S'il le fut, c'est pour toi !
Son pardon fut un rêve
Qu'en mon cœur j'espérais ;
Mais le sang qui s'élève
Les sépare à jamais !

JEAN.

O tourment effroyable !
O terre, entr'ouvre-toi !
Point de grâce au coupable !
Plus de repos pour moi !
Mon sceptre fut un glaive,
Mes droits sont des forfaits !
Et le sang qui s'élève

Nous sépare à jamais !

FIDÈS, voulant entraîner Jean.

Tu l'as promis. Partons ! viens, il faut nous presser !

JEAN.

Non ! je reste à présent ! A la mort je me livre !
Berthe sait mes forfaits, qu'ai-je besoin de vivre ?
Berthe m'avait maudit, Dieu devait l'exaucer !

Ensemble.

FIDÈS.

O tourment qui m'accable
Et d'horreur, et d'effroi !
(A Berthe.)
Grâce pour le coupable !
S'il le fut, c'est pour toi !
Son pardon fut un rêve
Qu'en mon cœur j'espérais,
Mais le sang qui s'élève
Les sépare à jamais !

BERTHE.

O spectre épouvantable !
O terre, entr'ouvre-toi !
Fuis !... Que ta main coupable
N'approche pas de moi !
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits !
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais !

JEAN.

O tourment effroyable !
O terre, entr'ouvre-toi !
Point de grâce au coupable !
Plus de repos pour moi !
Mon sceptre fut un glaive,
Mes droits sont des forfaits !

Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais !

BERTHE.

Je t'aimais, toi que je maudis,
Je t'aime encor peut-être... et m'en punis !
(Elle se frappe d'un poignard et tombe dans les bras de Fidès. — Jean pousse un cri et se jette à ses pieds. Berthe détourne ses regards de Jean, prend la main de Fidès et lui dit en montrant son fils.)
Séparés à jamais sur terre,
Qu'il se repente, ô ma mère !
Pour que je puisse au moins le revoir dans les cieux !

JEAN, avec désespoir, aux soldats, leur faisant signe d'emmener sa mère et Berthe.

Morte !... Morte !... Partez. Moi, je reste en ces lieux !
(Reprenant la couronne qui est restée sur la table de pierre et la remettant sur son front.)
Je reste pour punir les coupables !

FIDÈS, qu'on entraine malgré ses efforts.

Mon fils !

JEAN, aux soldats, leur montrant Fidès.

Veillez sur elle. Adieu, ma mère, adieu !

FIDÈS, qu'on entraîne.

Mon fils !

JEAN, regardant la porte qui vient de se refermer sur Fidès.

Elle est sauvée !... Allons !
(Il regarde le caveau que Berthe a montré au commencement de la scène et dit après un instant de réflexion en se désignant lui-même.)
Oui, tous seront punis !
(Jean remonte vivement par l'escalier à gauche.)

Deuxième tableau

La grande salle du palais de Munster. — Une table placée sur une estrade s'élève au milieu du théâtre. On y monte de chaque côté par des degrés. Autour de l'estrade circulent des pages, des valets portan des vins et des corbeilles chargées de fruits. Au fond, à droite et à gauche, de grandes grilles en fer conduisant en dehors du palais.

SCÈNE VII.

JEAN est assis, seul, pâle et triste devant la table couverte de mets, de vins et de fleurs, et où étincellent des vases d'or. DES JEUNES FILLES le servent ; d'autres dansent autour de la table, pendant que des ANABAPTISTES, hommes et femmes, célèbrent les louanges du prophète. De tous côtés des flambeaux, des lustres, etc.)

FINALE. — BACCHANALE. — CHŒUR DANSÉ.

LE CHŒUR.

Hourra! hourra! gloire au prophète!
A ses élus, transports joyeux!
Hourra! hourra! plaisir et fête!
A nous les voluptés des cieux!

(Les danses et les chants redoublent. Plusieurs officiers qu'on a vus à la scène précédente, dans les souterrains, montent à gauche et à droite les degrés de la table et viennent, à voix basse, apporter des nouvelles au Prophète.)

JEAN, aux officiers.

Ils viennent! dites-vous?

(A l'un des officiers à gauche.)

Tu sais mes ordres!... va!

(L'officier descend les marches de l'escalier et sort. — Jean, s'adressant aux officiers qui sont à droite.)

Vous, dès qu'en ce palais entreront leurs soldats,

Que ces grilles de fer se ferment sur ce gouffre
D'où jailliront bientôt et l'airain et le soufre!...
Puis, hâtez-vous de fuir, loin de ces lieux maudits,
Vous, mes seuls... mes derniers amis!

(Les officiers descendent et disparaissent; Jean se lève, saisit une coupe, et s'adressant aux anabaptistes qui l'entourent.)

COUPLETS BACHIQUES.

Premier couplet.

Versez! que tout respire
L'ivresse et le délire!
Que tout cède à l'empire
De ce nectar brûlant!
Ah! la céleste fête!

(Voyant Zacharie, Jonas et Mathisen qui entrent en ce moment par la grille à gauche.)

Compagnons du prophète,
La récompense est prête
Et le ciel vous attend!

(Faisant signe à Jonas, à Mathisen et à Zacharie de s'asseoir près de lui.)

O vous, mes ministres de mort!
A qui je dois ce sceptre auguste,
Venez!... car je suis un roi juste,
Venez et partagez mon sort!

(Mathisen, Jonas et Zacharie montent se placer aux côtés du prophète.)

Deuxième couplet.

Versez! que tout respire
L'ivresse et le délire!
Que tout cède à l'empire
De ce nectar brûlant!

(De droite et de gauche les portes s'ouvrent. On voit s'élancer l'épée à la main l'évêque de Munster, l'électeur de Westphalie, les principaux officiers de l'armée impériale et les princes de l'empire. D'un autre côté entrent les anabaptistes qui ont livré le prophète, et qui viennent se ranger autour de Zacharie. — Jean les regardant sans quitter la table, et levant sa coupe.)

O la céleste fête!

Venez près du prophète;
La récompense est prête
Et l'enfer vous attend !

ZACHARIE, montrant Jean et s'adressant aux princes de l'empire.

Je le livre en vos mains.

JEAN, le regardant avec fierté.

Merci, Judas nouveau !

(On entend fermer en dehors les grandes grilles du fond, les seules par lesquelles on puisse sortir de la salle. — Jean à voix haute.)

Que ces portes d'airain soient celles du tombeau !

ZACHARIE, MATHISEN et JONAS.

Le tyran est à nous!

JEAN.

A Dieu seul j'appartiens !

OBERTHAL.

Il est en mon pouvoir!

JEAN.

Vous êtes tous au mien !

(Une grande explosion se fait entendre, un pan de muraille s'écroule au fond du théâtre, et les flammes se font jour de tous côtés. — Jean, s'adressant aux anabaptistes épouvantés qui voudraient fuir et ne le peuvent plus.)

Vous, traîtres !...

(A Oberthal et à tous les princes de l'empire.)

Vous, tyrans, que j'entraîne en ma chute,
Dieu dicta notre arrêt !... et moi, je l'exécute!

(Un second pan du mur s'écroule.)

Tous coupables!... et tous punis!

(En ce moment une femme, les cheveux épars et le corps sanglant, se fait jour à travers les décombres, et vient tomber dans les bras de Jean, qui pousse un cri en reconnaissant sa mère.)

Ah !...

FIDÈS.

Oui... c'est moi
Qui viens te pardonner et mourir avec toi!

Ensemble.

OBERTHAL et LES SEIGNEURS.

O fureur! O délire!
Contre nous tout conspire!
(S'adressant à chacun des anabaptistes.)
C'est toi qu'il faut maudire,
Impie et mécréant!
Le feu gagnant le faîte
Nous ferme la retraite!
Ah! notre mort s'apprête
Et l'enfer nous attend!

FIDÈS.

Cessez de le maudire!
Repentant il expire!
Flambeaux, venez luire;
Tombez, palais fumant!

JEAN.

O la sanglante fête!
Compagnons du prophète,
La récompense est prête
Et l'enfer vous attend!

JONAS, MATHISEN et ZACHARIE.

O fureur! O délire!
Contre nous tout conspire!
(S'adressant à chacun des seigneurs.)
C'est toi qu'il faut maudire,
Implacable tyran!
Le feu gagnant le faîte
Nous ferme la retraite!
Ah! notre mort s'apprête

Et l'enfer nous attend!

(L'incendie, qui a redoublé, éclate dans toute sa fureur; Jean s'est jeté dans les bras de sa mère, qui élève ses yeux vers le ciel. Tout s'embrase; le palais s'écroule.)



LA TEMPÊTE

OPÉRA EN TROIS ACTES

Précédé d'un prologue

MUSIQUE DE F. HALÉVY

LONDRES. — THÉATRE DE LA REINE. — 8 Juin 1850.

PARIS. — THÉATRE-ITALIEN. — 25 Février 1851.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES		LONDRES	PARIS
CALIBAN, fils de Sycorax, esclave de Prospero . . .	MM.	LABLACHE.	LABLACHE.
ALONZO, roi de Naples . .		LORENZO.	MORINO.
PROSPERO, duc de Milan.		COLETTI.	COLINI.
ANTONIO, frère du duc de Milan, usurpateur		F. LABLACHE.	SOLDI.
FERDINAND, prince de Naples		BAUCARDE.	GARDONI.
TRINCULO, matelot. . . .		FERRARI.	—
MIRANDA, fille de Prospero.	Mmes	SONTAG.	SONTAG.
STEPHANO, matelot . . .		PARODI.	IDA BERTRAND.
SYCORAX		IDA BERTRAND.	IDA BERTRAND.
UN ESPRIT DE L'AIR .		GIULIANI.	GIULIANI.
ARIEL		CARLOTTA GRISI.	ROSATI.

SEIGNEURS NAPOLITAINS. — MATELOTS. — GÉNIES. — SYLPHES et SYLPHIDES.

Sur un navire, en mer ; puis, dans une île déserte.



LA TEMPÊTE*

PROLOGUE

Le pont d'un navire.

ALONZO et ANTONIO, endormis; GÉNIES INVISIBLES; ARIEL, puis FERDINAND, COURTISANS et MATELOTS.

LE CHŒUR DES GÉNIES.

(Pendant ce chœur, Ariel parait, parcourt la scène, regarde et observe un instant, puis se retire.)

A la douce et vive splendeur du jour a succédé une hor-

* A Monsieur Lumley, directeur du Théâtre de la Reine, à Londres.

Paris, 24 décembre 1846.

Monsieur,

Voici le poëme que vous avez bien voulu me demander sur *la Tempête* de Shakespeare. Même en traduisant cet ouvrage en opéra, j'ai respecté le plus que j'ai pu votre immortel auteur, et les situations musicales créées ne sont que le développement de ses idées premières. Et je dois dire, puisque

rible lumière qui brille de toutes parts. Les espaces célestes sont embrasés par les éclairs; le tonnerre et les vents inspirent la terreur. Dans son courroux indompté, la mer se soulève, et la terre apparaît terrible aux naufragés. Sur ses flancs hérissés de rochers se brisent les flots frémissants avec d'affreux rugissements. Tremblez, ô malheureux! l'heure est proche. La main d'un Dieu auquel nul pouvoir ne résiste, s'apprête à vous frapper. Ministres dociles de sa volonté, poussons à la côte et brisons le navire ou plongeons-le dans les abîmes des flots.

ALONZO, rêvant.

Et moi, le roi, moi qui dois l'exemple aux autres, c'est moi qui frappai un innocent! Ah! Dieu puissant, ne punis pas le fils, mais le père!

LE CHŒUR DES GÉNIES.

Tu as frappé un innocent, porte la peine d'un tel crime!

ANTONIO, rêvant.

O mon frère! Cruel et impie, je vous ai perdus, ta fille et toi. C'est peut-être toi, ah! oui, c'est toi qui me glaces et me serres le cœur.

l'honneur en revient à Shakespeare, que j'ai peu rencontré de sujets plus admirablement disposés pour la musique.

Je ne doute pas que, confié par vous à un habile compositeur, ce poëme ne soit l'occasion d'un très-beau et très-grand succès musical.

Je vous le souhaite de tout cœur et m'estimerai heureux d'y avoir contribué pour une part, si faible qu'elle soit.

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

EUGÈNE SCRIBE,
de l'Académie Française.

* Traduction, par M. Edmond Villetard, du *Scenario* mis en vers italiens par M. Giannone.

LE CHOEUR DES GÉNIES.

Tremble !... Tu dois subir un châtiment digne d'une telle faute.

(Pendant le chœur suivant, Ariel reparaît, et sa pantomime exprime ce que dit le chœur.)

LE CHOEUR DES GÉNIES.

Assassin d'un frère innocent, et toi, complice d'un crime infâme, la justice de Dieu ne peut laisser impunies des trames si barbares; tremblez, le châtiment s'apprête; vous tomberez au pouvoir de celui que vous avez trahi. C'est lui qui nous oblige à soulever une tempête contre laquelle l'habileté de votre pilote reste impuissante.

(Des Génies parcourent le navire, soulèvent les ondes et font éclater la tempête. — Tempête, tonnerre, éclairs, etc. — Antonio et Alonzo s'éveillent; les courtisans, les matelots et Ferdinand montent sur le pont. — Ariel disparaît.)

TOUS.

Ciel ! quel affreux orage bouleverse la terre et la mer ! Qui pourra nous sauver dans une telle convulsion des éléments? La tempête déchaînée amoncelle les flots sur les flots. L'art et le savoir sont confondus par le souffle désordonné de tous les vents.

FERDINAND.

Cher père !

ALONZO.

Fils bien-aimé !

ALONZO et FERDINAND.

Dans un si affreux péril, ciel, je t'implore en versant des larmes brûlantes.

FERDINAND.

Sauve, ah ! sauve mon père !

ALONZO.

Ne fais périr que son père !

LES MATELOTS.

Vite à l'œuvre ! Que vos mains soient promptes. Montez, montez tous sur le pont. Courez aux cordages, au timon. Amenez, carguez les voiles. Tous nos efforts sont nécessaires. Invoquons l'aide du ciel. Il ne nous reste d'espoir qu'en lui.

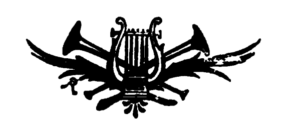
(Tous s'agenouillent.)

PRIÈRE.

TOUS.

O ciel, dont la colère soulève les flots, reçois la vie que nous tenons de toi, et désormais apaisé, ajoute les jours que tu nous enlèves à ceux de nos pères, de nos mères, des fils et des épouses que nous a donnés l'amour. Dans nos derniers instants qu'abrége le destin, enlève du moins à notre mort l'horreur et la douleur. Déjà l'espoir abandonne nos âmes tremblantes. O Dieu ! pardonne-nous nos fautes !

(Le navire se brise; au dernier moment, on voit Ariel et les Génies, les ailes déployées, p'anor au-dessus de cette scène.)





ACTE PREMIER

Un site, dans une île déserte, près de la grotte de Prospero.

SCÈNE PREMIÈRE.

SYLPHIDES, GÉNIES, SYLPHES, puis ARIEL.

(Au lever du rideau, des Sylphides dorment étendues çà et là. — Au commencement du chœur des Génies, les Sylphides s'éveillent et se relèvent peu à peu. En même temps apparaissent des Sylphes jouant du théorbe, du luth, de la lyre, etc., et ils s'unissent aux danses des Sylphides leurs compagnes.)

LE CHŒUR DES GÉNIES.

Génies amis et vigilants, nous nous tenons près de Miranda. Miranda est sur cette terre un ange, l'honneur de son sexe et l'amour de l'autre. Comme la fleur se ferme en vain au souffle tiède de la brise, la belle et noble vierge ferme en vain son cœur à l'amour qui vient y frapper en secret.

(Après le chœur, une musique vive et légère annonce l'arrivée d'Ariel; il paraît à la fente d'un rocher qui s'ouvre au fond de la scène. — Pas dansé par Ariel. — Après ce pas, Ariel voyant que Miranda s'ap-

proche, fait signe aux Sylphes et aux Sylphides de s'éloigner; ils lui obéissent, et, guidés par lui, ils s'en vont le visage toujours tourné vers Miranda.)

LE CHOEUR DES GÉNIES.

La voici; elle vient, cachons-nous, mais veillons encore sur elle.

SCÈNE II.

MIRANDA, seule.

Où peut être mon père ? Sur l'onde souffle une horrible tempête. Je n'en ai jamais vu de semblable. J'ai aperçu un navire poussé vers ce rivage ; nul autre que mon père ne peut le sauver. Ah ! où est-il ? que je l'implore ! Malheureuse ! c'est pour moi que je devrais d'abord l'implorer. Un étrange tumulte de mille sentiments inconnus et contraires agite et trouble mon cœur ; tout change d'aspect à mes yeux.

CAVATINE.

J'entends une voix dans le murmure des vents et des ruisseaux. Les oiseaux gazouillent à mon cœur des mots mystérieux, la lumière du ciel me paraît plus brillante, le parfum des fleurs plus suave, et tout attire mon âme avec un élan d'amour. Quand je regarde en silence le ruisseau qui fuit dans l'herbe, un mal bien cher, ô ciel ! fait couler mes larmes sans que j'en devine la cause. Dans mon cœur, un mélange de douleur et de plaisir est venu troubler la sérénité de mon âme. Je sens que je souffre, mais je désire souffrir ; mon cœur s'abandonne au doute, à la crainte. Ah ! qui rendra la paix à mon cœur ?

SCÈNE III.

MIRANDA, PROSPERO.

MIRANDA.

Ah ! mon père ! toi qui le peux, calme la tempête qui soulève la mer. J'ai vu un navire entre les écueils... Sauve-le !

PROSPERO.

Miranda, il porte ce frère qui m'a enlevé mon royaume et qui m'a exposé avec toi, toute petite encore, à la colère des flots cruels ; il porte aussi ce roi qui fut complice de sa trahison.

MIRANDA.

Ah ! mon père !... mon seigneur !

PROSPERO.

Quoi ! n'as-tu donc pas de haine dans le cœur ?

MIRANDA.

Non, mon père. Des hommes dont tu me parles, je ne connais et je n'aime que toi. Puis-je haïr ceux que je n'ai jamais vus ?

PROSPERO.

C'est vrai. Notre esclave Caliban n'a rien d'humain. Sa mère, dont il tient ses instincts barbares, est la sorcière Sycorax ; j'ai dû, pour sauver notre vie et notre repos, l'enfermer sous terre ; quant à lui, je l'ai sauvé pour qu'il nous serve. (Appelant.) Caliban ! Caliban ! Hé ! Caliban !

CALIBAN, en dehors.

Me voici, me voici ! Patience !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; CALIBAN.

PROSPERO.

Cours au bois. Vas-y chercher de quoi entretenir le feu. M'entends-tu, masse informe, cœur venimeux que Satan lui-même, père de tous les vices, a engendré avec ta mère scélérate?

CALIBAN.

J'entends. Les fatigues, les injures, les coups, toutes les tortures pour Caliban !

PROSPERO.

Eh ! ne les mérites-tu pas, toi qui mords la main qui t'a nourri?

CALIBAN.

Dis : qui m'opprime.

PROSPERO.

Être injuste !

MIRANDA.

O ciel, que va-t-il arriver ?

TRIO.

CALIBAN.

Dans cette île, enlevée un jour par toi à ma mère, maintenant j'ai la mort où jadis je reçus la vie ; je suis esclave où je fus roi.

PROSPERO.

Je t'ai nourri et je t'ai sauvé.

CALIBAN.

Oui, pour pleurer et servir.

PROSPERO.

Je t'ai enseigné la parole.

CALIBAN.

Oui, pour maudire la création.

PROSPERO.

Et le bien que je t'ai fait?...

CALIBAN.

A accru ma haine et ma fureur.

MIRANDA.

Et maintenant tu souhaites pour mon père...

CALIBAN.

Une douleur égale à ma douleur.

PROSPERO.

Ingrat! masse abjecte! Redoute ma fureur!

CALIBAN.

Puisse ma mère sortir du rocher où elle est enfermée et te ravir ta fille!

Ensemble.

PROSPERO.

Pour ce vœu, perfide, tu subiras tant de tortures que tu invoqueras la mort pour mettre un terme à ton supplice.

MIRANDA.

Jamais les paroles de ce perfide ne m'ont causé tant d'horreur. O mon père, chasse-le vite, ou il me fera mourir.

CALIBAN.

O ma mère, si tu peux un jour t'échapper des mains de ce perfide, tu seras pleinement vengée en accomplissant mon désir.

PROSPERO.

Monstre né de la colère du ciel, ferme tes lèvres, vole, hâte-toi. Pourquoi tardes-tu? mon cœur ne peut plus résister à ma soif de vengeance.

Ensemble.

CALIBAN, à part.

La crainte que j'éprouve me ramène à la raison. Partons : dans peu luira le jour de la vengeance.

MIRANDA, à Prospero.

La terreur que j'éprouve me ramène à la pitié. Ne le punis pas. Avant peu, il ne parlera plus ainsi.

PROSPERO, à Miranda.

Tu apaises, ma fille, le feu de la colère que j'éprouve. Qu'il s'en aille, maintenant ; avant peu, il ne parlera plus ainsi.

(Caliban part sur un signe de Prospero.)

SCÈNE V.

PROSPERO, MIRANDA.

MIRANDA.

Grâce au ciel, il est parti.

PROSPERO.

Tu trembles, ma fille. Pourquoi redoutes-tu l'égarement d'une rage impuissante ? Ne suis-je pas là ?

ROMANCE.

Une fleur croît sur une plage inconnue ; une brise légère la caresse. Le ruisseau complaisant l'arrose de son eau ; l'aube lui donne ses larmes, le jour sa couleur ; son calice sans tache est protégé par la vertu, l'innocence et l'amour. Elle charme les dieux et les hommes ; tous l'admirent et l'aiment. C'est en vain qu'autour d'elle bourdonnent les insectes. Leurs désirs avides sont réprimés. Seule la brise qui la caresse emporte son parfum sur ses ailes. Elle est défendue contre le courroux de la tempête par la vertu, l'innocence et

l'amour. Cette fleur, ô Miranda, c'est une vierge, cette fleur, ô Miranda, c'est toi-même.

Maintenant, laisse-moi, j'entends venir Ariel.

(Miranda entre dans la grotte.)

SCÈNE VI.

PROSPERO, ARIEL.

(Ariel paraît au-dessus de l'entrée de la grotte.)

PROSPERO.

Eh bien, aimable Ariel, de quel côté, dans quelle baie as-tu poussé le navire du roi?

(Ariel montre la droite.)

PROSPERO.

De ce côté? Bien. Et les matelots?

(Ariel montre le côté opposé.)

PROSPERO.

Bien. Et Ferdinand, l'as-tu, suivant mes ordres, séparé de tous les autres?

(Ariel fait un signe affirmatif et indique par ses gestes qu'il l'a fait s'égarer dans la forêt.)

Tu l'as égaré dans le bois? à merveille! Maintenant, gracieux Ariel, génie aimé et fidèle, toi à qui le ciel a refusé le don de la parole, mais à qui il a accordé pour y suppléer une grâce qui parle, un geste qui dépeint tout ce que tu veux exprimer, écoute-moi attentivement.

Ces livres magiques qui font mon pouvoir m'ont appris que si Ferdinand, le fils du roi, et Miranda brûlant d'une ardeur mutuelle, s'unissaient par les nœuds de l'hymen, mes maux prendraient fin et je pourrais retrouver dans ma patrie le sceptre et le pouvoir que j'ai perdus. M'entends-tu?

(Ariel répète par sa pantomime ce que lui a dit Prospero.)

Mais si jamais ma chère Miranda appartenait à un autre, mon exil serait éternel ainsi que mon malheur.

(Ariel indique qu'il a compris.)

Donc, ne cesse pas un moment, pas un seul, de veiller sur ma fille; mais empêche avant tout l'infâme Caliban de lever sur elle son regard profane.

(Ariel lui fait signe qu'il peut être tranquille; il aura toujours l'œil sur Miranda, il verra tout.)

Et en même temps, ne manque pas d'allumer, par ton pouvoir, dans le cœur de Ferdinand et dans celui de ma fille, les flammes d'un sincère et mutuel amour.

(Ariel montre par ses gestes que pour cela il suffit qu'ils se voient, que la nature et l'amour feront le reste. — On entend un chant aérien et Ariel fait signè à Prospero de partir.)

SCÈNE VII.

ARIEL, SYLPHIDES, GÉNIES INVISIBLES, puis FERDINAND.

(Ariel prend un théorbe et attire à lui les Sylphides qui pendant le premier chœur forment différents groupes; au moment où Ferdinand entre en scène, Ariel et les Sylphides disparaissent tout d'un coup.)

LE CHOEUR DES GÉNIES.

A ton âme qui gémit, à ton cœur affligé, le bonheur sera rendu par la foi, l'espérance et l'amour.

CAVATINE.

FERDINAND.

Chère voix, voix suave, aérienne, qui descends jusqu'à moi, toi qui rends la vie à mon cœur et le mouvement à mes membres, voix qui parles à mon âme, qui es-tu? que me veux-tu?

LE CHŒUR DES GÉNIES.

Bientôt le bonheur te sera rendu par la foi, l'espérance et l'amour.

FERDINAND.

Tu flattes un malheureux sauvé seul entre tous, qui ne peut résister à son chagrin et qui pleure son père. O voix qui tentes de changer mon destin, tu revêts la création de formes riantes. La terre me semble un paradis; la lumière est un sourire et la brise un soupir. Ah! rends à mon âme qui gémit, à mon cœur tremblant, la paix de mes premiers jours!

LE CHŒUR DES GÉNIES.

Que l'espoir te rende la confiance, que l'amour te guide!

(A la fin de l'air, on voit apparaître les Sylphides sur les rochers, au fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

MIRANDA, FERDINAND.

(Miranda et Ferdinand, en s'apercevant, sont tous deux frappés de stupeur et restent quelques instants sans se parler.)

DUO.

MIRANDA.

Ah!

FERDINAND.

Que vois-je?

MIRANDA.

Mon cœur tremble, ô Dieu!

FERDINAND.

Suave apparition!

MIRANDA.

Ah! quelle est cette surprise?

FERDINAND.

Mes yeux me trompent-ils ?

MIRANDA.

Est-ce un songe, ou suis-je éveillée ?

FERDINAND.

Quelle déesse ou quelle mortelle s'offre à mes yeux ?

MIRANDA.

Quel mortel ou quel dieu s'offre à mes regards ?

FERDINAND.

Si tu es une femme, je veux t'aimer; t'adorer si tu es une immortelle.

MIRANDA.

Arrête, ô ciel ! Ne t'approche pas ! Dieu ! ne me regarde pas ainsi !

FERDINAND.

Si je ne t'inspire ni haine ni horreur, dis-moi si à ma vue ton cœur bat dans ton sein comme dans mon sein bat mon cœur.

MIRANDA.

Depuis que j'existe, je n'ai pas vu un seul être semblable à toi, Ariel est moins charmant, mon père est plus sévère.

FERDINAND.

Ainsi mon visage ?...

MIRANDA.

Il me surprend.

FERDINAND.

Vierge si belle...

MIRANDA.

Ne me regarde pas.

FERDINAND.

Écoute au moins...

MIRANDA.

Ne me parle pas.

FERDINAND.

Mais pourquoi ?

MIRANDA.

Je ne saurais le dire.

FERDINAND.

Ton regard descend dans mon cœur.

MIRANDA.

J'écoute ta voix, et je tremble.

FERDINAND.

Veux-tu que je reste ?

MIRANDA.

Je le désire et je le crains.

FERDINAND.

Veux-tu que je parte?

MIRANDA.

Ne pars pas.

Ensemble.

MIRANDA.

Ciel ! pourquoi resté-je là ? que m'est-il arrivé ? où suis-je ? Le dieu qui l'a conduit ici règne déjà dans mon cœur.

J'aime mon père, il est vrai, mais c'est maintenant un autre amour.

FERDINAND.

Ciel ! quel est ce charme ? que m'est-il arrivé ? où suis-je? Le dieu qui l'a conduite ici règne déjà dans mon cœur.

Désormais, que je parte ou que je reste, ma pensée est avec elle.

A tes pieds, ô ma bien-aimée, c'est un esclave que tu vois en moi.

MIRANDA.

Toi mon esclave ? ô bienheureuse si tu restes toujours près de moi !

FERDINAND.

Je jure de t'obéir, de t'aimer.

MIRANDA.

Tu jures de m'aimer ?

FERDINAND.

Ah ! toujours, crois-le !

MIRANDA.

Toujours ? toujours ?

FERDINAND.

Je serais parjure envers Dieu si je trahissais mon amour.

MIRANDA et FERDINAND.

Pour toi, ô mon doux amour, je trouverais le plaisir dans la douleur, la vie dans la mort. T'aimer toujours sera ma gloire ; t'aimer toujours, c'est mon seul désir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; PROSPERO paraît au fond du théâtre, conduit par ARIEL.

(Ariel montre à Prospero Ferdinand et Miranda et lui dit que l'amour commence à se faire sentir dans leurs deux cœurs.)

PROSPERO, à part.

Il semble qu'un dieu ami parle à leurs deux cœurs.

MIRANDA, à Ferdinand.

Viens, et tu auras l'amour de mon père comme le mien.

FERDINAND.

Ce que tu veux, je le veux. Mène-moi auprès de ton père.

PROSPERO, à part.

Les sentiments doux et tendres qui les animent, comblent enfin tous mes vœux.

(Prospero, toujours au fond du théâtre, exprime sa joie à Ariel, et lui fait comprendre que, pour la réussite de leur projet, il doit affecter aux yeux de l'étranger une froideur et une sévérité qui ne sont pas en réalité dans son cœur. — Il s'avance entre Miranda et Ferdinand et conduit sa fille dans la grotte. — Ferdinand immobile et désolé voit avec désespoir partir Miranda; mais Ariel s'approche de lui, le regarde avec un sourire compatissant, le rassure, l'encourage et le pousse vers la grotte où il lui promet qu'on lui accordera l'hospitalité.

Pendant ce temps, les génies de l'air forment divers groupes sur les rochers, agitent leurs ailes en signe de joie et jettent de loin des fleurs sur Miranda et Ferdinand.)





ACTE DEUXIÈME

Premier tableau

Un autre site de l'île avec des rochers épars, lieu désolé par les éruptions d'un volcan. — En face, sur la gauche, un rocher noir, au sommet duquel se trouve une touffe de fleurs rouges. — A droite, l'entrée de la grotte de Prospero. — Au fond, un énorme sapin qui semble avoir été frappé de la foudre ; le tronc est fendu par le milieu ; malgré cela l'arbre a conservé une grande partie de son feuillage qui est toujours vert.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, **seul.**

(Il entre en scène portant sur ses épaules une charge de bois qu'il jette à terre, et il se met à le fendre.)

AIR.

Quel est mon destin ! Fils d'une race maudite, tout le monde me craint et tout le monde m'opprime. A quoi me sert d'être né d'une mère qui avait un grand pouvoir, si, par une magie fatale, ensevelie vivante, elle ne peut secourir

son malheureux fils réduit à un tel sort? C'est à lui qu'il appartient de montrer qu'un esprit et un cœur frémissent en lui. Oui, montre, Caliban, montre que tu as une âme et un bras. Si l'on te méprise, si l'on te foule aux pieds comme un misérable reptile, sois semblable au reptile qui, redressant la tête, mord parfois le talon qui l'écrase. A quoi t'a réduit un sort indigne? A fendre du bois!

Mais avec cette même hache que m'a donnée ce tyran cruel, j'exercerai sur lui une vengeance terrible. J'abattrai à mes pieds sa tête maudite. C'est là le sort qui l'attend, il n'y peut échapper.

LA VOIX DE SYCORAX.

Caliban! Caliban!

CALIBAN.

Quelle est cette voix?

LA VOIX DE SYCORAX.

C'est ta mère, pour elle-même impuissante, mais puissante pour toi.

CALIBAN.

Oh! parle!

LA VOIX DE SYCORAX.

Écoute attentivement mes paroles. Si tu peux enlever Miranda et en faire ta proie, tu verras alors s'évanouir l'art magique et la puissance de Prospero.

CALIBAN.

Oh! parle! parle! Dis-moi ce que je devrai faire.

LA VOIX DE SYCORAX.

Sur ce rocher tu verras trois fleurs. Prends-les, tu pourras tout.

CALIBAN.

O ma mère, dis-tu vrai?

LA VOIX DE SYCORAX.

Mais ces fleurs n'accompliront que trois fois ta volonté.

(Caliban monte sur le rocher et s'empare des fleurs.)

CALIBAN.

Tu es à moi ! je te tiens, ô talisman ! A moi l'amour, à moi l'empire ! Je sens une flamme inconnue m'envahir, m'inonder, me consumer le cœur. Soif de vengeance, envie, haine, jalousie, embrasement d'un long amour, mille désirs m'agitent, je ne sais lequel suivre !

LA VOIX DE SYCORAX.

Ma délivrance doit être ton premier vœu.

CALIBAN.

J'ai un désir plus pressant. Attends ! attends, ma mère ! (Il voit sortir Ariel et Prospero de la grotte et se cache derrière le rocher.) Ah !

SCÈNE II.

CALIBAN, PROSPERO, ARIEL.

PROSPERO, à Ariel.

Ne t'éloigne pas. Pense à mes ordres. Veille sans cesse sur ma chère Miranda.

(Ariel lui fait signe de ne rien craindre ; il veillera sur elle.)

Moi, je vais à la recherche du roi et de mon frère.

(Prospero part. — Ariel se retourne pour chercher un lieu où se cacher ; il se décide enfin à se mettre dans l'arbre; mais à peine y est-il que Caliban sort de derrière le rocher et agite ses fleurs ; aussitôt les deux parties de l'arbre fendu se réunissent et enferment Ariel. Ses bras qu'on voit en dernier se changent en rameaux.)

CALIBAN.

Reste enfermé là cent ans, ô mon mortel ennemi ! Je me suis vengé.

LA VOIX DE SYCORAX.

Mon fils, hâte-toi de délivrer ta mère ; c'est ton premier devoir.

CALIBAN.

J'en ai un autre bien plus impérieux; c'est la passion qui m'agite et me dévore.

SCÈNE III.

MIRANDA, CALIBAN.

(Miranda sort de la grotte et parle à Ferdinand qu'on ne voit pas. Caliban en l'apercevant est remonté au fond de la scène ; puis il vient se placer entre Miranda et l'ouverture de la grotte pour l'empêcher d'y rentrer.)

MIRANDA.

Non, ne me suivez pas, je vous le défends ; jusqu'à mon retour vous ne devez pas sortir. Où trouver un esclave plus docile, plus soumis? Je n'ai pas achevé d'exprimer un désir qu'il l'a déjà accompli, comme s'il l'avait lu dans mon cœur.

DUO.

MIRANDA.

Un sentiment inconnu m'agite et me trouble. Je ne me reconnais plus moi-même depuis que je l'ai vu.

CALIBAN.

Oh ! qu'elle est belle ! Mon cœur est embrasé d'un feu si violent que je ne puis plus en contenir l'ardeur.

MIRANDA.

Allons !... (Elle se trouve en face de Caliban.) Vite, Caliban, va chercher mon père.

CALIBAN, à part.

Elle commande encore, elle menace pour la dernière fois.

MIRANDA.

Eh bien?

CALIBAN.

Quitte ce ton. Crois-moi. Ce n'est pas le moment de commander.

MIRANDA.

Qu'entends-je ?

CALIBAN.

Mets un frein à ton orgueil. Je brûle pour toi d'un feu qui ne me laisse pas de repos ; je te vois en tout lieu ; même dans mon sommeil je pense à toi. Mon ardent désir égale ma souffrance. La récompense d'un tel martyre va m'être enfin donnée.

MIRANDA.

Quel est ce langage, aussi nouveau qu'étrange ? L'insensé peut-il me parler ainsi ? Est-ce un songe, ou suis-je éveillée ? Est-ce vrai, ce que j'ai entendu ? Est-ce une illusion que je ne puis comprendre ? Mon père ! Ariel, entendez-moi ! O Dieu ! ma raison s'égare.

CALIBAN.

Ton père ne peut t'entendre, et Ariel qui t'écoute ne peut te secourir.

MIRANDA.

Malheureuse ! Je suis abandonnée de tous.

CALIBAN.

De tous. L'enfer propice à mes vœux, esclave de mes ordres, peut seul te répondre. Il est enfin venu le moment désiré ; je puis assouvir sur toi ma vengeance. Je vais te faire payer tes mépris et l'horreur que tu m'as toujours témoignée.

MIRANDA.

J'ai désormais perdu tout espoir. Mon cœur palpite, la respiration m'abandonne. Le ciel est sourd à mes sanglots ; je n'ai plus de moyen de me sauver.

CALIBAN.

C'est en vain que tu me résistes. Viens, tu es à moi.

MIRANDA.

Ne mets pas la main sur moi. Je ne te suivrai jamais.

CALIBAN.

Viens !

MIRANDA.

Plutôt mourir !

(Miranda, que Caliban avait saisie, s'échappe de ses bras, prend un poignard et va pour s'en percer. Aussitôt Caliban agite ses fleurs et Miranda tombe endormie au pied du rocher.)

CALIBAN.

Arrête-toi. Insensée ! C'est en vain que tu me résistes. Personne ne pourrait te sauver. Cette fleur magique te livre à moi. Beauté fatale si fière et si dédaigneuse, tu es dans mes mains. Tu m'appartiens !

LA VOIX DE SYCORAX.

Caliban ! Caliban ! pense à ta mère.

CALIBAN.

Il n'est pas temps encore. L'amour qui me dévore ne souffre pas de retard.

(Bruit souterrain. Le ciel s'obscurcit. Il tonne dans le lointain. Caliban sort emportant Miranda endormie.)

Deuxième tableau

Une autre partie de l'île toute couverte d'arbres et de tapis de verdure. — On aperçoit la mer au fond.

SCÈNE IV

TRINCULO, et tous LES MATELOTS sauvés du naufrage. Ils sont assis les uns sur des roches, les antres sur l'herbe. Quelques-uns sont debout et boivent.

LES MATELOTS.

Nous avons assez souffert en pensant à nos malheurs. Ce qui nous reste de vie, employons-le à boire. Vive Trinculo !

le nocher malin qui pensait plus au verre qu'au rivage. Nous sommes à terre, à bas la mer ! vive le vin qui fait chanter, qui fait rire et danser, qui réchauffe, qui ranime, qui a la vertu de rappeler la vie fugitive!

SCÈNE V.

LES MÊMES; STEPHANO.

TRINCULO.

C'est Stephano. Il doit chanter avec nous. Eh bien? comment es-tu ici?

STEPHANO.

Au moment où la mer engloutit le navire, du plus profond de mon cœur j'adressai une prière fervente au dieu du vin, et je me sauvai sur ce baril. Sainte liqueur qui verses le courage au cœur le plus lâche, qui tiens réunis sous ton pouvoir le maître et l'esclave, je t'adore, je me prosterne devant toi, sainte, divine liqueur, notre seul refuge, notre seul consolateur !

LES MATELOTS.

Bravo, Stephano, bravo! Chante-nous une chanson. Tu es en veine. Le matelot ne sait pas ce que c'est que de pousser des hélas !

CHANSON.

STEPHANO.

Le mousse, le forgeron et le patron avec le canonnier et moi, nous aimions tous ensemble Nina et Tonia; mais personne ne songeait à Catherine. Elle n'aimait pas la mer, elle détestait les matelots, la pauvrette.

Un muguet, un fat, un bellâtre, un dameret vaniteux, bien peigné, bien léché fait son affaire, n'eût-il pas le sou. Si elle aime les freluquets, la Catherine, c'est son destin qui le veut, elle va tout droit son chemin, la pauvrette!

STEPHANO.

Et le duc Antonio, et notre roi?

TRINCULO.

Ils se sont jetés comme nous tous dans la mer. La mer ne connaît ni rois ni sujets. En ont-ils réchappé? Je ne pourrais le dire. Est-ce que tu les as vus?

STEPHANO.

Non certes. Et où sommes-nous?

TRINCULO.

Dans une île déserte, à ce que je pense, car je n'y ai pas encore vu un être vivant.

STEPHANO.

Attends un peu. Ne vois-tu pas venir de ce côté...

TRINCULO.

Un homme...

STEPHANO.

Un homme? un monstre informe.

TRINCULO.

Qu'est-ce que cela peut être?

STEPHANO.

Nous le saurons. Cachons-nous là, nous observerons à notre aise.

(Ils se cachent tous derrière les arbres et les buissons.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CALIBAN, portant dans ses bras MIRANDA qu'il dépose sur un lit de verdure.

FINALE.

CALIBAN.

Oui, elle sera à moi, oui, à moi! je suis le seul maître de cette île. Qui pourrait me l'enlever? (Il se retourne et se voit en-

touré par les matelots.) Que vois-je? Combien de sujets je me découvre... et peu soumis à ce que je crois!

STEPHANO, aux matelots.

Le monstre pour vous, la fillette pour moi.

CALIBAN.

Ah! permettez, seigneurs étrangers, je suis le roi de cette île.

LES MATELOTS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

CALIBAN.

Cette fillette est mon esclave.

LES MATELOTS.

Ah! ah! ah! ah!

CALIBAN, à part.

Ah! je voudrais les engloutir dans la terre; mais ces fleurs ne peuvent plus satisfaire qu'un de mes désirs, un seul, et j'en ai tant! (Haut.) Messeigneurs, si vous me promettez de ne pas me faire de mal et de respecter mon esclave, je vous conduirai là où croissent les fruits les plus savoureux, où coulent les sources les plus abondantes.

STEPHANO.

Eh bien, nous acceptons tes conditions. (A part.) Nous pourrons nous en débarrasser à notre aise.

TRINCULO.

Buvons d'abord. Qu'il boive, lui aussi.

CALIBAN.

Avec plaisir.

STEPHANO.

Ton esclave s'éveille.

CALIBAN, à part.

Précieux talisman! Comme il exécute mes ordres! Tout juste un quart d'heure.

MIRANDA, s'éveillant.

Où suis-je?

CALIBAN.

Près de ton maître.

LES MATELOTS.

Au milieu de bons amis.

MIRANDA.

Fuyons!

CALIBAN.

Tu ne le peux pas.

MIRANDA, appelant.

Ariel! Mon père!

CALIBAN.

Ils ne peuvent rien pour toi. Tu as déjà vu que ce bouquet magique annule leur puissance et fortifie la mienne.

(Pendant ce temps, Trinculo est allé chercher une cruche pleine de vin et il en remplit un gobelet pour le donner à boire à Caliban.)

TRINCULO.

Bois, bois.

CALIBAN, à Miranda.

Mais c'est à toi de me servir. Je t'ai servie assez longtemps pour que tu me serves à ton tour.

Ensemble.

MIRANDA.

Ah! Seigneur, soustrais mon malheureux cœur à tant d'amertume et de honte. Il résiste encore au chagrin qui le dévore; il n'est pas encore brisé par la crainte et l'horreur.

CALIBAN.

Quelle douce chaleur mon cœur ressent! Quelle douceur inconnue! Quelle précieuse liqueur! Allons, verse encore;

je n'avais pas connu jusqu'ici une plus vive allégresse et un plus grand plaisir.

STEPHANO, TRINCULO et LES MATELOTS.

Déjà il sent la chaleur de la liqueur puissante. L'ivresse commence, mais il tient encore bon.

BACCHANALE.

Ensemble.

CALIBAN.

Mais il semble que la terre vacille; chaque objet devient double autour de moi. Voici les arbres qui entre-croisent leurs danses. Oh! les rochers se mettent à tourner. Arrêtez-vous!... Oh là! oh là!

LES MATELOTS.

Il lui semble que la terre vacille; chaque objet devient double autour de lui. Déjà les arbres entre-croisent leurs danses; déjà les rochers se mettent à tourner. Qui pourrait s'empêcher de rire?

CALIBAN.

Si tout tourne, je veux tourner aussi; si tout danse, moi aussi je veux danser. Mais qui me tire?... Non, non, par Dieu! mon pied ne glisse pas, et je ne veux pas tomber.

STEPHANO, TRINCULO et LES MATELOTS.

Voyez comme il tourne! Voyez quel entrain! Voyez comme il danse! Il va tomber. Mais le voici qui se fâche contre son pied rétif. Voyez comme il trébuche! Écoutez son souffle haletant.

(Pendant la bacchanale, Miranda a tenté plusieurs fois de fuir, mais elle en a toujours été empêchée ou par les matelots qui forment un cercle autour d'elle, ou par Caliban qui, malgré son ivresse, ne la quitte pas des yeux. Mais, au dernier moment, elle arrache à Caliban le bouquet magique qu'il porte à sa ceinture et s'enfuit. Caliban et les matelots vou-

draient l'arrêter, mais elle agite son bouquet et ils restent tous immobiles, chacun dans la position où il se trouve. Miranda s'éloigne ; on la voit passer de nouveau sur une colline au fond du théâtre, et disparaître.)





ACTE TROISIÈME

Premier tableau

Même décor qu'au premier tableau du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO et ALONZO, errants dans l'île.

ANTONIO.

Ce n'est pas du repos que je viens de prendre; c'est une stupeur où l'enfer a jeté mon cœur. La fatigue m'a vaincu et dans mon sommeil il me semblait entendre sortir de ce rocher une voix lugubre : « Assassin de ton frère, tremble ! » Elle a fait sur moi une impression si profonde qu'il me semble l'entendre encore.

ALONZO.

Moi aussi, moi aussi, cette voix m'accuse comme le complice de ce crime. Ah ! c'est une main plutôt cruelle que secourable qui nous a sauvés parmi tant de naufragés, pour que nous errions seuls. Une espérance nous reste dans un lieu si désert : c'est de mourir bientôt. Ah ! mon fils !... ah! mon fils !

ANTONIO.

Dieu venge mon frère sur nous deux.

SCÈNE II.

LES MÊMES; PROSPERO.

PROSPERO.

Vous que le hasard présente à mes yeux, qui êtes-vous? d'où venez-vous?

ANTONIO et ALONZO.

Naufragés obscurs, inconnus...

PROSPERO.

Obscurs, dites-vous? toi, roi de Naples, toi usurpateur de Milan?

ANTONIO et ALONZO.

O ciel! qui donc es-tu, toi dont les paroles nous montrent que tu n'ignores rien?

AIR.

PROSPERO.

Je suis un juge terrible comme votre conscience. (A Antonio.) Toujours inexorable, je viens comme Dieu à Caïn te demander, perfide, ce que tu as fait de ton frère. (A Alonzo.) Et toi, son complice, je te demande pourquoi tu as prêté au barbare l'aide de ta main criminelle. Que t'avait fait Abel? Votre crime sera puni sur la terre. Ainsi l'a écrit cette main infaillible qui règle les mondes, qui guide le soleil et qui a su vous découvrir dans cette île.

ANTONIO et ALONZO.

Eh bien! punis-nous, la justice le veut.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ARIEL.

PROSPERO.

Ariel ! Ariel !... Tu ne me réponds pas, Ariel ? Où es-tu, mon fidèle ? Viens à moi et promptement; ton maître te l'ordonne. Tu ne viens pas encore ? Un pouvoir supérieur t'empêche donc de m'obéir ? Où es-tu ? que je vole à ton secours. (Il voit s'agiter deux rameaux de l'arbre où est enfermé Ariel.) Mais comment se fait-il que ces deux rameaux s'agitent seuls ainsi quand aucune brise ne souffle et que toutes les autres branches restent immobiles ? Est-ce toi ? (Les deux rameaux font un signe affirmatif.) Me vois-tu ? (Même jeu.) Entends-tu mes paroles ? (Les rameaux répètent encore le même signe, mais avec plus de force et d'une façon suppliante.) Ah ! tu m'implores, je l'entends ; mon pouvoir ne sera pas lent à te secourir.

(Il agite sa baguette magique, l'arbre se fend par le milieu. On aperçoit Ariel à moitié étouffé. Il descend de l'arbre, étend les bras et les jambes pour se remettre, etc.)

ANTONIO.

Oh ! quel prodige !

ALONZO.

Dans mon étonnement, je n'en puis croire mes yeux.

(Ariel, à qui la mémoire est revenue avec la force, raconte avec terreur à Prospero comment Sycorax a mis au pouvoir de Caliban sa fille Miranda.)

ANTONIO et ALONZO.

Ciel ! sa fille.

PROSPERO.

Miranda !... Caliban a pu la ravir ?...

(Ariel dit par gestes : Oui, de cet arbre j'ai vu Caliban emporter dans ses bras Miranda à demi-morte.)

PROSPERO, ANTONIO et ALONZO.

Ah ! courons ! courons empêcher une œuvre infâme !

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MIRANDA, seule.

Le pouvoir magique de ces fleurs a pu me soustraire à ces fous furieux ! Ah ! combien de chagrins et de malheurs depuis ce matin, depuis que l'étranger a touché ces bords! Ferdinand ! Je le vois partout; toujours il se présente à ma pensée. Même dans mes dangers je pensais à lui et non à mon père ! C'est une faute ! Je sens mon cœur oppressé battre avec violence. Une fièvre ardente court dans mes veines. O Dieu ! qui peut calmer mes tourments ?

LA VOIX DE SYCORAX.

Moi !

MIRANDA.

Et qui es-tu, toi qui m'offres tes secours ?

LA VOIX DE SYCORAX.

Je suis un bon génie envoyé par ton père. Ferdinand est un imposteur. Il veut te perdre.

MIRANDA.

O ciel !

LA VOIX DE SYCORAX.

Il a jeté sur toi un sortilége.

MIRANDA.

C'est vrai, c'est vrai !

LA VOIX DE SYCORAX.

Tu dois le rompre si tu veux sauver ton père.

MIRANDA.

Et comment le puis-je ?

LA VOIX DE SYCORAX.

En immolant l'imposteur, le sorcier. C'est ton père qui l'ordonne. M'entends-tu ?

MIRANDA.

J'entends, oui. J'obéirai.

(Elle entre dans la grotte.)

Deuxième tableau

L'intérieur de la grotte de Prospero.

SCÈNE V.

FERDINAND dort sur un lit de verdure ; MIRANDA entre et se met à le contempler.

DUO et FINALE.

MIRANDA.

Ce front, ce visage, semblables à ceux des anges du ciel, sont donc le voile qui cache tous les vices, le voile qui cache un traître. Ah ! dans son sommeil, il sourit : c'est le sourire d'une âme pure, d'un cœur aimant; je sens devant lui s'évanouir tout doute, toute crainte... la voix me l'a dit. Le sortilége agit encore sur moi. Un incendie me dévore; mon anxiété et ma douleur s'accroissent. Fille ingrate ! Ah ! réveille-toi ! Sauve ton père... Frappons sans regarder. Tais-toi dans ma poitrine, ô mon cœur !

(Pendant qu'elle s'approche pour le frapper, Ferdinand prononce son nom en rêvant.)

FERDINAND.

Miranda !

MIRANDA.

O ciel ! il m'appelle dans son rêve... Je tremble ! je me sens glacée !

FERDINAND, *s'éveillant.*

Ah ! c'est toi, mon bien suprême ! c'est toi, jeune fille qui embellis mes rêves, toi qui charmes mon réveil.

MIRANDA.

Quelles paroles ! Comme je tremble ! En vain je m'efforce de m'indigner !... Il baise cette main qui va l'immoler.

FERDINAND.

Toi ? m'immoler !

MIRANDA.

Ainsi l'ordonnent le destin, mon vœu, mon devoir.

FERDINAND.

Eh bien ! soit ! Tu me verras tomber avec bonheur sous tes coups ! Non rien de toi ne peut m'affliger. La mort même m'est la bienvenue. Je t'ai donné mon cœur et ma vie. Tous deux sont à toi ! même si je meurs de ta main, tu me seras encore plus douce et plus chère que le soleil qui m'éclaire, que les jours que tu me ravis.

(On entend au loin les voix des matelots conduits par Caliban.)

MIRANDA.

Quel bruit ?... Le monstre !... O Dieu !

FERDINAND.

Tiens, je te présente ma poitrine.

MIRANDA.

Non, je ne puis te tuer, mais je saurai te défendre.

Ensemble.

MIRANDA.

Ton danger anime mon âme d'une ardeur inconnue, d'une audace nouvelle. Ah ! si j'ai fait le vœu de te percer le cœur, maintenant pour te défendre je saurai mourir.

FERDINAND.

Il est bien doux à mon âme ce péril inconnu qui met un terme à mes souffrances. Celle qui a fait vœu de me tuer, maintenant pour me défendre voudrait mourir.

CALIBAN et LES MATELOTS, en dehors.

Allons laver la honte qu'elle a jetée sur nous.

Ensemble.

FERDINAND.

A moi seul, oui, à moi seul, ô mon âme ! je saurai te défendre. Je vivrai avec toi ou avec toi je tomberai sans vie.

MIRANDA.

A moi seule, oui, à moi seule, ô mon âme ! je saurai te défendre. Je vivrai avec toi ou avec toi je tomberai sans vie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; CALIBAN à la tête des MATELOTS ; puis ARIEL, PROSPERO, ANTONIO et ALONZO.

(Ferdinand, à droite, tient Miranda dans ses bras.)

CALIBAN.

Voici mon esclave, je vais chercher son père.

(Il entre dans l'intérieur de la grotte.)

LES MATELOTS, en s'avançant pour s'emparer de Miranda, reconnaissent Ferdinand et tombent à genoux.

Ferdinand !

CALIBAN, revenant.

Où se cache-t-il ?... Que vois-je ?... Pourquoi ne l'immolez-vous pas ?

LES MATELOTS.

C'est notre roi.

FERDINAND, leur montrant Miranda.

Et voici votre reine.

(Pendant cette scène, Ariel invisible pour tous apparaît sur un rocher, et, regardant ce qui se passe, montre par ses gestes qu'il est content de lui.)

CALIBAN, qui vient de ramasser les fleurs magiques que Miranda a laissé tomber.

O joie ! Mon talisman, je te retrouve. Tu me dois l'accomplissement d'un dernier vœu. Que tous s'engloutissent dans les abîmes les plus profonds de la terre.

(Il agite ses fleurs, mais elles ont perdu leur vertu. — Au même instant, Ariel, qui est toujours resté sur le rocher, agite sa baguette.)

Troisième tableau

Un palais aérien resplendissant de mille feux.

SCENE VII.

Au fond, PROSPERO est assis sur un trône, ANTONIO et ALONZO, vêtus d'habits magnifiques, sont l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ils descendent et unissent MIRANDA et FERDINAND. SUITE et CORTÉGE.

LE CHŒUR.

Que l'amitié, la constance et l'amour règnent seuls dans tous les cœurs !

PROSPERO.

Caliban, nous partons. C'est ainsi que nous nous vengeons. Reste ici, toi, mon esclave, mais restes-y seul. Adieu !

CALIBAN.

Eh bien, cela me satisfait ! même sans sujets, je veux encore régner ; j'aurai au moins l'orgueil d'être roi.

MIRANDA.

La nature et l'amour ont vaincu. Je ne sais qui a le plus fait pour ce résultat si heureux, de mon bien-aimé ou de mon père.

LE CHŒUR.

Les tourments et les chagrins se sont évanouis. La nature et l'amour ont vaincu.

(Ariel agite de nouveau sa baguette.)

Quatrième tableau

Le fond du palais s'ouvre et l'on aperçoit un vaisseau magnifiquement pavoisé. Des génies, suspendus aux mâts et aux cordages, gonflent les voiles en soufflant.

(Ariel conduit Miranda et Ferdinand avec tout le cortége, qui les suit jusqu'au navire.)





VARIANTES*

SCÈNE VI.

(. . . . .

... — Mais au dernier moment, Miranda arrache à Caliban la touffe de fleurs qu'il porte à sa ceinture. — Caliban et les matelots veulent la lui reprendre; mais elle étend le bouquet magique : tous restent immobiles, et Miranda, agitant les fleurs, s'écrie :)

MIRANDA.

Ariel, Ariel, en quelque endroit que tu te trouves, viens à mon aide et enlève-moi de ces lieux.

Troisième tableau

La grotte de Prospero près de laquelle Miranda est transportée. — On voit, mais d'un autre côté qu'au commencement du second acte, l'arbre où est renfermé Ariel.

* L'opéra de *la Tempête*, représenté en trois actes, à Londres, n'a été repris, qu'en deux actes, à Paris. Les deux premiers actes, joués au Théâtre de la Reine, ont été entièrement conservés; seulement le deuxième acte se terminait, au Théâtre-Italien, ainsi que l'indique la variante.

SCÈNE VII.

MIRANDA, puis ARIEL.

(Aussitôt, à la voix de Miranda, l'arbre s'ouvre et rend la liberté au prisonnier. — Ariel sort de l'arbre presque étouffé. Il respire avec délices l'air qui rafraîchit sa poitrine, puis il agite ses bras et ses jambes pour s'assurer qu'il en a conservé l'usage. Il déploie ses ailes et, sûr de pouvoir encore s'en servir, il s'élance et court ; il manifeste sa joie en dansant. — Miranda qui était tombée presque sans vie revient à elle et, apercevant Ariel, elle court à lui pour lui raconter tout ce qu'elle a souffert. — Ariel fait signe qu'il sait tout, et que du fond de son arbre il a tout vu et tout entendu.)

ROMANCE.

MIRANDA, à Ariel.

Premier couplet.

Tu sais tout, et pourtant, ô mon fidèle serviteur, tu ignores le plus cruel de mes maux. Ah ! si tu lis dans mon cœur, tu peux y voir mon martyre ; tu peux y voir gravé un doux nom que je n'ose prononcer. Dis-moi si tu peux me sauver ou si je dois mourir ici.

(Ariel la rassure, lui dit qu'elle ne mourra pas, il saura la guérir, car il connaît un moyen de la sauver. — Et il lui montre Ferdinand qui s'approche sans les voir, absorbé dans ses pensées. — Miranda voudrait aller à lui. Ariel lui fait signe d'entrer dans la grotte qui se trouve à droite et d'écouter.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; FERDINAND.

FERDINAND.

Deuxième couplet.

O Miranda, où es-tu ? Ah ! reçois mes soupirs en quelque

lieu que tu sois, en quelque lieu que tu te caches. Rends le ciel à mon amour. Si je la perds, ô cieux compatissants ! laissez-moi, laissez-moi mourir !...

(**Miranda, qu'Ariel cherchait en vain à retenir, s'élance et court à Ferdinand qui, plein de joie, la reçoit dans ses bras.**)

MIRANDA, se montrant.

Ferdinand !

FERDINAND.

Miranda !

FERDINAND et MIRANDA.

O ciel ! O trésor ! Douce récompense de mon martyre ! je te retrouve.

FERDINAND.

O ma bien-aimée !

MIRANDA.

O mon bien-aimé !

MIRANDA et FERDINAND.

Le ciel te rend à mon amour.

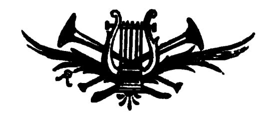
(**Voyant les deux amants réunis se témoigner ainsi leur mutuelle tendresse, Ariel bat des ailes et saute de joie d'avoir ainsi accompli les ordres de Prospero. Venez, accourez, ô mon maître, s'écrie Ariel, venez voir mon ouvrage.**)

Quatrième tableau

Un palais magique étincelant de lumières.

(**Prospero est assis sur un trône au milieu de la salle ; à ses côtés se tiennent son frère Antonio et Alonzo, roi de Naples. Il leur tend la main en signe d'oubli et de paix.**

Caliban est agenouillé de l'autre côté. Prospero lui fait signe de se lever, puis guidé par Ariel, il s'avance vers Ferdinand et Miranda qu'il unit.)



L'ENFANT PRODIGUE

OPÉRA EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE D. F. E. AUBER

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 6 Décembre 1850.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RUBEN, chef d'une tribu d'Israël	MM. MASSOL.
AZAEL, son fils	ROGER.
AMÉNOPHIS, voyageur	FLEURY.
BOCCHORIS . . (Desservants du temple d'Isis à Memphis.)	OBIN.
CANOPE . . . . (Desservants du temple d'Isis à Memphis.)	KŒNIG.
MANETHON . . (Desservants du temple d'Isis à Memphis.)	GUIGNOT.
SÉTHOS, desservant du bœuf Apis. . . .	FERD. PRÉVOST.
NEMROD, conducteur de caravane.	MOLINIER.
JÉROBOAM, intendant de Ruben	—
JEPHTÈLE, nièce de Ruben	Mmes DAMERON.
NEFTÉ, compagne d'Aménophis.	LABORDE.
UN JEUNE CHAMELIER.	PETIT-BRIÈRE.
LIA, danseuse de la secte des Almées. . .	PLUNKETT.

JEUNES ALMÉES, compagnes de Lia. — JEUNES GRECS ou ÉGYPTIENS, compagnons d'Aménophis. — PASTEURS et JEUNES FILLES d'Israël. — PRÊTRES égyptiens. — HABITANTS et HABITANTES de Memphis. — VOYAGEURS et CHAMELIERS.

Le vallon de Gessen, aux 1er et 5e actes. — A Memphis, aux 2e et 3e actes. — Dans le désert, au 4e acte.



L'ENFANT PRODIGUE*

ACTE PREMIER

L'habitation de Ruben, dans le vallon de Gessen.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, RUBEN, JEPHTÈLE, leurs SERVITEURS et LEUR FAMILLE font la prière du soir; tous sont à genoux, Ruben seul est debout et semble les bénir.

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

O roi des cieux! ô roi des anges!
Quand commence ou finit le jour,

* LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Un homme avait deux fils; le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien.
Et le père fit le partage de son bien.
Peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfants,

Vers toi s'élèvent nos louanges,
Vers toi s'élève notre amour!
Tu fécondes nos sillons,
Tu protéges nos moissons,
O roi des cieux! ô roi des anges!

RUBEN, à Jephtèle qui est près de lui.

O fille de mon frère et désormais ma fille...

ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays, et il commença de tomber dans l'indigence.

Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là il eût été bien aise de se nourrir des cosses que les pourceaux mangeaient. Mais personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs à gages qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim !

Je partirai !... j'irai vers mon père !... je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous! et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.

Il marcha donc et alla vers son père.

Et du plus loin qu'il l'aperçut, son père, ému de compassion, courut à lui, se jeta à son cou et le couvrit de ses baisers.

Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils!

Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds.

Amenez aussi le veau gras et le tuez, et faisons un festin, c'est jour de joie! c'est jour de fête!

Car mon fils était mort, et il est ressuscité! Mon fils était perdu, et il est retrouvé!

JEPHTÈLE, regardant autour d'elle.

Il n'est pas de retour !

RUBEN.

Eh ! qui donc ?

JEPHTÈLE.

Azaël !

RUBEN.

N'importe ! préparez le repas de famille !
(A part.)
Qui peut le retenir loin du toit paternel ?

AIR.

Toi qui versas la lumière
Sur Moïse et ses enfants,
Seigneur ! Seigneur ! notre père,
D'un père vois les tourments !

Quelle vague inquiétude
De mon fils trouble le cœur?
Pourquoi dans la solitude
Erre-t-il, sombre et rêveur ?

Toi qui versas la lumière
Sur Moïse et ses enfants,
Seigneur ! Seigneur ! notre père,
D'un père vois les tourments !

(On entend en dehors la cloche des troupeaux qui rentrent.)

Au loin, dans la plaine,
Le soir nous ramène
Et pasteurs joyeux
Et troupeaux nombreux.
J'entends leur clochette
Que l'écho répète,
Et mon fils, hélas !
Mon fils ne vient pas !

Ce jour qui m'éclaire

Va-t-il donc finir
Sans que son vieux père
Ait pu le bénir ?

Au loin, dans la plaine,
Le soir nous ramène
Et pasteurs joyeux
Et troupeaux nombreux.
J'entends leur clochette
Que l'écho répète,
Et mon fils, hélas !
Mon fils ne vient pas !

(Pendant cet air on a dressé une longue table que l'on a couverte de mets.)

RUBEN, se retournant vers Jephtèle et ses serviteurs.

Prenons place !

JEPHTÈLE, écoutant vers le fond et vivement.

Attendez ! c'est sa voix !

RUBEN, avec joie.

C'est sa voix !

JEPHTÈLE, allant au-devant de lui.

Azaël !

RUBEN.

O mon fils ! c'est toi que je revois !

SCÈNE II.

LES MÊMES; AZAEL, puis, derrière lui, AMÉNOPHIS et NEFTÉ.

RUBEN.

Qui t'avait retardé ?

AZAEL.

Vous le voyez, mon père !
Ces voyageurs, à qui j'offris l'abri

De votre tente hospitalière !

RUBEN, aux deux étrangers, leur faisant signe de s'asseoir à table.

Soyez les bienvenus ! un hôte est un ami !

AZAEL, qui s'est approché de Jephtèle.

Rassure-toi, ma sœur, ma douce fiancée,
Toi seule, dans l'absence, occupes ma pensée !

JEPHTÈLE, souriant.

Pas d'autres?

AZAEL.

Non vraiment !

(Tous se sont assis à la table, Ruben au milieu, Jephtèle et Azaël à l'extrême gauche, Aménophis et Nefté à l'extrême droite.)

RUBEN, s'adressant aux deux étrangers.

Vous allez à Memphis ?

NEFTÉ.

La reine des cités !

AMÉNOPHIS.

Le plus beau des pays !

RUBEN.

Après le nôtre !

JEPHTÈLE.

Après nos verdoyantes plaines !

RUBEN.

Nos forêts de palmiers !

JEPHTÈLE.

Nos riantes fontaines !

NEFTÉ, souriant.

Ah ! quelle erreur !

AZAEL, avec curiosité.

Parlez !

NEFTÉ.

AIR.

L'aurore étincelante
De feux et de rubis
Est moins éblouissante
Que la riche Memphis :

Ville éternelle,
Riante et belle,
L'or étincelle
De tout côté !
Là l'œil admire,
Le cœur désire ;
Tout y respire
La volupté !

L'aurore étincelante
De feux et de rubis
Est moins éblouissante
Que la riche Memphis !

Sur ce rivage
L'air est si doux,
Que le plus sage
Dit comme nous :
Pour seul ministre
Prends le plaisir !
Au son du sistre
Il faut jouir !

Ici, vive et touchante,
La cantatrice ardente,
Sur sa lyre brillante,
Vous fait rêver les cieux
Tandis que des Almées
Les danses animées
De vos âmes charmées
Vont attiser les feux !

Sur ce rivage
L'air est si doux,
Que le plus sage
Dit avec nous :
Pour seul ministre
Prends le plaisir !
Au son du sistre
Il faut jouir !

Ensemble.

AMÉNOPHIS et NEFTÉ.

Bonheur qui vous enivre,
O volupté des cieux !
C'est là que l'on sait vivre
Et que l'on est heureux !

AZAEL.

O tableau qui m'enivre,
O volupté des cieux !
C'est là que l'on sait vivre,
C'est là qu'on est heureux !

RUBEN, JEPHTÈLE et LE CHOEUR.

D'un tableau qui l'enivre
Ah ! détournons ses yeux!
C'est ici qu'il faut vivre,
Ici qu'on est heureux !

(A la fin de cet air, tout le monde s'est levé, et pendant ce temps les serviteurs de Ruben ont enlevé la table.)

RUBEN.

Au sein de ses plaisirs, cette ville divine,
Sans nous, pourtant, bientôt connaîtrait la famine,
Car ses fils indolents, par le luxe appauvris,
De nos riches moissons implorent les épis.
Demain Jéroboam et mes chameaux dociles
Leur porteront les fruits de nos plaines fertiles !

(S'adressant à Nefté et à Aménophis.)

Et vous que sous ma tente a conduits l'Éternel,
Allez ! dormez en paix : sur nous veille le ciel !

(Des esclaves se sont avancés portant des torches allumées, Ruben leur fait signe d'emmener les étrangers. Tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE III.

JEPHTÈLE, RUBEN, AZAEL, pensif depuis la fin de la scène précédente et comme préoccupé d'un projet. Ruben, appuyé sur Jephtèle, se retire. Azaël le retient par son manteau.

AZAEL.

Je voudrais vous parler !... A vous ! en confidence !

RUBEN, à Jephtèle, avec bonté.

Ma fille, laisse-nous !

JEPHTÈLE, à part, avec inquiétude.

Quel est donc son dessein ?

AZAEL, resté seul avec son père, et après un moment de silence et d'hésitation.

Vous devez envoyer à Memphis, dès demain,
Le vieux Jéroboam !

RUBEN.

Qui soigna ton enfance !

AZAEL.

Je suis jeune et je puis mieux que lui...

RUBEN, le regardant attentivement.

Toi, mon fils!

AZAEL.

Servir vos intérêts !

RUBEN, poussant un cri.

Ah !

(S'arrêtant et le regardant d'un air sévère.)

Tu veux voir Memphis!

DUO.

RUBEN.

Je t'observais tout à l'heure,
Mes yeux suivaient tes yeux!
Tu veux fuir cette demeure,
Tu veux cesser d'être heureux!

AZAEL.

Faut-il donc qu'ici je meure!...
Laissez-moi, quittant ces lieux,
Fuir un instant ma demeure,
Pour y rentrer plus heureux!

(Avec exaltation.)

Un rêve ardent, auquel je m'abandonne,
Brûle mon sang, égare ma raison!
Je veux franchir cet étroit horizon
Où le devoir m'enchaîne et m'emprisonne!
Oui, dussé-je changer mon bonheur en tourment,
De vie et d'air nouveau je suis impatient!

Ensemble.

RUBEN.

Fatale et coupable folie,
A ta perte tu veux courir!
Vainement ta voix me supplie.
Non, non, je n'y puis consentir!

AZAEL.

Désir dont mon âme est ravie,
Et sans lequel mieux vaut mourir!
Cédez à ma voix qui supplie!
Mon père, laissez-moi partir!

AZAEL.

Je veux de leurs cités contempler les merveilles!

RUBEN.

N'est-ce rien que l'éclat et la pompe des cieux?

AZAEL.

Mes récits, au retour, charmeront vos oreilles!

RUBEN.

Et nul charme ne vaut ta présence, à mes yeux!

AZAEL.

Au jour fixé par vous, pour notre mariage,
Je reviens!

RUBEN.

Quels dangers menacent ton jeune âge!

AZAEL.

Partout des voyageurs le plaisir suit les pas.

RUBEN.

Et là-haut l'Éternel punit les fils ingrats.

Ensemble.

RUBEN.

Fatale et coupable folie,
A ta perte tu veux courir;
Mais en vain ta voix me supplie :
Non, non, je n'y puis consentir!

AZAEL.

Désir dont mon âme est ravie,
Et sans lequel mieux vaut mourir!
A genoux je vous en supplie,
Daignez, mon père, y consentir!

(Azaël est aux pieds de Ruben, qui le repousse.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; JEPHTÈLE, soulevant la toile de la tente à gauche et paraissant.

JEPHTÈLE, s'avançant entre eux et s'adressant à Ruben.

Consentez-y, mon père... et laissez-le partir !
(A Azaël.)

ROMANCE.

Premier couplet.

Allez, suivez votre pensée,
N'écoutez que vos goûts !
Votre sœur, votre fiancée,
Prîra le ciel pour vous !
Votre retour peut seul nous rendre
La paix et les beaux jours !
Partez !... moi je vais vous attendre
Et vous aimer toujours !

(Elle déroule le voile passé autour de sa taille et le lui présente.)

Deuxième couplet.

Gardez ce tissu... le seul gage
Que j'offre à mon ami !
Qu'il vous préserve de l'orage !
Revenez avec lui !
Et sous la tente paternelle,
Témoin de nos amours,
Le bonheur, comme moi fidèle,
Vous attendra toujours !

AZAEL.

Je reviendrai bientôt !... Oui, crois en ma constance
A toi seule, Jephtèle, et mon cœur et ma foi !

JEPHTÈLE, à Ruben, d'un air suppliant.

Vous consentez?...

(Voyant qu'il hésite, elle lui dit à demi-voix et avec douleur.)

J'aime mieux son absence
Que sa tristesse auprès de moi.

RUBEN, avec émotion.

Tu le veux! tu le veux! Que le Dieu d'Israël
Veille encore sur lui, loin du toit paternel!

FINALE.

Ensemble.

AZAËL, à part, pendant que Jephtèle s'est rapprochée de Ruben qu'elle console.

O bonheur du voyage!
Beau ciel! climats nouveaux
Dont je crois voir l'image
Et les riants tableaux!
O liberté chérie!...
Plus de frein, plus de loi!
Le monde est ma patrie,
L'univers est à moi!

RUBEN.

O funeste voyage!
Pour lui, pour son repos,
Je redoute l'orage
Et les périls nouveaux!
Que ma voix qui supplie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'enfant qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

JEPHTÈLE.

Mon Dieu, dans ce voyage,
Veille sur son repos!
D'une mer sans orage

Qu'il affronte les flots !
Que ma voix qui te prie,
Seigneur, arrive à toi !
Que l'ingrat qui m'oublie
Revienne auprès de moi !

AZAEL, remontant vers le fond de la tente.

Ah ! j'ai vu les lueurs de l'aube blanchissante,
Allons ! allons ! c'est trop longtemps dormir !
(Appelant.)
Levez-vous, serviteurs !
(Plusieurs serviteurs commencent à paraître.)
Du départ qui m'enchante
Il faut vous occuper !... Allons, il faut partir !

JEPHTÈLE, vivement et avec douleur.

Déjà !

SCENE V.

LES MÊMES; AMÉNOPHIS, NEFTÉ, tous les SERVITEURS de Ruben.

AMÉNOPHIS et **NEFTÉ**.

Quel bruit se fait entendre ?

RUBEN, parlant à ses serviteurs.

Exécutez les ordres de mon fils.

AZAEL, s'approchant d'Aménophis et de Nefté.

A mes désirs, mon père, enfin, daigne se rendre :
Avec vous, je pars pour Memphis !

Ensemble.

AMÉNOPHIS et **NEFTÉ**.

Ah ! quel heureux voyage,
Comme il vient à propos,
Quand je craignais l'orage

Et des dangers nouveaux !
Doux charme de ma vie,
Toi, mon unique loi,
O fortune chérie,
Tu reviens donc à moi !

LES SERVITEURS DE RUBEN.

Dieu vous guide en voyage !
Et, pour votre repos,
Revenez au village
Partager nos travaux.
O famille chérie
Qui reçus notre foi,
Que toute notre vie
S'écoule sous ta loi !

RUBEN.

O funeste voyage !
Pour lui, pour son repos,
Je redoute l'orage
Et les périls nouveaux !
Que ma voix qui supplie,
Seigneur, arrive à toi !
Que l'enfant qui m'oublie
Revienne auprès de moi !

AZAEL.

O bonheur du voyage !
Beau ciel ! climats nouveaux
Dont je crois voir l'image
Et les riants tableaux !
O liberté chérie !
Plus de frein, plus de loi,
Le monde est ma patrie,
L'univers est à moi !

JEPHTÈLE.

Mon Dieu ! dans ce voyage

Veille sur son repos!
D'une mer sans orage
Qu'il affronte les flots!
Que ma voix qui te prie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'ingrat qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

RUBEN, à Azaël.

Que richement chargée, une nombreuse escorte,
Sous tes ordres, mon fils, au loin s'avance et porte
Une part des trésors pour toi seul amassés!

AZAEL.

O mon père! je vous rends grâce!
C'est trop!

NEFTÉ, à demi-voix, à Azaël en souriant.

Un voyageur n'en a jamais assez!

AMÉNOPHIS, de même.

Et si d'un tel fardeau le poids vous embarrasse,
Vous trouverez bientôt, et prête à l'alléger,
L'amitié qui, gaîment, saura le partager!

RUBEN, s'avançant lentement vers son fils qui s'incline avec respect et tombe à ses genoux.

De l'honneur suis la loi sévère,
Malheur à qui s'en affranchit!
Pense à ton Dieu! pense à ton père
Qui pleure, hélas!... et te bénit!

Ensemble.

AZAEL.

O bonheur du voyage!
Beau ciel! climats nouveaux
Dont je crois voir l'image
Et les riants tableaux!
O liberté chérie!

Plus de frein, plus de loi,
Le monde est ma patrie,
L'univers est à moi!

AMÉNOPHIS et NEFTÈ.

Ah! quel heureux voyage!
Comme il vient à propos,
Quand je craignais l'orage
Et des dangers nouveaux!
Doux charme de ma vie,
Toi, mon unique loi,
O fortune chérie,
Tu reviens donc à moi!

RUBEN.

O funeste voyage!
Pour lui, pour son repos,
Je redoute l'orage
Et les périls nouveaux!
Que ma voix qui supplie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'enfant qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

JEPHTÈLE.

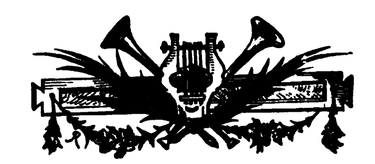
Mon Dieu, dans ce voyage,
Veille sur son repos!
D'une mer sans orage
Qu'il affronte les flots!
Que ma voix qui te prie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'ingrat qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

LES SERVITEURS DE RUBEN.

Dieu vous guide en voyage,
Et, pour votre repos,
Revenez au village

Partager nos travaux !
O famille chérie
Qui reçus notre foi,
Que toute notre vie
S'écoule sous ta loi !

(Les rideaux du fond viennent de se relever. A la lueur de l'aurore qui paraît à l'horizon, on voit la caravane qui commence à défiler. Aménophis et Nefté sont prêts à monter sur leurs chameaux. Azaël embrasse son père et tend la main à Jephtèle, qui la presse et se détourne pour cacher ses larmes.)





ACTE DEUXIÈME

Une place de Memphis et ses principaux édifices. — Au fond, les bords du Nil. A droite, le temple d'Isis. A gauche, un pavillon élégant ouvert en face du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

C'est jour de fête à Memphis. LE PEUPLE **circule sur la place; on se livre à des jeux et à des danses. Au fond, des barques élégantes descendent ou remontent le Nil, dont les rives sont bordées de palmiers.** AZAEL, NEFTÉ, AMÉNOPHIS et SES COMPAGNONS.

LE CHOEUR.

Au plaisir seul que l'on se livre!
Loin de nous, présages fâcheux!
Ce doux soleil qui nous enivre
N'éclaire que des jours heureux.

(Azaël, Nefté, Aménophis, des jeunes seigneurs et des jeunes filles ont paru au fond du théâtre dans une barque richement pavoisée qui descend le Nil. Ils sont étendus mollement sur des tapis. Derrière eux sont des joueurs d'instruments. Ils ont abordé pendant le chœur précédent. Ils débarquent et traversent la place de Memphis au milieu du peuple, qui s'écarte et leur fait passage.)

AZAEL, habillé à l'égyptienne et s'appuyant sur le bras de Nefte.

Tu disais vrai, Nefté! c'est ici qu'on sait vivre!

NEFTÉ.

Et que l'on sait être heureux!

AZAEL.

COUPLETS.

Premier couplet.

Doux séjour,
Où chaque jour,
Brillent des fleurs, fraîches écloses;
Où l'on veille pour l'amour,
Où l'on ne dort que sur des roses!
A ta vue,
L'âme émue
Rêve les voluptés des cieux.
Le délire
Qui m'inspire
M'a rendu l'égal des dieux!

Deuxième couplet.

Que le peuple, en sa terreur,
Contre le Nil gronde et murmure;
Qu'il accuse sa lenteur,
J'estime peu son onde pure!
A cette onde
Si féconde,
Qui de trésors couvre vos champs,
Je préfère,
En mon verre,
Les flots de ces vins fumants.

Dans le sein des plaisirs, allons! que l'on s'endorme!

AMÉNOPHIS, souriant en montrant Azaël.

Comme dans nos cités la jeunesse se forme!

AZAEL, de même.

Oui, j'ai fait en trois mois des progrès à Memphis !
(Bas à Nefté.)
Et ton amour, Nefté...

NEFTÉ, de même et montrant Aménophis.

Prenez garde !... mon frère
Nous observe !

AZAEL, gaiement.

Qu'importe ? Il est de mes amis !
(Montrant le pavillon à gauche.)
Et dans mon pavillon nous passerons, j'espère,
Les fêtes de ce jour !

AMÉNOPHIS et SES COMPAGNONS.

Voici le bœuf Apis !

SCÈNE II.

LES MÊMES. — Marche et cortége au fond du théâtre. — On voit passer le dieu Apis, les OFFICIERS et les PRÊTRES attachés à sa personne et à son temple. BOCCHORIS et les DESSERVANTS d'Isis sortent dans ce moment du temple de la déesse et, du haut des marches, se prosternent devant le bœuf Apis. SÉTHOS, desservant du bœuf Apis.

CHŒUR et MARCHE du BŒUF APIS.

LE CHŒUR.

O noble et généreux emblème
De nos moissons,
Dieu puissant qui traças toi-même
Tous nos sillons !
Toi par qui l'Égypte féconde
Nourrit ses fils,
Sois notre Dieu, le Dieu du monde,
O bœuf Apis !

SÉTHOS.

C'est Osiris lui-même, Osiris en personne,
Qui prit ta forme*, afin d'apprendre au genre humain
Que tout vient du travail, que la terre se donne**
Au laboureur actif qui féconde son sein !

LE CHŒUR.

O noble et généreux emblème
De nos moissons,
Dieu puissant qui traças toi-même
Tous nos sillons!
Toi par qui l'Égypte féconde
Nourrit ses fils,
Sois notre Dieu, le Dieu du monde,
O bœuf Apis!

(Le cortége du dieu Apis s'éloigne.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins Séthos. BOCCHORIS descend les marches du temple d'Isis entouré de GENS DU PEUPLE qui l'interrogent.

BOCCHORIS, sans leur répondre.

AIR.

Quel ciel de pourpre et d'azur !
Quel doux climat ! quel air pur !
Que tout est bien ici-bas
Quand on sort d'un bon repas !

* Le bœuf Apis est une des incarnations d'Osiris, qui présidait à l'agriculture. Telle est probablement, et sans qu'on se doute de sa haute antiquité, l'origine de la cérémonie qu'on célèbre encore de nos jours, en carnaval : *la promenade du Bœuf-Gras.*

** Isis représentait la terre.

Prêtre du temple d'Isis,
En ces lieux tout m'est soumis !
Et quel bon peuple !... Approchez mes amis !

Quel ciel de pourpre et d'azur!
Quel doux climat! quel air pur !
Que tout est bien ici-bas
Quand on sort d'un bon repas !

(Le peuple montre à Bocchoris, avec crainte, les eaux du Nil, qui restent dans leur lit.)

Rassurez-vous, d'Isis vous êtes les enfants,
Elle a reçu par moi vos vœux et vos présents !
Pour stimuler du Nil les flots retardataires,
Que l'on offre aujourd'hui, vers le soleil couchant,
Un pompeux sacrifice au fleuve !... et sur-le-champ
Vous verrez s'épancher ses ondes salutaires !
Allez ! !

LE CHŒUR.

Honneur au sage Bocchoris !
L'élu, le favori d'Isis !

BOCCHORIS, pendant que le peuple remonte vers le fond du théâtre, s'approche de Nefté.

O charmante Nefté, si pieuse jadis,
Nous ne vous voyons plus aux mystères d'Isis !
Vous y rendre en secret vous est pourtant facile !
(A demi-voix.)
Grâce à cet escalier, habilement masqué...
Ce passage inconnu que je vous indiquai.

NEFTÉ, froidement.

Pour le culte d'Isis, aujourd'hui moins docile,
J'y renonce !

BOCCHORIS.

Vraiment! et depuis quand cela ?

NEFTÉ.

Depuis que l'on admet, dit-on, à ses mystères

Les danseuses du Delta !

BOCCHORIS.

Ce n'est pas, je l'atteste !

NEFTÉ, d'un air railleur.

Et la belle Lia !...

Aux regards langoureux, aux danses si légères !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LIA et la troupe des ALMÉES qu'elle conduit. Elles s'élancent sur le théâtre aux sons d'une musique vive et entraînante. Azaël, Aménophis, ses compagnons et le peuple font cercle autour d'elles.

NEFTÉ, parlant toujours à Bocchoris et lui montrant Lia.

Et tenez, Bocchoris... tenez, regardez-la !

(A voix basse.)

Vous l'avez, pour ce soir, invitée à vos fêtes !

(Geste de Bocchoris qui veut nier.)

C'est une de ses sœurs qui me l'a dit.

(A Bocchoris, qui reste confondu.)

Eh bien ?

BOCCHORIS, à part.

Grand Osiris ! c'est effrayant combien
Les danseuses sont indiscrètes !

(Il s'approche de Lia qui danse, et saisissant un moment où elle se repose, il lui dit à voix basse.)

On vous attend toujours ! à ce soir ! à minuit !

(Lia fait signe qu'elle sera exacte au rendez-vous.)

Vous et vos compagnes !

(Même geste.)

C'est dit !

(Bocchoris s'éloigne en la regardant toujours et rentre dans le temple. Lia se remet à danser, en jetant de temps en temps un coup d'œil sur Azaël, qui

comme fasciné par elle, suit tous ses mouvements. Aménophis et ses compagnons entrent dans le pavillon à gauche qui appartient à Azaël, et où une table de jeu est dressée; mais Azaël ne s'aperçoit pas de leur départ et reste à regarder danser Lia. Des marchands offrent à Azaël des étoffes et des bijoux. Il achète et prodigue l'or sans compter; et pendant que Nefté choisit de nouvelles parures, Azaël s'élance vers Lia d'un air passionné.)

AZAEL.

Toi, la plus belle, accepte cette chaîne !

(Lia la regarde en souriant et la lui rend; elle n'en veut pas. Elle ne veut rien que le plaisir d'être trouvée belle et d'être aimée. Azaël insiste. Eh bien, semble-t-elle lui dire, en lui montrant l'écharpe de Jephtèle qui lui sert de ceinture : « Je ne veux de toi que ce gage. » Azaël, interdit, lui répond en hésitant.)

Ce voile !... Non, Lia, je ne puis te l'offrir !
C'est un gage d'amour !

NEFTÉ, qui depuis quelques instants s'est approchée d'eux, s'écrie en saisissant le voile :

Et loin qu'elle l'obtienne,
C'est à moi désormais qu'il doit appartenir !

(Mais Lia, qui vient de se glisser derrière Nefté, lui enlève à son tour le voile, le jette à une de ses compagnes qui le repasse à une autre ; le voile voltige ainsi de mains en mains, et revient enfin dans celles de Lia. Nefté, furieuse, est rentrée dans le pavillon, et Azaël tombe aux pieds de Lia qui agite le voile au-dessus de sa tête.)

AZAEL, avec égarement.

Dis toi-même à quel prix tu prétends me le rendre ?
Mais rends-le-moi ! Réponds ! réponds !

(Lia sourit sans lui répondre, fait voltiger le voile et s'enfuit en regardant Azaël, qui pousse un cri de joie.)

Ah !... viens le prendre !
A-t-elle dit... Courons !

(Pendant ce temps, Nefté, qui est sortie du pavillon et qui a remonté le théâtre, se place devant Azaël et l'arrête.)

NEFTÉ, lui montrant le pavillon.

Quand vos amis joyeux
Vous attendent chez vous pour commencer leurs jeux !

(Aménophis et ses compagnons se lèvent et l'appellent. Azaël rentre dans le pavillon. Les danses recommencent; continuation du ballet. Pendant ce temps et d'un air insouciant, Azaël s'est assis à la table. Améno-

phis, derrière lequel Nefté se tient debout, joue contre Azaël. Le jeu s'anime et s'échauffe. Azaël, distrait, fait à peine attention au jeu et regarde toujours si Lia ne revient pas. Il perd des sommes considérables, et enfin, commençant à s'impatienter de sa mauvaise fortune, il double, il triple son jeu, et tient tête à tous les parieurs. Les dés roulent, et pendant ce temps les danses continuent toujours. Azaël n'a pas vu Lia, qui vient de revenir. Elle entre dans le pavillon, se glisse derrière le siége d'Azaël, examine quelques instants le jeu ; puis, arrêtant de sa main les dés dont se sert Aménophis, elle s'en empare et montre à Azaël qu'ils sont plombés. Tout le monde se lève et quitte le pavillon en désordre.)

AZAEL, descendant furieux sur le théâtre.

Oui, les dés étaient faux!... Trompé, trompé par eux !

Ensemble.

AZAEL.

Infâme et lâche ruse !
Amitié sans honneur!
De ce cœur qu'on abuse
Redoutez la fureur !
(A Lia qu'il prend par la main.)
Et toi, ma seule amie,
Viens!... je rends grâce aux dieux,
Qui sur leur perfidie
Par toi m'ouvrent les yeux !

NEFTÉ, AMÉNOPHIS, et SES COMPAGNONS.

Quoi! d'une telle ruse
Soupçonner notre cœur!
C'est vous que l'on abuse,
Craignez notre fureur !
Pour une autre il oublie
Jusqu'aux plus tendres nœuds !
Et tant de perfidie
Nous ouvre enfin les yeux!

NEFTÉ, allant à Aménophis, d'un air indigné.

T'accuser!... toi, mon frère !... et ton nom révéré !

(A ce mot de frère, Lia se met à rire en haussant les épaules, et répond à Azaël qui l'interroge : « Lui ! son frère ! il ne l'a jamais été ! »)

9.

AZAEL.

Quoi !... ce n'est pas son frère !... et ce titre sacré
Entre eux n'existait pas !

(Lia répond par ses gestes : « Jamais ! jamais ! » et portant la main à son cœur, elle semble dire : « L'amour seul les unit. »)

AZAEL, à Nefté.

Il est donc vrai, perfide !. .
Va-t'en ! ne tente point la fureur qui me guide !...

NEFTÉ, se retournant vers Lia qu'elle menace.

Lia !... je me vengerai !

(Lia recule en riant et en dansant.)

NEFTÉ, la menaçant toujours.

De toi !... je me vengerai !

(Lia, sans lui répondre, fait une double pirouette, et va rejoindre ses compagnes qui viennent de s'élancer entre Aménophis, ses compagnons et Azaël, et les ont séparés. Lia et les Almées viennent de s'emparer du milieu du théâtre, et se remettent à danser pendant qu'Aménophis et Nefté à gauche, et qu'Azaël à droite, reprennent l'ensemble précédent.)

Ensemble.

NEFTÉ, AMÉNOPHIS et SES COMPAGNONS.

Quoi ! d'une telle ruse
Soupçonner notre cœur !
C'est vous que l'on abuse,
Craignez notre fureur !
Pour une autre il oublie
Jusqu'aux plus tendres nœuds !
Et tant de perfidie
Nous ouvre enfin les yeux !

AZAEL, furieux.

Infâme et lâche ruse !
Amitié sans honneur !
De ce cœur qu'on abuse
Redoutez la fureur !

(A Lia qu'il prend par la main.)

Et toi, ma seule amie,
Viens !... je rends grâce aux dieux,

Qui sur leur perfidie
Par toi m'ouvrent les yeux !

(Nefté, en s'en allant, menace encore Lia, qui, pour se soustraire à sa poursuite, se réfugie dans le pavillon à gauche, et tombe sur un fauteuil où elle se renverse en riant aux éclats. Nefté et Aménophis disparaissent par le fond. Différents groupes se forment à droite, et s'asseoient près du temple en causant; d'autres se tiennent debout au milieu du théâtre. Azaël, pensif, rentre dans le pavillon. Il aperçoit Lia qui se lève et veut fuir. Il l'arrête et tombe à ses pieds.)

SCÈNE V.

Paraît dans ce moment UN VIEILLARD appuyé sur UNE JEUNE FILLE et s'avançant lentement au milieu de la place. Tous deux portent le costume des Hébreux. LIA, AZAEL, PEUPLE.

PREMIER GROUPE, assis à droite.

Quels sont ces étrangers qui s'offrent à nos yeux?

UN HABITANT DE MEMPHIS.

Si j'en crois leur costume, ils sortent tous les deux
De ces tribus, jadis en Égypte captives...
Qui, depuis, de l'Euphrate ont envahi les rives !

ROMANCE.

RUBEN, s'approchant du groupe à droite.

Il est un enfant d'Israël
Dont je pleure la longue absence;
Son nom, seigneurs, est Azaël !
Est-il dans cette ville immense ?
Le savez-vous ?

LE PREMIER GROUPE.

Non, non !...

(Brusquement.)

Que lui veux-tu ?

RUBEN, levant les mains au ciel avec un accent de douleur.

C'est mon fils ! et je l'ai perdu !

JEPHTÈLE, au vieillard, et voulant l'entraîner.

De leur ton méprisant c'est trop souffrir l'outrage !
Éloignons-nous !

RUBEN.

Non, non, j'ai du courage !

(S'adressant au second groupe qui est debout au milieu du théâtre.)

A Memphis je suis accouru,
Cherchant un noble et beau jeune homme !
Seigneurs, il est de ma tribu,
Et c'est Azaël qu'on le nomme.
L'avez-vous vu ?

LE DEUXIÈME GROUPE.

Non, non ! Que lui veux-tu ?

RUBEN, avec une expression plus douloureuse encore.

C'est mon fils ! et je l'ai perdu !

(Pendant le couplet précédent, Azaël est descendu du pavillon avec Lia ; mais à la vue du vieillard qui est à quelques pas de lui, il s'arrête, détourne la tête, et s'enveloppe dans son riche manteau de pourpre pour ne pas être reconnu.)

AZAEL, à part.

Mon père ! ah ! je me sens frémir !
De honte, s'il me voit, je n'ai plus qu'à mourir !

(Il fait un pas pour s'éloigner. Ruben, qui vient de s'avancer vers lui, le retient timidement par son manteau. — Même chant.)

RUBEN.

Pour mon fils, ô noble seigneur,
Mon Azaël, je vous implore !
Venez en aide à ma douleur !
Savez-vous s'il existe encore ?

AZAEL, avec émotion et détournant la tête.

Non ! il n'existe plus !

RUBEN, sanglotant.

O regret superflu !
Mon fils ! mon fils ! je t'ai perdu !

(Ruben a caché sa tête entre ses mains et fait quelques pas pour s'éloigner.

En entendant ses sanglots, Azaël ne peut retenir son émotion, il se retourne et se trouve en face de Jephtèle qui suivait Ruben.)

JEPHTÈLE.

Dieu ! que vois-je !

AZAEL, à voix basse et lui saisissant la main.

Tais-toi, tais-toi devant mon père !
Ou j'expire à tes yeux !

JEPHTÈLE, de même et toute tremblante.

Je me tairai, mon frère !
Mais à moi seule, au moins, tu peux tout confier !

AZAEL, de même et rapidement.

Tantôt, au bord du Nil et sous le grand palmier,
Voisin du temple !

JEPHTÈLE.

Adieu !... j'irai t'attendre !

(Elle rejoint Ruben qui chancelle, et s'éloigne avec lui par la droite.)

SCÈNE VI.

AZAEL, puis NEFTÉ, et CORTÉGE.

AZAEL, se dirigeant vers le temple.

Oui, fuyons à jamais celle qui m'abusa !

NEFTÉ, paraissant au haut des marches du temple.

Je ne suis pas la seule... ! Et si tu veux m'entendre,
Viens ! on te le prouvera !

(Nefté entraîne Azaël dans l'intérieur du temple au moment où paraît le cortége se dirigeant au bord du fleuve pour le sacrifice. Le peuple, les Almées se précipitent sur le théâtre en dansant.)

LE CHŒUR.

O céleste Isis,
Aimable déesse !
O céleste Isis,

Fille de Memphis!

O toi jadis
Tendre maîtresse
D'Osiris,
Quitte les cieux
Et préside à nos jeux
Joyeux !
Reine des eaux,
Tu te balances
Sur les flots ;
Reine des fleurs,
Tu nuances
Leurs couleurs!

O céleste Isis,
Aimable déesse !
O céleste Isis,
Fille de Memphis !





ACTE TROISIÈME

L'endroit le plus reculé du temple. Le sanctuaire réservé aux mystères d'Isis. — Un immense escalier s'élève, sur les marches duquel sont groupés les initiés aux mystères.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOCCHORIS, MANETHON, CANOPE, PRÊTRES et DESSERVANTS, assis couronnés de fleurs à une table richement servie. LIA et plusieurs de SES COMPAGNES sont à leurs côtés. D'autres DANSEUSES leur versent à boire ; d'autres dansent autour de la table et forment différents groupes.

LES HOMMES.

A nous les plaisirs des dieux !
A nous les festins joyeux !
Et sablons les vins exquis
Que devait boire Osiris !

Pour ce bon peuple à genoux,
O mes amis, buvons tous
Et laissons-les prier pour nous !
A nous les festins joyeux !
A nous les plaisirs des dieux !
Et buvons les vins exquis

Réservés pour Osiris !

(Lia quitte la table pour danser, et, comme accablée par la fatigue et l'ivresse, elle chancelle et tombe sur un canapé à droite.)

LES ALMÉES, entourant Lia.

O beauté piquante !
Divine bacchante !
La coupe enivrante
A fermé tes yeux !
Dors ! et sur la rose
Fraîchement éclose
Doucement repose
Ton front gracieux !

BOCCHORIS, déjà étourdi par le vin.

Mystères ineffables
Du vulgaire incompris !
En secret, sur nos tables,
Mangeons le bœuf Apis !

LE CHŒUR.

O beauté piquante !
Divine bacchante !
La coupe enivrante
A fermé tes yeux !
Dors ! et sur la rose
Fraîchement éclose
Doucement repose
Ton front gracieux !

(A la fin de ce morceau, presque tous les convives, accablés par la fatigue ou l'ivresse, ont fermé les yeux ou sont hors d'état de voir et d'entendre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; une porte, cachée dans la muraille à gauche, glisse et laisse voir une entrée secrète. Apparaît NEFTÉ ; elle est suivie par AZAEL.

NEFTÉ.

Sans crainte, suivez-moi ! De cet obscur passage
J'ai seule le secret.

(Elle va refermer la porte.)

Des prêtres de Memphis,
C'est l'asile sacré !

BOCCHORIS, à demi-voix et sans lever la tête.

Mangeons le bœuf Apis !

NEFTÉ, bas à Azaël.

Grâce aux libations d'usage,
Le sommeil a courbé leurs fronts appesantis;
Mais, silence ! ou sinon, pour prix de votre audace,
La prison éternelle ou la mort vous menace !

BOCCHORIS, toujours à part lui.

Mangeons le bœuf Apis !

(Pendant ce temps, Nefté s'est approchée du divan où repose Lia. Elle la montre du doigt à Azaël, qui s'avance avec précaution.)

NEFTÉ, toujours à voix basse.

Eh bien !... vous ai-je fait un rapport infidèle ?

(Elle prend l'écharpe sur laquelle Lia reposait sa tête ; elle s'en empare en disant à Azaël d'un air de triomphe.)

Et doutez-vous encor ?

AZAEL, furieux.

C'est elle ! Oui, oui, c'est elle !

(A haute voix et ne pouvant se contenir.)

Ah ! tant de perfidie égare ma raison !
Et pour un tel forfait il n'est point de pardon !

NEFTÉ, voulant vainement le faire taire.

Imprudent !

BOCCHORIS, s'éveillant à ce bruit.

Dieu ! quel bruit !

(Se levant et se frottant les yeux.)

Eh ! que vois-je ? un profane!

Un profane en ces lieux ? Amis, éveillez-vous !

(Tous les convives se réveillent en tumulte. Lia et les Almées, chantantes et dansantes, disparaissent derrière les rideaux du fond qui se referment et les cachent.)

MANETHON.

Notre temple est souillé !

BOCCHORIS, montrant Azaël.

La loi qui le condamne

Veut sa mort !

NEFTÉ, se jetant au-devant de Bocchoris.

Arrêtez !

BOCCHORIS, la regardant avec surprise.

Vous, Nefté !... parmi nous

Avec cet étranger ?

NEFTÉ.

Qu'à grand tort on insulte ;

Il veut, grâce à mes soins, adorant votre culte,

Aux mystères d'Isis se faire initier !

AZAEL, bas à Nefté.

Adorer les faux dieux !... et leur sacrifier !

NEFTÉ, de même.

Aimez-vous mieux mourir?

BOCCHORIS, bas à Canope et à plusieurs desservants qui exécutent ses ordres.

Vous, faites disparaître

De ce festin sacré les terrestres débris !

(A Manethon, lui montrant Azaël.)

Vous !... qu'on l'emmène !

(Haut.)

Isis, qu'il aspire à connaître,

D'épreuves aime à s'entourer :

Par le recueillement, il faut l'y préparer.

(On entraîne Azaël par la gauche; Nefté disparaît par la porte secrète. On entend au fond et en dehors un grand bruit.)

Dieu! quel bruit vient nous troubler!

SCÈNE III.

BOCCHORIS, CANOPE.

CANOPE.

De Memphis les frayeurs renaissent :
Au lieu de s'élever, les eaux du Nil s'abaissent.

BOCCHORIS, avec impatience.

Que veut-on que j'y fasse?

CANOPE.

En ce pressant péril,
Le peuple invoque ici la coutume ordinaire *,
Et veut qu'une victime, à nos bords étrangère,
Par vous soit à l'instant jetée aux flots du Nil!

BOCCHORIS, avec bonhomie.

J'y consens volontiers! Qu'Isis, qui nous contemple,
Désigne la victime!

CANOPE.

On l'amène à vos coups.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE PEUPLE se précipitant dans le temple, entraînant avec lui JEPHTÈLE.

CANOPE, bas à Bocchoris.

Non loin du grand palmier, à la porte du temple,

* Historiens arabes. — Voltaire, *Philosophie de l'histoire*. — *Lettres de Savary sur l'Égypte*.

Cette Juive semblait s'offrir à leur courroux.

LE PEUPLE, entourant et menaçant Jephtèle effrayée.

Oui, c'est Isis qui nous l'envoie
Pour calmer le fleuve irrité.
A l'instant livrez-lui sa proie :
Dieu le veut ! l'arrêt est dicté !

BOCCHORIS, à part, regardant Jephtèle.

Qu'elle est jolie ! et quel dommage
De livrer au Nil tant d'attraits !
(Haut.)
A nos dieux infernaux, je dois, selon l'usage,
Consacrer la victime !... et nous verrons après.
Laissez-nous !

Ensemble.

BOCCHORIS.

Ah ! j'éprouve une douce joie
A l'aspect de tant de beautés !
(Regardant Jephtèle.)
Non tu ne seras pas la proie
Du peuple et du fleuve irrités !

LE PEUPLE.

Oui, c'est Isis qui nous l'envoie
Pour calmer le fleuve irrité.
A l'instant livrez-lui sa proie :
Dieu le veut ! l'arrêt est dicté !

JEPHTÈLE, priant.

O mon Dieu ! protége-moi
Contre l'audace de l'impie !
Je n'ai plus d'espoir qu'en toi.
Dieu d'Israël, veille sur moi
Défends-moi de l'infamie !
Et s'il faut que la vie
En ce jour me soit ravie,

Que je meure en suivant ta loi!

(Canope et le peuple sortent.)

SCÈNE V.

BOCCHORIS, JEPHTÈLE.

DUO.

JEPHTÈLE.

D'où viennent ces cris de vengeance,
Et quel est donc mon crime? hélas!

BOCCHORIS.

Ce peuple, aveugle en sa démence,
Me vient demander ton trépas!

Ensemble.

JEPHTÈLE.

O toi, qui ne saurais m'entendre,
O toi, que je ne dois plus voir,
Tu n'es pas là pour me défendre!
C'en est fait, pour moi plus d'espoir!

BOCCHORIS.

Rassure-toi; daigne m'entendre.
Que ton cœur renaisse à l'espoir!
Oui! oui! dans un âge aussi tendre,
Te protéger est mon devoir!

Ne crains rien, charmante étrangère,
Je commande en ces lieux sacrés.

JEPHTÈLE.

Séparée, hélas! de mon père,
C'est vous qui le remplacerez!

BOCCHORIS, avec dépit.

Qui? moi! pas tout à fait; mais à ces furieux

Nous pouvons te soustraire !

JEPHTÈLE, avec joie.

O ciel !

BOCCHORIS.

Si tu le veux !

JEPHTÈLE, étonnée.

Si je le veux !

BOCCHORIS.

Si tu le veux !

JEPHTÈLE, vivement.

Parlez ! parlez !

BOCCHORIS.

Ce peuple terrible
Demande ta mort ;
Isis, inflexible,
A dicté ton sort.
Mais sois moins sévère...
Soudain, en ces lieux,
Isis va se taire
Et fermer les yeux !

JEPHTÈLE, avec indignation.

O ministre impie !
O cœur sans remord !
Gardez l'infamie,
J'aime mieux la mort !
Qu'ici la tempête
Frappe l'innocent,
Et que sur ta tête
Retombe mon sang !

BOCCHORIS, souriant, en s'approchant d'elle.

Vertueuse colère
Qui double ses appas !

JEPHTÈLE, *l'éloignant de la main.*
Arrière, traître ! arrière !
Et ne m'approche pas !

BOCCHORIS.
Isis, à mes prières,
Sauvera tes attraits !

JEPHTÈLE.
Et le Dieu de mes pères
Punira tes forfaits !

Ensemble.

BOCCHORIS.
D'une âme en furie
Calme le transport !
Pourquoi, si jolie,
Courir à la mort ?
Ton bonheur s'apprête :
L'amour qui t'attend
Va changer en fête
Ce jour de tourment !

JEPHTÈLE.
O ministre impie,
O cœur sans remord,
Gardez l'infamie,
J'aime mieux la mort !
Qu'ici la tempête
Frappe l'innocent,
Et que sur ta tête
Retombe mon sang !

SCÈNE VI.

LES MÊMES; AZAEL, couvert d'un long voile et conduit par CANOPE et MANETHON. Ils entrent par la porte à gauche.

BOCCHORIS, au bruit qu'ils font en entrant, s'avance vers eux avec colère.

Qui donc m'ose troubler? j'entends qu'on le punisse!
(Se retournant et apercevant Azaël.)
Ce jeune initié!
(Bas à Canope, montrant Jephtèle qui, à moitié évanouie, vient de tomber sur un fauteuil à droite.)
Quel contre-temps, grand Dieu!
Je vous suis et reviens! Que par nous il subisse
La redoutable épreuve et de l'onde et du feu!

QUINTETTE.

BOCCHORIS, à Azaël, immobile et voilé.

Quoi qu'ici vous puissiez entendre,
De toute émotion vous devez vous défendre!

MANETHON et CANOPE, s'adressant de l'autre côté à Azaël.

Vous devez conserver, calme et silencieux,
Ce voile qui couvre vos yeux!

BOCCHORIS, à Azaël.

Ou la gloire ou la mort sera ta récompense!

MANETHON et CANOPE.

Il le sait!

BOCCHORIS.

Marchons donc!... que l'épreuve commence!
(Tous trois emmènent Azaël.)

JEPHTÈLE, sur le devant du théâtre, à droite, et priant.

O vallon de Gessen! ô champs aimés des cieux!

O mon pays! recevez mes adieux!

(Azaël, qui avait disparu, entr'ouvre en ce moment les rideaux du fond, derrière lesquels commençait déjà l'épreuve du feu.)

AZAEL.

O puissance d'Isis!... je croirais, ô merveille,
Que la voix de Jephtèle a frappé mon oreille!

Ensemble.

JEPHTÈLE, priant toujours.

O vallon de Gessen! ô champs aimés des cieux!
O rives du Jourdain, recevez mes adieux!

AZAEL, redescendant quelques pas.

Quel trouble en moi s'élève,
Et vient glacer mes sens?
Non, ce n'est point un rêve,
C'est elle que j'entends!

BOCCHORIS, MANETHON et CANOPE.

Quel trouble en lui s'élève?
Il hésite..., tremblant.
Allons! allons! achève
L'épreuve qui t'attend!

JEPHTÈLE.

J'étais ta fiancée
Et t'ai gardé ma foi,
Mon Azaël! à toi
Ma dernière pensée!

MANETHON et CANOPE, à Azaël, qui vient de redescendre encore quelques pas.

Hésites-tu déjà? Marchons!

AZAEL, leur résistant.

Non, non, écoutons!

Ensemble.

AZAEL.

Quel trouble en moi s'élève
Et vient glacer mes sens ?
Non, ce n'est pas un rêve,
C'est elle que j'entends.
Je frémis, malgré moi,
De tendresse et d'effroi !

JEPHTÈLE, priant toujours à droite du théâtre.

Quand vient la mort menaçante,
Pourquoi suis-je loin de toi ?
Viens défendre ton amante !
Azaël, protége-moi !
Défends-moi ! défends-moi !

BOCCHORIS, MANETHON et CANOPE.

Quel trouble en lui s'élève ?
Allons ! voici l'instant !
Voici la route !... Achève !
C'est Isis qui t'attend !
D'avance, je le voi,
Son cœur tremble d'effroi !

AZAEL, s'élançant et arrachant son voile.

Je n'y tiens plus ! tombe sur moi le ciel,
Je la verrai !

JEPHTÈLE, poussant un cri et courant dans ses bras.

C'est Azaël !

Ensemble.

JEPHTÈLE.

Le ciel daigne m'entendre !
Mon frère, mon vengeur,
Tu viens pour me défendre
Contre cet imposteur !
Auprès de toi que j'aime,

Méprisant leur courroux,
De la mort elle-même
Je peux braver les coups!

AZAEL.

Le ciel vient de t'entendre.
Mon amie et ma sœur,
J'accours pour te défendre
Contre cet imposteur!
Oui, de leur anathème
Je méprise les coups!
Et d'Isis elle-même
Je brave le courroux!

MANETHON, BOCCHORIS et CANOPE.

Dieu! qui viens de l'entendre,
Que ta juste fureur
Tonne et réduise en cendre
L'impur blasphémateur!
Anathème! anathème!
Et pour nous venger tous,
Osiris, fais toi-même
Éclater ton courroux!

BOCCHORIS.

Osiris punira ton crime!

AZAEL.

Mon Dieu, plus que le tien, est redoutable et fort!

BOCCHORIS, montrant Jephtèle.

Le peuple impatient demande sa victime!
(Aux deux desservants, Manethon et Canope.)
Qu'on la saisisse!

(Manethon et Canope font un pas vers Jephtèle.)

AZAEL, saisissant une hache du sacrifice qui est sur une table.

Eh bien, immolez-moi d'abord!

Ensemble.

AZAEL, montrant Jephtèle.

Dans mes bras viens la prendre,
Elle est là sur mon cœur,
Et je saurai défendre
Mon amie et ma sœur!
Oui, de leur anathème
Je méprise les coups!
Et d'Isis elle-même
Je brave le courroux!

JEPHTÈLE.

Le ciel vient de me rendre
Mon ami, mon vengeur;
Il saura me défendre
Contre cet imposteur!
Auprès de toi que j'aime,
Méprisant leur courroux,
De la mort elle-même
Je peux braver les coups!

BOCCHORIS, MANETHON et CANOPE.

Dieu, qui viens de l'entendre,
Que ta juste fureur
Tonne et réduise en cendre
L'impur blasphémateur!
Anathème! anathème!
Et pour nous venger tous,
Osiris, fais toi-même
Éclater ton courroux!

(A la fin de ce morceau, Azaël lève la hache sur Bocchoris, Manethon et Canope, qui tous les trois s'enfuient effrayés.)

SCÈNE VII.

AZAEL, JEPHTÈLE.

FINALE.

AZAEL.

De ce temple maudit éloignons-nous !

JEPHTÈLE.

Comment ?

AZAEL.

Par une route au vulgaire inconnue.

(Il cherche dans la muraille à gauche le panneau secret par lequel il est entré et ne peut le retrouver.)

Impossible !... De cette issue
J'ignore le secret !

(Écoutant.)

Ils viennent !... O tourment !
Que je meure, ô mon Dieu ! mais protégez Jephtèle !

(On entend du côté de la porte à droite un bruit joyeux d'instruments.)

JEPHTÈLE, étonnée, écoutant aussi.

Quoi ! des danses ! des chants !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LIA et SES COMPAGNES couronnées de roses et entrant en dansant.

AZAEL, l'apercevant.

C'est Lia, l'infidèle !

(Étonnement de Lia en apercevant Azael. Elle court à lui en riant et lui demande par ses gestes : « Que fais-tu en ces lieux ? » et, montrant Jepthèle : « Quelle est cette jeune fille ? »

AZAEL, vivement.

Ils veulent l'immoler !... c'est ma sœur ! sauvez-la,
Et je pardonne tout !

(Lia indique le passage à droite à ses compagnes.)

UNE ALMÉE.

Par ce secret passage
Qui nous est réservé...

(Montrant Jephtèle.)

Nous pouvons à leur rage
La dérober !

(« Oui, » dit Lia, par ses gestes, « les prêtres armés qui veillent à la porte du sanctuaire la prendront pour une Almée. » On place une couronne de roses et un voile sur la tête de Jephtèle, des bracelets à ses bras ; on lui met un théorbe à la main. Jephtèle et même Azaël hésitent un instant, et veulent résister. Lia s'impatiente et veut qu'on la laisse faire.)

AZAEL.

Merci ! merci, Lia !

(A Jephtèle.)

Va ! pars avec mon père !

JEPHTÈLE, vivement.

Et sans toi ?

AZAEL.

Qu'il m'oublie !
Toi, de même !

(Écoutant vers le fond.)

Fuyez ! c'est le peuple en furie !

(Lia et les Almées entourent et entraînent en dansant Jephtèle, qui résiste.)

JEPHTÈLE, montrant Azaël.

Partir sans lui !... non, non !

(Les Almées l'entraînent malgré elle. Elles disparaissent par la porte à droite.)

AZAEL, seul un instant.

Attendons sans effroi !
Je ne crains plus à présent que pour moi !

SCÈNE IX.

AZAEL, BOCCHORIS, MANETHON, CANOPE et TOUT LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Livrez-nous l'Israélite,
L'étrangère qu'Osiris
A condamnée et proscrite
Pour le salut de Memphis !

AZAEL, regardant Bocchoris avec mépris.

L'étrangère ! l'Israélite !
Je l'ai soustraite à ta fureur !

TOUS.

Eh ! de quel droit ?

AZAEL.

C'était ma sœur !

BOCCHORIS.

Sa sœur ! a-t-il dit ?

AZAEL, avec force.

Oui, ma sœur !

BOCCHORIS, au peuple.

C'est donc un étranger comme elle !
Et le courroux des dieux doit retomber sur lui !

LE PEUPLE.

Au Nil ! au Nil ! au Nil ! Anathème sur lui !

AZAEL.

O justice divine ! ô mon père ! ô Jephtèle !

Soyez tous satisfaits ! le coupable est puni !

LE PEUPLE.

Au Nil ! au Nil ! au Nil ! Anathème sur lui !

C'est l'impie et le profane !
C'est l'étranger qu'Osiris
Nous désigne et qu'il condamne
Pour le salut de Memphis !

(Bocchoris désigne du doigt Azaël à la multitude, qui se jette sur lui et l'entraîne hors du temple pour le précipiter dans le Nil.)





ACTE QUATRIÈME

Les tentes de Nemrod le chamelier. — Au fond de la tente principale, une ouverture par laquelle on aperçoit au loin les sables du désert. A gauche, la tente des esclaves. A droite, celle des chameaux.)

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMROD et PLUSIEURS CHAMELIERS, assis à terre ou sur de la paille, et prenant pendant une halte leur repas du matin. On entend résonner les clochettes des chameaux. ESCLAVES.

NEMROD et LES CHAMELIERS.

Tin, tin, tin, tin, tin!
Voici le matin!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette,
Mon chameau léger!
D'une riche aigrette
Que j'orne ta tête,
Il faut voyager!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette
Le long du chemin!
Tin, tin, tin,
Tin!

COUPLETS.

UN JEUNE CHAMELIER.

Premier couplet.

Ah! dans l'Arabie,
Quel heureux métier,
Quelle douce vie
Mène un chamelier!
Il franchit l'espace,
Rapide comme le vent,
Sans laisser sa trace
Au sable brûlant!

LES CHAMELIERS.

Tin, tin, tin, tin, tin!
Voici le matin!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette,
Mon chameau léger!
D'une riche aigrette
Que j'orne ta tête,
Il faut voyager!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette
Le long du chemin!
Tin, tin, tin,
Tin!

LE JEUNE CHAMELIER.

Deuxième couplet.

S'il va voir sa belle,
Devinant son cœur,
Son chameau fidèle
Redouble d'ardeur.
Mais par trop rapide,
Souvent son retour, hélas!

Surprit la perfide...
Qui n'y comptait pas !

LES CHAMELIERS.

Tin, tin, tin, tin, tin !
Voici le matin !
Tin, tin, tin, tin !
Fais tinter ta clochette
Mon chameau léger !
D'une riche aigrette
Que j'orne ta tête,
Il faut voyager !
Tin, tin, tin, tin !
Fais tinter ta clochette
Le long du chemin !
Tin, tin, tin,
Tin !

(Ce refrain s'unit dans ce moment aux clochettes d'une caravane qui traverse le désert et que l'on entend de loin.)

NEMROD, écoutant.

Ce sont des voyageurs !... Oui, les entendez-vous ?
Auprès de cette source ils viennent, comme nous,
Pendant les feux du jour abreuver leurs montures.

(Les chameliers et les esclaves sortent.)

SCÈNE II.

NEMROD, seul ; puis AZAEL.

NEMROD.

Je n'aime pas chez moi qu'on s'endorme !...

(S'approchant de la tente à droite.

Eh ! vraiment !

Que fait sur la litière, ici, ce fainéant ?

(Levant son bâton sur un esclave qui est couché à terre.)

Du bâton de palmier si tu crains les injures,
Debout ! que l'on s'éveille !

AZAEL, vêtu comme les autres chameliers.

Oui, maître, me voici !
Je tombais de fatigue !

NEMROD, brutalement.

Eh ! qu'importe ? Est-ce ainsi
Qu'on reconnaît des gens les soins et l'assistance ?
Sur les rives du Nil, emporté par les eaux,
Je t'ai trouvé mourant au milieu des roseaux !
Je t'ai donc fait, pour rien, présent de l'existence !

AZAEL.

C'est vrai !

NEMROD.

J'avais besoin d'un esclave chez moi ;
De panser mes chameaux je t'ai donné l'emploi,
Et tu prétends dórmir !

AZAEL.

Pardonnez !... je m'oublie!

NEMROD.

Tu me dois ton sommeil, ta peine, enfin ta vie !

AZAEL.

La mienne vaut si peu !

NEMROD.

C'est juste !... A tes travaux !

(Azaël entre sous la tente à droite au moment où l'on voit défiler dans le fond toute la caravane, au milieu de laquelle paraissent Aménophis, Nefté et leurs compagnons.)

Voici la caravane et nos hôtes nouveaux!

SCÈNE III.

NEFTÉ, AMÉNOPHIS, LEURS COMPAGNONS, et LES VOYAGEURS de la caravane.

MARCHE DE LA CARAVANE.

LE CHOEUR.

Chers compagnons, accourez sur nos pas !

Venez, ne nous séparons pas!
Souvent en voyage,
L'orage
Éclate soudain.
Et pour braver les dangers du chemin,
Marchons gaîment en nous donnant la main!

NEFTÉ.

De Memphis et de Babylone
Je fuis la splendeur monotone.
Lasse d'un calme heureux, je cherche le danger,
Et ne demande au ciel que des orages,
Ne fût-ce, hélas! que pour changer!
Mais n'importent les rivages,
N'importent les climats,
L'amour et les plaisirs partout suivront mes pas!

AIR.

Sages, courbez la tête!
Rois, tombez à genoux!
Toujours la plus coquette
Triomphera de vous!

C'est la beauté,
C'est la volupté,
Qui règnent sur terre;
Et la sagesse sévère
A leurs lois
Cède parfois!

Oui, bien souvent,
Un fier conquérant
Un instant
Les brave;
Mais, à son tour,
Faible esclave,
Son cœur obéit à l'amour.

On a vu jusqu'aux dieux
Se soumettre à nos charmes,
Et pourtant deux beaux yeux,
Voilà nos seules armes!
Mais ces armes-là,
Demi-dieux ou mortels...
(Faisant le signe de tomber à genoux.)
Vous mènent toujours là!

C'est la beauté,
C'est la volupté,
Qui règnent sur terre;
Et la sagesse sévère
A leurs lois
Cède parfois!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; AZAEL, sortant de la tente à droite, aperçoit Aménophis dont son habit de chamelier l'empêche d'être reconnu.

AZAEL.

O ciel! c'est lui! ce traître et tous ces faux amis,
De mes dépouilles enrichis!

AMÉNOPHIS.

Du simoun qui s'élève évitons les rafales,
Reposons-nous ici quelques instants!
(A Azaël.)
Allons, esclave!... Eh bien, tu nous entends?
Ote-nous ces manteaux, et défais nos sandales!

AZAEL.

Qui? moi!... Jamais!

AMÉNOPHIS.

L'habitant du désert
Pour un gardien de chameaux est bien fier!

(S'avançant vers lui le bâton levé.)
Je châtirai son insolence !

AZAEL, lui arrachant le bâton qu'il brise et qu'il lui jette.
La tienne recevra d'abord sa récompense !

NEFTÉ, se levant.
Eh mais ! quel est ce bruit ?
(Apercevant Azaël.)
Ah ! qu'est-ce que je voi ?

AZAEL, la reconnaissant.
Ah ! c'est Nefté !... c'est elle !... O terre, entr'ouvre-toi !

Ensemble.

AMÉNOPHIS, NEFTÉ et LE CHOEUR.
O plaisante aventure !
Singulière figure !
C'est bien lui, je le jure !
C'est lui sous ces haillons !
Son costume est modeste,
Mais sa fierté lui reste,
Et longtemps, je l'atteste,
Longtemps nous en rirons !

AZAEL.
O mortelles injures !
Lorsque tant de souillures
Devraient à vous, parjures,
Faire rougir vos fronts !...
Hélas ! rien ne me reste !
Et Dieu, qu'en vain j'atteste,
Dans son courroux céleste,
Me livre à leurs affronts !

AZAEL.
A mon malheur vous insultez, ingrats !

AMÉNOPHIS.
Ingrats ! Eh non, vraiment, nous ne le sommes pas !

Par pitié, je veux bien te prendre à mon service!

NEFTÉ.

Et dupe jusqu'ici, tu pourras profiter...
De nos leçons...

AZAEL, l'interrompant.

Que plutôt je périsse!
Infâmes!

AMÉNOPHIS.

Libre à toi! tu peux ici rester!

NEFTÉ.

Et nous, continuons ce voyage prospère!
Bientôt nous reverrons les tentes d'Israël,
Et nous dirons à ce vieillard, son père,
L'heureux destin du brillant Azaël.

AZAEL, poussant un cri.

Ah! c'est le dernier coup!
(S'élançant près de Nefté.)
Si la clémence encore
Peut toucher votre cœur,
Que mon vieux père ignore
Ma honte et mon malheur!
Sauvez-moi sa colère!...
Inconnu... j'aime mieux
D'opprobre et de misère
Expirer dans ces lieux!

NEFTÉ.

Je ne veux rien entendre,
Et tout ce que je peux,
(Lui montrant l'écharpe de Jephtèle.)
Seigneur, est de vous rendre
Ce gage précieux!

AZAEL, se traînant à ses genoux.

Écoutez ma prière!
Pitié!... pitié!... je veux

D'opprobre et de misère
Mourir loin de ses yeux!

(Nefté le repousse et s'éloigne en lui jetant l'écharpe de Jephtèle.)

Ensemble.

AMÉNOPHIS, NEFTÉ et le CHŒUR.

O brillante parure!
O plaisante aventure!
Ah! longtemps, je le jure!
Ah! ah! nous en rirons!

(Remontant vers le fond du théâtre.)

Le ciel, tout nous l'atteste,
Nous devient moins funeste,
Et du jour qui nous reste,
Mes amis, profitons!
Allons!... allons!... partons!

AZAEL, ramassant l'écharpe de Jephtèle, qu'il regarde avec honte.

Pauvre et simple parure,
Si modeste et si pure...
De moi vient ta souillure!
Pour moi point de pardon!

(Se traînant à droite du théâtre vers une pierre sur laquelle il tombe anéanti.)

O jour que je déteste...
Nul espoir ne me reste!...
Et le courroux céleste
Égare ma raison!

NEFTÉ.

L'horizon qui s'éclaircit
Nous invite et nous sourit,
Et, sous d'autres cieux,
Pèlerins joyeux,

(Regardant Azaël.)

Cherchons des amours plus heureux!

(Aménophis, Nefté et leurs compagnons se sont éloignés. Azaël est resté seul, étendu sur la pierre et à moitié évanoui.)

SCÈNE V.

AZAEL, seul et ne parlant que par mots entrecoupés.

O honte!... ô déshonneur!... objet de leur dédain,
Quoi! j'ai pu les prier, et les prier en vain!

ROMANCE.

Le songe.

J'ai tout perdu, Seigneur,
Oui, tout perdu, jusqu'à l'honneur!
Tu vois qu'hélas! ma vie
Est à jamais flétrie!
C'est trop souffrir,
Ah! laisse-moi mourir!

(Sentant ses forces qui l'abandonnent et ses yeux qui se ferment.)

Merci! Dieu tout-puissant... vous exaucez mes vœux!
La mort que j'implorais appesantit mes yeux!

(Il s'endort et voit dans son sommeil la maison de son père.)

O vallon de Gessen! ô riante demeure!
Que protége le ciel!

(Il voit des jeunes filles vêtues de blanc, portant des corbeilles de fleurs et de fruits. — Azael, continuant son rêve.)

C'est jour de fête!... ils vont adorer l'Éternel!

(Poussant un cri.)

Jephtèle!

(Il s'agite et fait des efforts pour se réveiller. Derrière Jephtèle s'avance un vieillard qui s'arrête, lève les yeux au ciel et essuie une larme.)

Et ce vieillard!... Ah! c'est mon père!

(Il étend les bras vers lui. Puis il se laisse retomber en disant avec désespoir et remords.)

Il pleure!

(En ce moment, des nuages s'élèvent de tous côtés et cachent ce tableau. Mais du milieu de ces nuages se détache et brille un point lumineux. Azaël

voit apparaître l'ange qui servit de guide autrefois au jeune Tobie. L'ange lui montre d'une main la maison de son père. C'est là qu'il faut aller ; c'est là qu'il faut se prosterner; l'ange descend du nuage, marche devant Azaël en lui désignant le toit paternel. La vision disparaît. Azaël se retrouve près des tentes de Nemrod, le conducteur de chameaux, étendu sur le banc de pierre.)

Où suis-je ? et quel espoir vient ranimer mon cœur ?
O vision céleste !... Ange consolateur !

(Il se lève, regarde autour de lui et pousse un cri.)

Ah ! c'est Dieu qui m'éclaire !..
Et m'entr'ouvrant les cieux,
Un rayon de lumière
Apparaît à mes yeux !

Oui, j'irai vers mon père,
Et, courbé sous sa loi,
Le front dans la poussière,
Je lui dirai : C'est moi !
Moi dont la faute est grande
Et les remords affreux !
Que ton pardon descende
Sur ton fils malheureux !
Et si ma prière
Fléchit ta colère,
Le pardon d'un père
Est celui des cieux !

(Regardant autour de lui.)

Oui, l'opprobre qui m'environne
Aux plus vils emplois m'a soumis !
Même l'espoir, tout m'abandonne...
Plus d'avenir et plus d'amis...
Plus d'amis !

(Avec exaltation.)

J'irai vers mon père !
C'est moi ! moi, mon père,
Pauvre et malheureux !...
Et si ma misère

Fléchit ta colère,
Le pardon d'un père
Est celui des cieux !

(Avec animation.)

Du désert la zone brûlante,
Je la franchirai !
Et la faim et la soif ardente,
Je les braverai !
Toit paternel, sainte demeure,
Voici votre enfant !
Faites qu'il arrive et qu'il meure
En vous voyant !

O mon père ! ô mon père !
Pardonne sur la terre
A ton fils malheureux !
Car le pardon d'un père
Est le pardon des cieux !

(Il s'élance dans le désert et disparaît.)





ACTE CINQUIÈME

Le vallon de Gessen. — Des plaines couvertes de moissons. La métairie de Ruben vue à l'extérieur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEPHTÈLE, JÉROBOAM, entrant par la gauche; RUBEN, assis à droite, morne, silencieux, et insensible à tout ce qui se passe autour de lui. DES MOISSONNEURS sont occupés à lier et à rentrer les gerbes.

CHŒUR DES MOISSONNEURS.

PLUSIEURS MOISSONNEURS.

Amis, voici le soir,
La journée est finie !
Quel bonheur de revoir
Sa chaumière chérie !

D'AUTRES MOISSONNEURS.

Que nos chants heureux
Et joyeux
S'élèvent vers les cieux !

D'AUTRES MOISSONNEURS.

Lorsqu'après la chaleur,

La brise qui nous gagne
Descend de la montagne
Et répand la fraîcheur,
Le joyeux moissonneur,
Auprès de sa compagne,
Le joyeux moissonneur
Retrouve le bonheur.

(Un char couvert de gerbes de blé, et traîné par plusieurs chevaux, paraît en ce moment. Des femmes et des enfants so t assis au haut des gerbes. Des moissonneurs, hommes et femmes, entourent le char en chantant et dansant.)

CAVATINE.

JEPHTÈLE.

Du soleil les feux ardents
Ont fécondé nos champs !
Gloire au Dieu de nos pères !
Il donne au laboureur
L'abondance et le bonheur !
(S'adressant à Jéroboam, l'intendant.)
Pour des jours moins prospères,
Dans nos granges entassons
Le doux fruit de nos moissons;
Sous nos toits tutélaires,
De nos belles gerbes d'or
Serrons le trésor !
Mais qu'en route plus d'un épi
S'en échappe, afin qu'aujourd'hui
Le pauvre ait sa moisson aussi !

Du soleil les feux ardents
Ont fécondé nos champs !
Gloire au Dieu de nos pères !
Il donne au laboureur
L'abondance et le bonheur !

(Jéroboam et les moissonneurs sortent en suivant le char.)

SCÈNE II.

JEPHTÈLE, s'avançant près de RUBEN, qu'elle contemple avec émotion.

Quelle morne douleur ! quelles sombres alarmes !
(Elle s'approche de lui et dit :)
Ah ! j'ai vu sur sa joue une larme, je croi ?

RUBEN, l'essuyant vivement.

Non ! non ! mes yeux n'ont plus de larmes
Mon cœur n'a plus d'amour !

JEPHTÈLE, avec reproche.

Ah !

RUBEN, vivement.

Si ce n'est pour toi !

JEPHTÈLE.

A vous seul, désormais, restera consacrée
L'inutile tendresse à votre fils jurée !

RUBEN, avec indignation.

Lui ! mon fils !... Je défends qu'on prononce ce nom !
Moi !... je n'ai plus de fils !

JEPHTÈLE, d'un air suppliant.

Dans votre âme ulcérée,
Pour lui n'est-il plus de pardon ?

RUBEN.

Jamais ! non jamais !... point de grâce
Pour les cœurs criminels, pour les enfants ingrats !

JEPHTÈLE, timidement.

S'il revenait pourtant !

RUBEN, avec colère.

S'il avait cette audace !...

Je ne veux pas le voir ! qu'il porte ailleurs ses pas !...
(Prenant la main de Jephtèle.)
Mais calme-toi, ma fille !...
(Avec amertume.)
Il ne reviendra pas !
(Il rentre dans la métairie à gauche.)

SCÈNE III.

JEPHTÈLE, seule.

ROMANCE.

Dans son âme, ô mon Dieu ! viens calmer la souffrance,
Et dans la mienne encor laisse au moins l'espérance !
(Regardant vers la droite.)
Quel est cet étranger, au vêtement flétri,
Par la marche, sans doute, et la faim affaibli ?
Il avance en tremblant !... Ah ! sa misère est grande !
N'attendons pas qu'il demande,
Offrons-lui !
(Elle entre dans la métairie à gauche, Azaël parait du côté opposé.)

SCÈNE IV.

AZAEL, seul, puis JEPHTÈLE.

AZAEL s'avance en chancelant, s'arrête et jette sur tout ce qui l'entoure un regard attendri.

O campagne chérie !
O tentes d'Israël !
Gessen ! ô ma patrie !
(S'inclinant avec désespoir.)
Et vous, toit paternel !
Lieux que mon cœur adore,
Triste et doux souvenir !

Vers vous je viens encore
Pour vous voir et mourir!

DUO.

JEPHTÈLE, sortant de la métairie à gauche avec un vase de lait, du pain et des fruits.

Sous notre tente hospitalière
Daignez entrer, bon voyageur!

AZAEL, tressaillant et à part.

Ah! c'est Jephtèle, c'est ma sœur!

JEPHTÈLE.

La maison de Ruben, mon père,
Est toujours ouverte au malheur!

AZAEL, timidement et avec émotion.

De Ruben vous êtes la fille?

JEPHTÈLE.

Je suis son seul enfant...
(Avec douleur.)
Maintenant!
(Lui offrant ce qu'elle tient.)
Prenez ce lait... ce pain!... celui de la famille!

AZAEL.

Ah! je ne le mérite pas!

JEPHTÈLE.

Vous!

AZAEL.

Pour un misérable, hélas!
En vos soins trop de bonté brille!

JEPHTÈLE.

Qu'entends-je! ô ciel! et qu'est-ce que je vois?
Il détourne les yeux... ce trouble... cette voix!
Azaël!

AZAEL.

Ma sœur!

Ensemble.

JEPHTÈLE.

O campagne chérie !
O tentes d'Israël !
Gessen ! ô ma patrie !
Et vous, toit paternel !
Ah ! tressaillez encore
De joie et de plaisir,
Car celui que j'adore
Vers vous va revenir !

AZAEL.

O campagne chérie !
O tentes d'Israël !
Gessen ! ô ma patrie !
Et vous, toit paternel !
Lieux que mon cœur adore,
Triste et doux souvenir,
J'ai pu vous voir encore !
Adieu ! je puis mourir !
(Mouvement plus agité.)
Oui, je suis ce coupable
Errant et misérable,
Que le remords accable
Plus que le ciel vengeur !
Oui, flétri par le crime,
J'ai perdu votre estime
Et laissé dans l'abîme
L'espérance et l'honneur !

JEPHTÈLE, avec force.

Non ! non ! et le coupable,
Que le remords accable,
Sait d'un juge équitable
Désarmer la rigueur !
Que l'honneur vous ranime !

Et, sortant de l'abîme,
En retrouvant l'estime,
Retrouvez le bonheur!

AZAEL.

Devant vous, je baisse la vue!

JEPHTÈLE.

Relevez-la plutôt et regardez les cieux!

AZAEL.

Pour jamais je vous ai perdue!

JEPHTÈLE.

Le parjure d'un cœur n'en dégage pas deux!

AZAEL.

Quand j'offensais le ciel...

JEPHTÈLE.

J'apaisais son courroux!

AZAEL.

Quand je vous trahissais...

JEPHTÈLE.

Je priais Dieu pour vous

Ensemble.

JEPHTÈLE.

Espérance au coupable
Que le remords accable!
De son juge équitable
Il vaincra la rigueur!
Que l'honneur vous ranime,
Et, sortant de l'abîme,
En retrouvant l'estime,
Retrouvez le bonheur!

AZAEL.

A sa voix, le coupable
Devient moins misérable,

Du tourment qui l'accable
S'adoucit la rigueur !
Oui, sa voix me ranime,
Et, sortant de l'abîme,
Je rêve encor l'estime,
L'espoir et le bonheur !

AZAEL.

Et mon père ! mon père !...

JEPHTÈLE.

Je n'ose vous bercer, hélas ! d'un vain espoir...
Dès longtemps, en silence, amassant sa colère,
Il repousse un ingrat ; il ne veut plus le voir !
Son fils n'est plus, dit-il !

AZAEL.

O trop juste vengeance !
Mon père me bannit ! quel sera mon recours ?

JEPHTÈLE.

Votre seul repentir !

AZAEL.

J'ai lassé sa clémence !

JEPHTÈLE.

Ah ! dans le cœur d'un père elle survit toujours !

Ensemble.

JEPHTÈLE.

Courage ! courage !
Et pour le fléchir,
Effacez l'outrage
Par le repentir !
Au pardon suprême
Il nous rend nos droits,
Et le ciel lui-même
S'entr'ouvre à sa voix !

AZAEL.

J'aurai le courage
De vous obéir,
D'effacer l'outrage
Par le repentir!
Au pardon suprême
Reprenons nos droits!
Un ange lui-même
Me prête sa voix!

AZAEL, reculant avec effroi.

C'est mon père!

JEPHTÈLE.

Oui, c'est lui!

AZAEL, le regardant s'avancer lentement.

Sur son front, je crois lire
La trace des chagrins qui de moi viennent tous!

JEPHTÈLE.

Courage!

AZAEL, tremblant.

Il va me maudire!
Et sur moi du Très-Haut appeler le courroux!

Ensemble.

JEPHTÈLE.

Courage! courage!
Et pour le fléchir,
Effacez l'outrage!
Par le repentir!
Au pardon suprême
Il nous rend nos droits,
Et le ciel lui-même
S'entr'ouvre à sa voix

AZAEL.

J'aurai le courage.

Dussé-je en mourir,
D'effacer l'outrage
Par le repentir !
Au pardon suprême
Reprenons nos droits !
Un ange lui-même
Me prête sa voix !

SCÈNE V.

LES MÊMES; RUBEN.

RUBEN.

Qu'est-ce, ma fille ?
(Voyant qu'elle garde le silence.)
Eh bien ?

JEPHTÈLE.

Vers nous, en sa souffrance,
Venait un voyageur !

RUBEN.

Qu'il entre en mon logis !

JEPHTÈLE.

Sans asile et sans espérance,
Parmi vos serviteurs il voudrait être admis !

RUBEN.

D'où vient-il ?

JEPHTÈLE.

De Memphis !

RUBEN, cherchant à cacher son émotion.

Memphis !
(A part.)
Ah ! s'il pouvait me parler de mon fils !
(Haut à Jephtèle.)
Laisse-nous !

JEPHTÈLE.

Quoi ! mon père, avec cet étranger !

RUBEN.

Seul avec lui... je veux l'interroger.

JEPHTÈLE, sortant.

Protégez-le, mon Dieu !

SCÈNE VI.

RUBEN, AZAEL.

RUBEN, faisant signe à Azaël d'approcher.

Cette cité fameuse...
Vous l'avez donc vue ?

AZAEL, baissant la tête.

Oui !

RUBEN.

Dans la foule honteuse
De jeunes débauchés, de libertins impurs,
Qui vont perdre leur or et l'honneur dans ses murs...
Auriez-vous rencontré, dites-le-moi sans feinte,
L'espérance et l'orgueil de notre tribu sainte,
Mon fils !...

(Se reprenant vivement.)

Non... plus mon fils !

AZAEL, à part.

O ciel !

RUBEN.

Mais un jeune insensé qu'on nommait Azaël.

AZAEL.

Oui, seigneur !

RUBEN, tremblant d'impatience.

Eh bien donc, existe-t-il encore ?

AZAEL.

Par malheur !

RUBEN.

Que dis-tu ?

AZAEL.

Car lui-même, il s'abhorre !

RUBEN, avec joie.

Ses torts par le malheur sont-ils donc expiés ?

AZAEL.

Il s'en repent du moins !... il prie... il vous implore !
Et tremble...

RUBEN, tremblant.

Où donc est-il alors ?... Parle !

AZAEL.

A vos pieds.

RUBEN, poussant un cri.

AIR.

Mon fils !... mon fils !... c'est toi ! que je vois ! que j'embrasse !
O Seigneur, dont la main m'avait tant éprouvé !
Mes malheurs étaient grands, ta bonté les surpasse :
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé !

Le Dieu vengeur qui tient le glaive
De joie a plutôt tressailli
Au coupable qui se relève
Qu'au juste qui n'a point failli !

Mon fils !... mon fils !... c'est toi ! que je vois ! que j'embrasse !
O Seigneur, dont la main m'avait tant éprouvé !
Mes malheurs étaient grands, ta bonté les surpasse :
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé !

(Appelant tous ses serviteurs :)
Et vous, amis, de fleurs couronnez votre tête !
Au foyer paternel, que le festin s'apprête !
Accourez tous!... venez... venez... c'est jour de fête !
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé !

JEPHTÈLE, et TOUS LES SERVITEURS.

Oui, partageons sa joie et son amour!
Son fils est parmi nous, son fils est de retour !

(On entend le son des harpes et une musique aérienne. — L'ange qui avait apparu à Azaël s'élève du milieu des nuages et monte vers le ciel, portant aux pieds de Dieu le pardon paternel.)

FINALE.

AZAEL.

Clartés célestes et nouvelles !
Oui, des anges j'entends les harpes immortelles !

RUBEN.

Du repentir d'un fils Dieu même est réjoui !

AZAEL.

Mon père a pardonné !... le ciel pardonne aussi !

LE CHOEUR.

Partageons tous sa joie et son amour !
Son fils est parmi nous ! son fils est de retour !



ZERLINE

OU

LA CORBEILLE D'ORANGES

OPÉRA EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE D. F. E. AUBER

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 16 Mai 1851.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE DE ROCCA ERA, ministre du roi de Sicile.	MM. MERLY.
LE MARQUIS DE BUTTURA, cousin du roi . . .	LYON.
RODOLFE, officier de marine.	AIMÈS.
ZERLINE, marchande d'oranges	Mmes ALBONI.
LA PRINCESSE DE ROCCANERA	DAMERON.
GEMMA, nièce du prince et de la princesse de Roccanera	NAU.

MATELOTS. — GENS DU PORT. — LAZZARONI. — HOMMES et FEMMES du peuple. — MARCHANDES de fleurs et de fruits. — SEIGNEURS et DAMES de la cour.

A Palerme, en Sicile.



ZERLINE

OU

LA CORBEILLE D'ORANGES

ACTE PREMIER

Une place donnant sur le port de Palerme. — On aperçoit au fond la mer. A droite, la porte d'un palais : on y monte par plusieurs marches. A gauche, une rue. Sur les premiers plans, à droite et à gauche, se tient la halle aux fruits. Des masses de figues, de raisins, de pêches, de cédrats, sont rangés et élevés en pyramides. Devant chaque étalage se tient une marchande, vêtue du costume sicilien. Des Lazzaroni sont couchés à terre, au milieu de la place. Les uns dorment; les autres, étendus sur le dos, mangent du macaroni.

SCÈNE PREMIÈRE.

HOMMES et FEMMES du peuple, MARCHANDES de fleurs et de fruits ; LAZZARONI.

LES LAZZARONI.

Sur cette rive
Qui nous captive

L'air est plus pur;
L'onde muette
Au loin reflète
Un ciel d'azur.
C'est la paresse
Enchanteresse
Qui rend heureux;
Et ne rien faire
Est sur la terre
Rêver les cieux!

LES FEMMES.

Quand vos femmes sont à l'ouvrage
Et s'occupent de leurs travaux,
Pouvez-vous bien sur ce rivage
Vous livrer encore au repos?

LES HOMMES.

Sans que nul souci nous assiége,
Savourer le macaroni,
C'est notre plus beau privilége,
A nous autres Lazzaroni!

Ensemble.

LES LAZZARONI.

Sur cette rive
Qui nous captive
L'air est plus pur;
L'onde muette
Au loin reflète
Un ciel d'azur.
C'est la paresse
Enchanteresse
Qui rend heureux;
Et ne rien faire
Est sur la terre
Rêver les cieux!

LES FEMMES.

Quand vos femmes sont à l'ouvrage
Et s'occupent de leurs travaux,
Pouvez-vous bien sur ce rivage
Vous livrer encore au repos?
Fainéants, reprenez vos travaux.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ROCCANERA, descendant les marches du palais à droite.

LES HOMMES.

On descend du palais !... silence!

LES FEMMES.

Oui vraiment, c'est Son Excellence
Roccanera ! le ministre, je croi...

LES HOMMES.

Le beau-frère de notre roi !

LES FEMMES.

Quel air sombre !

LES HOMMES.

On vous dit que c'est une Excellence,
Un ministre !

ROCCANERA, qui s'est avancé au bord du théâtre.

Ah! je n'y puis tenir,
C'est à mettre en fureur les sages de la Grèce!
Et j'allais oublier que ma femme est princesse;
De ce palais maudit j'ai bien fait de sortir!

AIR.

Dans un jour fatal et sinistre,
Où Satan s'empara de moi,

J'épousai, pour être ministre,
La sœur du roi !

S'allier au sang royal
Ah ! quel honneur fatal !
Quand, au dehors, tout m'est soumis,
Je suis esclave au logis.
Aller, venir,
Courir,
Au moindre caprice obéir !

Et les migraines, les vapeurs,
La jalousie et ses fureurs,
Et n'oser se venger,
N'oser même y songer !

Pauvre époux ! tremble sous sa loi,
Et tais-toi !
Car, hélas ! c'est la sœur du roi ;
Sans pouvoir te venger, tais-toi,
Car c'est la sœur du roi !

O compagne de ma jeunesse,
Toi qui reçus mes premiers vœux,
Toi dont je regrette sans cesse
La douce voix et les beaux yeux ;
Au sein même de ma puissance
Je t'aime et t'appelle toujours.
Reviens, par ta présence
Rends-moi mes beaux jours
Et mes seules amours !

Et depuis quinze ans disparue,
Zerline, qu'es-tu devenue ?
Il ne me reste rien de toi,
Que la fille que j'idolâtre,
Et que, sous l'œil d'une marâtre,
J'élève, en oncle, auprès de moi.

O compagne de ma jeunesse,
Toi qui reçus mes premiers vœux,
Toi dont je regrette sans cesse
La douce voix et les beaux yeux;
Au sein même de ma puissance
Je t'aime et t'appelle toujours.
Reviens, par ta présence
Rends-moi mes beaux jours
Et mes seules amours!

DES GENS DU PEUPLE, sur la jetée.

Un navire marchand, qui, dans le port, fait halte.

UN LAZZARONE.

Un beau navire! avec le pavillon de Malte!
Et même il porte, autant qu'on peut le voir d'ici,
Un chargement des plus étranges,
Une cargaison d'oranges!...

LE CHŒUR.

Aux bords siciliens qu'il soit bien accueilli!

(Le vaisseau aborde. Roccanera s'éloigne par la gauche. Des matelots descendent du navire et s'occupent de décharger, sur le port, les diverses marchandises.)

SCÈNE III.

LES MÊMES excepté Roccanera; ZERLINE, descendant du vaisseau et s'avançant sur la plage, qu'elle regarde quelque temps en silence et avec émotion.

AIR.

ZERLINE.

O Palerme! O Sicile!
Beau ciel, plaine fertile,
Mes amours d'autrefois!
O campagnes chéries,
Par moi soyez bénies,

Enfin je vous revois !

A mon retour de la rive lointaine,
Qui me rendra ce que j'aimais ?
Aucune voix ne répond à la mienne,
Et nul ne reconnaît mes traits.
Mais moi, moi je vous reconnais...

O Palerme ! O Sicile !
Beau ciel, plaine fertile,
Souvenirs d'autrefois !
O campagnes chéries,
Par moi soyez bénies,
Enfin je vous revois !

Oui, sur ce rivage,
Quand après l'orage
Un heureux destin
Me ramène enfin,
Riante pensée
En moi s'est glissée,
Et je sens mon cœur
Battre de bonheur !

O ma fille !... O trésor, pour qui j'ai voulu vivre,
Où te trouver? hélas !
Inspire-moi, mon Dieu! Ta voix que je dois suivre
Dirigera mes pas.

Oui, sur ce rivage,
Quand, après l'orage,
Un heureux destin
Me ramène enfin,
Riante pensée
En moi s'est glissée,
Et je sens mon cœur
Battre de bonheur !

(Pendant l'air précédent, plusieurs matelots ont débarqué de grands paniers

d'oranges, qu'ils ont placés à la gauche du théâtre. Ils s'éloignent, et Zerline se place, comme les autres marchandes, au milieu de ses paniers rangés en amphithéâtre.)

PLUSIEURS MARCHANDES, et DES FEMMES DU PEUPLE, s'approchant de Zerline.

En ces lieux que prétends-tu faire?

ZERLINE.

M'établir, et vendre ces fruits!

LES FEMMES.

Nous ne souffrons point d'étrangère!

ZERLINE.

Mais je suis née en ce pays!

LES FEMMES.

Oser nous faire concurrence!
Va-t'en, ou crains notre courroux.

ZERLINE.

Sur le pavé du roi, je pense,
Chacun peut vivre comme vous!

LE CHŒUR, menaçant Zerline.

Cet excès d'insolence
Ne peut se supporter.
Nous faire concurrence,
Venir nous insulter!
Qu'une pareille audace
Soit punie à l'instant.
De ces lieux qu'on la chasse.
Va-t'en, va-t'en, va-t'en!

(Les femmes du peuple et les lazzaroni qui sont accourus à leur voix ont entouré Zerline, qu'ils menacent, et qu'ils veulent chasser de la place.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; RODOLFE, paraissant au milieu d'eux et prenant Zerline par la main.

RODOLFE.

Arrêtez!... Pourquoi donc maltraiter cette femme?...

LES FEMMES et LES LAZZARONI.

De quoi se mêle, ici, ce petit officier?

RODOLFE, montrant Zerline.

De prendre sa défense et de vous défier.

ZERLINE.

Cœur généreux!

LES LAZZARONI, montrant Rodolfe.

Quel beau zèle l'enflamme?

(S'avançant près de lui et le menaçant.)

C'est nous qui pourrions bien ici te châtier!

LE CHŒUR.

Cet excès d'insolence
Ne peut se supporter.
Nous faire concurrence!
Oser nous insulter!
Qu'une pareille audace
Soit punie à l'instant.
De ces lieux qu'on la chasse.
Va-t'en, va-t'en, va-t'en!.

(Les femmes ont excité les Lazzaroni, qui se sont élancés contre Rodolfe et Zerline, en levant sur eux leurs bâtons; mais Rodolfe tire son épée. Les Lazzaroni se hâtent de fuir; en un instant, ils ont tous disparu. Il ne reste plus en scène que Rodolfe, Zerline et quelques marchandes, qui sont remontées sur leur siége.)

SCÈNE V.

ZERLINE, RODOLFE, MARCHANDES.

RODOLFE.

Criards et fanfarons, en vrais lazzaroni,
A l'aspect d'une épée à l'instant ils ont fui!

ZERLINE.

O mon sauveur!

RODOLFE.

Quel est ton nom?

ZERLINE.

Zerline.

RODOLFE.

Et ton pays?

ZERLINE.

La montagne voisine.
Depuis quinze ans, esclave au rivage africain...

RODOLFE.

Comment?

ZERLINE.

Fille des champs, gaîment, un beau matin,
Et le long de la mer, j'accourais à la ville
Vendre mes oranges!... Soudain
Un corsaire au cœur inhumain
M'enlève!... Et loin de la Sicile,
Loin de mon pauvre enfant, que de maux j'ai soufferts!

RODOLFE.

Pauvre femme!

ZERLINE.

Le ciel enfin brisa mes fers;
Et de quelque peu d'or, gagné dans l'esclavage,

A Malte, j'achetai ces corbeilles de fruits
Pour vivre, en les vendant ici, comme jadis...
Quand vous êtes venu me soustraire à leur rage.

RODOLFE, apercevant des officiers et inspecteurs du marché auxquels il recommande Zerline.

Ne crains rien, désormais on veillera sur toi!

ZERLINE.

Eh! qui donc êtes-vous?

RODOLFE.

Simple officier du roi!

ZERLINE.

Que le ciel, à mes vœux sensible,
Vous donne le bonheur!

RODOLFE.

Le mien n'est plus possible!
Adieu!

(Il lui serre la main et s'éloigne.)

SCÈNE VI.

ZERLINE, puis LA PRINCESSE, MARCHANDES, DAMES.

ZERLINE, suivant Rodolphe des yeux.

Pauvre jeune homme! hélas! il soupirait!
Ah! pour lui la fortune est sans doute cruelle!
Quel dommage, mon Dieu!... si ma fille vivait,
Voilà l'époux que je voudrais pour elle!
(Avec douleur.)
Hélas!... vit-elle encore? Et pourquoi non?
Ma fille!... rien qu'en prononçant ce nom,
Un espoir inconnu réjouit tout mon être,
Et je sens mon bonheur et ma gaîté renaître!

CANZONETTA.

Achetez mes belles oranges !
Des fruits divins, des fruits exquis,
Des oranges comme les anges
N'en goûtent pas en paradis !

Plus précieuse que la rose,
Plus que la fleur à peine éclose
Charmant le goût et l'odorat ;
Voyez quel parfum, quel éclat !
Ah ! c'était là, je le suppose,
Le fruit défendu, pour lequel
Ève, jadis, perdit le ciel !

Achetez mes belles oranges !
Des fruits si doux, des fruits exquis !
Des oranges comme les anges
N'en goûtent pas en paradis !

(Plusieurs dames, suivies de leurs valets ou de leurs pages, traversent en ce moment la place, se dirigeant vers la gauche.)

ZERLINE.

Mais voici l'heure, au rendez-vous fidèles,
Si j'en ai bien gardé le souvenir,
Où les dames nobles et belles,
Pour se montrer au Corso, vont venir !
(Paraît la princesse.)
Quelque duchesse ou princesse s'avance,
Si j'en crois sa démarche. — Eh ! mais quel air rêveur !
A ses amours peut-être... elle rêve !... — Et je pense
Avoir deviné juste ! — Un petit serviteur,
Un esclave moresque, et l'aborde, et lui donne
Billet mystérieux !... — Serait-ce un billet doux ?

LA PRINCESSE, ouvrant le billet que le petit esclave nègre vient de lui donner.)

De la part du marquis!

(Elle lit vivement.)

ZERLINE, regardant toujours.

C'est quelque rendez-vous.
— On déchire, sans colère,
La missive. — C'est bien ! mais on en jette à terre
Les morceaux. — C'est imprudent !
Eh oui, vraiment !

(Voyant la princesse qui s'avance vers elle.)

Achetez mes belles oranges !
Des fruits si doux. des fruits exquis,
Des oranges comme les anges
N'en goûtent pas en paradis !

LA PRINCESSE, qui s'est approchée de Zerline, regarde ses oranges et dit à part.

Oui... je vais trouver là le signal convenu !

(Elle prend, d'un air préoccupé, une orange dans la corbeille que Zerline lui présente, et dit, en lui donnant une pièce d'or.)

Tenez...

ZERLINE, regardant dans sa main.

Ne prendre qu'une orange,
Et me donner de l'or... oui de l'or, en échange ?..

LA PRINCESSE, s'adressant au petit nègre, en lui remettant l'orange.

Ce soir... à son retour de la chasse... entends-tu ?

(L'esclave nègre fait signe qu'il comprend, et disparaît, en courant, par la droite.)

ZERLINE, le regardant sortir.

C'est quelque rendez-vous... quelque signal, je gage !

(Regardant la princesse, qui s'est éloignée par la gauche.)

Je la vois qui s'élance en un riche équipage !

(Regardant à terre.)

Et si je rassemblais tous ces morceaux épars
Qui s'offrent à mes regards !...

(Elle ramasse et réunit les quatre morceaux de la lettre déchirée, et lit.)

« Si de me voir ce soir vous m'accordez la grâce,
« Renvoyez-moi, par le porteur,

« A mon retour de la chasse,
« Soit un fruit... soit une fleur ! »

(Souriant.)

Allons!... rien n'est changé!... les dames, je le vois,
Sont toujours, en ces lieux, de même qu'autrefois!

(Reprenant gaiement sa chanson.)

Achetez mes belles oranges!
Des fruits divins, des fruits exquis,
Des oranges comme les anges
N'en goûtent pas en paradis!

SCÈNE VII.

LES MÊMES excepté la princesse ; GEMMA, qui vient de descendre les marches du palais. Elle s'avance suivie de deux de ses femmes et s'arrête près de Zerline, dont elle écoute la chanson avec une émotion toujours croissante.

DUO.

GEMMA.

Quel trouble en mon âme réveille
Un vague et lointain souvenir,
Qui retentit à mon oreille
Et me fait soudain tressaillir!

ZERLINE, se retournant et apercevant Gemma, qu'elle contemple avec surprise et émotion.

D'où vient qu'en mon âme s'éveille,
Un vague et lointain souvenir?
Sa voix a charmé mon oreille,
Son aspect me fait tressaillir!

GEMMA.

O sentiments étranges!

ZERLINE.

O souvenirs bien doux!

GEMMA.

Répondez, qui donc êtes-vous?

ZERLINE.

Zerline... signora! la marchande d'oranges!
(Regardant Gemma.)
Eh! mais, qui vous émeut ainsi?

GEMMA.

Cet air... celui
Que votre voix fredonnait tout à l'heure!
Lorsque j'étais enfant, et dans notre demeure,
Je l'entendais chanter tous les jours!

ZERLINE, vivement.

Et par qui?

GEMMA.

Je ne sais!... mais depuis, jamais à mon oreille
Cet air n'avait plus retenti!
Pour la première fois, je l'entends aujourd'hui
Et je l'ai reconnu!

ZERLINE, avec joie.

Quoi vraiment!

GEMMA.

A merveille!

ZERLINE, de même.

Vous le savez?...

GEMMA.

Il me semble que oui!
(Chantant.)
« Achetez mes belles oranges,
« Des fruits divins, des fruits exquis!
« Des oranges comme les anges
« N'en goûtent pas en paradis! »

ZERLINE.

C'est cela même!... Après? après?

En diriez-vous d'autres couplets?

GEMMA, continuant en cherchant à se rappeler le couplet.

« Daignez, daignez en faire emplette,
« C'est une mère qui les vend!

ZERLINE, continuant.

« Achetez-en, pour qu'elle achète
« Un beau collier à son enfant!

GEMMA, de même.

« Un collier pour les jours de fête,
« Car voici venir la Saint-Jean! »

ZERLINE.

C'est cela même! Eh oui, vraiment!

ZERLINE et GEMMA.

Achetez mes belles oranges,
Des fruits divins, des fruits exquis!
Des oranges comme les anges
N'en goûtent pas en paradis!

ZERLINE, à part.

Cette chanson, aux rimes folles,
Dont moi seule, au hasard, composai les paroles
Quand je portais, jadis, ma fille entre mes bras!...
(Regardant Gemma.)
Serait-il vrai, mon Dieu!... ne me trompez-vous pas?

O tourment! ô supplice!
O suprême délice!
En mon âme se glisse
Un espoir plein d'attraits.
Rends-moi, Dieu que j'implore,
La fille que j'adore;
Que je la voie encore
Et que je meure après!
(Timidement.)
A votre tour, ma belle demoiselle,

Qui donc êtes-vous ?

GEMMA, étonnée.

Moi !

ZERLINE.

Pardonnez !

GEMMA.

Qui je suis ?
La nièce du ministre !...

ZERLINE, avec douleur et à part.

O ciel ! ce n'est pas elle !
(La regardant.)
Et puis ces beaux atours !... et ces riches habits !
(Haut.)
Ainsi vous êtes donc d'une illustre famille ?

GEMMA, souriant.

Ma tante est sœur du roi !

ZERLINE, avec douleur.

Non, ce n'est pas cela !

GEMMA.

Et l'on m'appelle, ici, la princesse Gemma !

ZERLINE, hors d'elle et à part.

Gemma !... Gemma !... c'est le nom de ma fille !
Le nom que je donnai moi-même à mon enfant !
Ma perle !... mon trésor !... Gemma ! mais oui vraiment !
Gemma !... Gemma, disais-je en l'embrassant.

O tourment ! ô supplice !
O suprême délice !
En mon âme se glisse
Un espoir plein d'attraits.
Rends-moi, Dieu que j'implore,
La fille que j'adore ;
Que je l'embrasse encore
Et que je meure après !

Ce nom... ces yeux... ces traits... je n'y puis résister...

(S'élançant vers Gemma qui, dans ce moment, a remonté le théâtre.)

Ma fille...

(S'arrêtant.)

O ciel!... on vient!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ROCCANERA, LE MARQUIS, SEIGNEURS qui les entourent et qui sont en habits de chasse; RODOLFE, puis des DAMES DE LA COUR qui, à la fin de la scène précédente, ont été saluer Gemma et sont restées près d'elle.

FINALE.

ROCCANERA, au marquis.

Eh! non, marquis, de grâce!
Vous partirez plus tard, s'il le faut, pour la chasse!
A ma nièce, d'abord, je veux vous présenter!

GEMMA, bas à Zerline, dont elle s'éloigne.

Mon oncle le ministre!

ZERLINE, à part, et regardant de loin Roccanera, dont elle est séparée par un groupe de dames et de seigneurs.

O surprise nouvelle!
Malgré l'âge et le temps, mon cœur me le rappelle!
Simple officier jadis... et sans fortune... lui
Devenu grand seigneur et ministre aujourd'hui!

ROCCANERA, s'adressant à Gemma, en lui présentant le marquis.

Voici, ma chère nièce...

ZERLINE, à part, avec étonnement.

Ah! ce n'est plus sa fille!

ROCCANERA.

Un jeune et beau marquis, cousin de notre roi,
Qui réclame l'honneur d'entrer dans ma famille!

RODOLFE, qui s'est rapproché, à part.

Qu'entends-je? O ciel!...

ZERLINE, à part.

Un beau marquis!... et moi,
J'allais, pauvre insensée, en la nommant ma fille,
Lui ravir sa fortune, et son titre et son rang!
Non, non, plutôt jamais n'embrasser mon enfant!

RODOLFE, de même.

Un autre obtient sa main ! O mortelles alarmes!

ZERLINE, de même.

Je me tairai!... Qu'elle ignore mes larmes,
Pourvu qu'hélas! je sache son bonheur!

Ensemble.

ZERLINE.

C'est ma fille! qu'elle est belle!
Mais tais-toi! tais-toi, mon cœur!
Qu'à leurs yeux rien ne révèle
Mon ivresse et ma douleur!

ROCCANERA.

Ah! quelle gloire nouvelle,
Et pour moi quelle faveur!
A leurs yeux que tout révèle
Ma puissance et ma grandeur!

RODOLFE.

Ah! quelle peine cruelle!
J'ai perdu tout mon bonheur!
Qu'à leurs yeux rien ne révèle
Et ma peine et ma fureur!

LE MARQUIS, regardant Gemma.

Oui, d'honneur, elle est fort belle,
Et j'espère, heureux vainqueur,
Bientôt me faire aimer d'elle
Et triompher de son cœur!

GEMMA, regardant Rodolfe.

Ah! quelle peine mortelle!
Donner ma main sans mon cœur!

Qu'à leurs yeux rien ne révèle
Mon amour et ma douleur!

LE CHŒUR, regardant Roccanera.

Ah! quelle gloire nouvelle,
Et pour lui quelle faveur!
En ce séjour, tout révèle
Sa puissance et sa grandeur!

ZERLINE, s'avançant près de Gemma, et lui faisant la révérence.

Hélas! la pauvre marchande,
O princesse, vous demande
Pour elle faveur bien grande!

GEMMA.

Quelle est-elle?

ZERLINE.

Je voudrais
Fournir d'oranges le palais,
Et par ainsi tous les matins...

GEMMA, voyant qu'elle hésite.

Après?

ZERLINE.

Vous en porter une corbeille,
Si cela toutefois vous convient.

GEMMA.

A merveille!
J'y consens de grand cœur, et puis nous redirons,
Toutes les deux, nos anciennes chansons!

Ensemble.

ZERLINE.

C'est ma fille! qu'elle est belle!
Mais tais-toi, tais-toi, mon cœur!
Qu'à leurs yeux rien ne révèle
Mon ivresse et ma douleur!

ROCCANERA.

Ah! quelle gloire nouvelle,
Et pour moi quelle faveur!
A leurs yeux que tout révèle
Ma puissance et ma grandeur!

RODOLFE.

Ah! quelle peine cruelle!
J'ai perdu tout mon bonheur!
Qu'à leurs yeux rien ne révèle
Et ma peine et ma fureur!

LE MARQUIS, regardant Gemma.

Oui, d'honneur, elle est fort belle,
Et j'espère, heureux vainqueur,
Bientôt me faire aimer d'elle,
Et triompher de son cœur!

GEMMA.

Ah! quelle peine mortelle!
Donner ma main sans mon cœur!
Qu'à leurs yeux rien ne révèle
Mon amour et ma douleur!

LE CHŒUR, montrant Zerline.

Eh! quoi, de la cour, c'est elle
Qui chasse le fournisseur!
Quelle injustice nouvelle,
Rien n'égale son bonheur!
Oui, je méritais mieux qu'elle
Une si grande faveur!





ACTE DEUXIÈME

Un petit salon riche et élégant, dans le palais du roi. — Au fond, plusieurs portes vitrées et donnant sur des jardins. Entre chaque porte, des tableaux. Le tableau du milieu, faisant face au spectateur, représente le portrait en pied d'une jeune paysanne sicilienne, tenant sur sa tête une corbeille d'oranges. A droite et à gauche, une porte donnant sur d'autres appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEMMA, seule, assise près d'une table à droite et se levant.

AIR.

Quand l'âme indifférente à nul ne s'est donnée,
Quand nul espoir d'amour n'embellit l'avenir,
Aux ordres des parents, victime résignée,
Il est facile d'obéir.

Mais lorsqu'en notre âme
Un rayon de flamme
S'est glissé d'abord,
Ah! l'obéissance
N'est plus que souffrance,
Mieux vaudrait la mort!

Rêves de jeunesse,

Rêves pleins d'ivresse,
Brillaient à mes yeux.
On vient les proscrire,
Et l'on vient me dire :
Formez d'autres vœux!

Oui, lorsqu'en notre âme
L'amour et sa flamme
Ont brillé d'abord,
Ah! l'obéissance
N'est plus que souffrance ;
Mieux vaudrait la mort!

O toi qui n'oses
M'ouvrir ton cœur,
Toi qui disposes
De mon bonheur,
Que nul n'apprenne,
Pas même toi,
Toute ma peine
Et mon effroi!

Sous un joyeux sourire
Cachons bien mes tourments,
Que nul ne puisse lire
Le trouble de mes sens!

O toi qui n'oses
M'ouvrir ton cœur,
Toi qui disposes
De mon bonheur,
Que nul n'apprenne,
Pas même toi,
Toute ma peine
Et mon effroi!

Dans le fond de mon cœur
Renfermons ma douleur!

SCENE II.

GEMMA, ZERLINE, entrant par la porte du fond et tenant à la main une corbeille d'oranges.

ZERLINE, timidement.

C'est moi... moi qui, fidèle à vos ordres, madame,
(Montrant sa corbeille.)
Viens vous apporter ce matin...

GEMMA, qui vient de se rasseoir près de la table à droite.

C'est bien, un autre soin m'occupe et me réclame!

ZERLINE.

Doit-on dans un palais connaître le chagrin?
Et de vos yeux pourtant je vois couler des larmes!

GEMMMA, lui faisant signe de la main de se retirer.

Porte ces fruits dans la pièce à côté.

ZERLINE, faisant quelques pas.

J'y vais, Altesse...
(Revenant avec inquiétude.)
Mais qui cause vos alarmes?

GEMMA, avec impatience.

Va, te dis-je!

ZERLINE.

Pardon de ma témérité!
(A part.)
Dans cette royale demeure,
Je consens, pauvre mère, à perdre mon enfant
Pour qu'elle y soit heureuse et non pour qu'elle y pleure!
Ou sinon je reprends mes droits!
(Regardant vers le fond.)
Eh! mais vraiment,
Ne me trompé-je pas?

SCÈNE III.

ZERLINE, RODOLFE, GEMMA.

RODOLFE, voyant Zerline qui vient au-devant de lui.

Ma belle protégée...

ZERLINE.

Vous qui m'avez hier défendue et vengée...

RODOLFE, à demi-voix.

Laisse-nous!

GEMMA, qui s'est levée et qui vient d'apercevoir Rodolfe, dit à Zerline.

Laisse-nous!

(Voyant qu'elle hésite.)

Eh oui!

ZERLINE.

C'est singulier!
Ils s'entendent tous deux... et pour me renvoyer!
(A demi-voix, à Rodolfe.)
Ne puis-je rien pour vous?

RODOLFE, de même.

Partir!

ZERLINE, se dirigeant vers la porte à gauche et emportant sa corbeille d'oranges.

Obéissons!
(En souriant.)
Mais, ne pouvant rien voir, prudemment écoutons!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

RODOLFE, GEMMA.

DUO.

RODOLFE, respectueusement.

Pour cet illustre mariage
Dont je vois les apprêts pompeux...

GEMMA, avec dépit.

Vous aussi, vous venez, je gage,
Comme eux tous, m'adresser vos vœux ?

RODOLFE, tristement.

Non, mais je viens à Votre Altesse
Adresser mes derniers adieux !

GEMMA, avec émotion.

Partir ! pourquoi ?

RODOLFE.

Pour fuir la douleur qui m'oppresse !
Je suis trop malheureux !

GEMMA, vivement et avec reproche.

Croyez-vous donc l'être seul ?...

RODOLFE, avec joie.

Ah ! grands Dieux !

Ensemble.

RODOLPHE.

Ah ! si vous pouviez lire,
En ce cœur où respire
Le plus ardent amour,
Vous verriez que ma vie
Par l'hymen qui vous lie
Se brise sans retour.

Vous verriez qu'il faut fuir,
Hélas! ou bien mourir!

GEMMA.

Ah ! si vous pouviez lire
En ce cœur où respire
Une amère douleur,
Vous verriez que ma vie
Est à jamais flétrie
Sous le poids du malheur;
Vous verriez qu'obéir
Hélas! c'est mourir!

RODOLFE.

Simple officier et vous princesse!...
Tout m'interdit même l'espoir!

GEMMA.

Adieu bonheur!

RODOLFE.

Adieu tendresse !

GEMMA.

Il faut obéir au devoir!

Ensemble.

RODOLFE.

Mais si vous pouviez lire
En ce cœur où respire
Le plus ardent amour,
Vous y verriez ma vie
Par l'hymen qui vous lie
Brisée et sans retour!
Vous verriez qu'il faut fuir,
Hélas! ou bien mourir!

GEMMA.

Ah si vous pouviez lire

En ce cœur où respire
Une amère douleur,
Vous verriez que ma vie
Est à jamais flétrie
Sous le poids du malheur !
Vous verriez qu'obéir
Hélas ! c'est mourir !

GEMMA.

L'honneur qui l'ordonne
Nous sépare, hélas !

RODOLFE.

A vous la couronne,
A moi le trépas !

GEMMA.

O douleur extrême !

RODOLFE.

O mortels regrets !
Adieu, vous que j'aime !

GEMMA.

Adieu pour jamais !
On vient ! éloignez-vous !

RODOLFE.

Me renvoyer déjà !

GEMMA.

Partez ; mais ma pensée en tous lieux vous suivra.

Ensemble.

RODOLFE.

L'honneur qui l'ordonne
Nous sépare, hélas !
A vous la couronne,
A moi le trépas !
O douleur extrême !

O mortels regrets !
Adieu, vous que j'aime !
Adieu pour jamais !

GEMMA.

L'honneur qui l'ordonne
Nous sépare, hélas !
Ma sainte patronne,
Veille sur ses pas !
O douleur extrême !
Éternels regrets !
Adieu ! vous que j'aime,
Adieu pour jamais !

(Rodolfe va s'éloigner par la porte du fond ; Zerline, qui sort de la porte à gauche, se place devant lui.)

SCÈNE V.

ZERLINE, RODOLFE, GEMMA.

ZERLINE, à Rodolfe.

Vous à qui je dois tout, restez... restez encor !
Un dévoûment si pur mérite un meilleur sort !

RODOLFE, étonné.

Que dit-elle ?

ZERLINE.

J'ai tout entendu !

RODOLFE.

Téméraire !

GEMMA, cachant sa tête dans ses mains.

Ah ! nous sommes perdus !

ZERLINE, passant entre eux deux.

Vous, perdus ! au contraire

(Les prenant tous deux par la main.)

Vous vous épouserez !

RODOLFE, étonné.

Comment ?

ZERLINE.

Je n'en sais rien
Mais sur vous un pouvoir veille.

RODOLFE et GEMMA, vivement.

Et lequel ?

ZERLINE.

Le mien !

TRIO.

ZERLINE.

Qu'importent les obstacles ?
On les surmontera ;
Et s'il faut des miracles,
Pour vous on en fera !
Tout vous sera prospère,
C'est moi qui le promets !
(A part, regardant Gemma.)
Et le cœur d'une mère
Ne se trompe jamais !

RODOLFE.

Eh ! qui donc êtes-vous ?

GEMMA.

Parlez, ma bonne mère !

ZERLINE, à part, avec émotion.

Sa mère !... à ce mot seul j'ai pensé me trahir !
(Haut.)
Votre mère... avez-vous gardé son souvenir ?

GEMMA.

J'étais trop jeune !... On dit qu'elle était noble !...

ZERLINE.

Et fière !...

Et dédaignant de vous nourrir,
On avait, pour ce soin, fait choix d'une étrangère.
C'était moi !

GEMMA, la serrant dans ses bras.

Vous !

ZERLINE.

Voilà d'où vient cette chanson
Que votre cœur, plus que votre raison,
Hier se rappelait !

GEMMA.

Vous ! ma seconde mère !

ZERLINE.

Moi, qui de la première
Ai conservé la tendresse et le cœur,
Voilà pourquoi je veux votre bonheur !

Ensemble.

RODOLFE.

Qu'importent les obstacles ?
On les surmontera ;
Et s'il faut des miracles,
Pour nous elle en fera.
Oui, le destin prospère
Comblera ses souhaits !
(Regardant Gemma.)
L'amour, en qui j'espère,
Ne nous trompe jamais !

ZERLINE.

Qu'importent les obstacles ?
On les surmontera ;
Et s'il faut des miracles,
Pour vous on en fera.

Tout vous sera prospère,
C'est moi qui le promets!
(A part.)
Et le cœur d'une mère
Ne se trompe jamais!

GEMMA.

Qu'importent les obstacles?
On les surmontera;
Et s'il faut des miracles,
Pour nous elle en fera.
Oui, le destin prospère
Comblera nos souhaits!
(Regardant Rodolphe.)
L'amour, en qui j'espère,
Ne nous trompe jamais!

ZERLINE, regardant avec émotion le tableau qui est entre les deux portes vitrées du milieu, et qui représente une femme portant une corbeille d'oranges, dit à part :

Ce tableau... c'était moi!! Merci, mon Dieu! l'absence
N'a donc pas de son cœur banni ma souvenance!

RODOLFE, qui a remonté vers le fond, et regarde dans les jardins.

Le ministre!

GEMMA.

Mon oncle!

ZERLINE.

Alors, éloignons-nous.
Oui, vraiment... évitez sa vue!
Car il faut avant tout qu'il ait une entrevue...

GEMMA.

Avec qui donc?

ZERLINE.

Avec moi!

GEMMA.

Mais pourquoi?

ZERLINE.

Pour vous!

Ensemble.

ZERLINE, à demi-voix.

Bonne espérance
Et confiance!
Tout doit, je pense,
Nous réussir!
De ma baguette
La vertu secrète,
Que rien n'arrête,
Va vous unir.

RODOLFE et GEMMA.

Bonne espérance
Et confiance!
Tout doit, je pense,
Nous réussir!
De sa baguette
La vertu secrète,
Que rien n'arrête,
Va nous unir.

RODOLFE, regardant vers le fond.

Il s'avance!

GEMMA, de même.

Il s'approche!

ZERLINE, à part.

Oui, c'est bien lui! D'effroi
Je sens mon âme émue!

(Haut, aux deux jeunes gens.)

Allez! croyez en moi!

Ensemble.

ZERLINE.

Bonne espérance,
Et confiance

Tout doit, je pense,
Nous réussir !
De ma baguette,
La vertu secrète,
Que rien n'arrête,
Va vous unir !

RODOLFE et GEMMA.

Bonne espérance
Et confiance !
Tout doit, je pense,
Nous réussir !
De sa baguette
La vertu secrète,
Que rien n'arrête,
Va nous unir !

(Gemma et Zerline sortent par la porte de droite, et Rodolfe par la porte vitrée qui donne sur les jardins.)

SCÈNE VI.

ROCCANERA, seul, entrant en rêvant par la porte de gauche.

Oui, ma femme le veut ; argument sans réplique
Qui dit tout et n'admet aucune autre raison !
Pas même le droit de supplique !
Qui pourrait dire oui, quand ma femme dit non ?
Et ma nièce,
(Baissant la voix.)
Ou plutôt la fille qui m'est chère,
Forcée, ainsi que nous, d'obéir à sa loi,
Épousera demain... Qui ? Le cousin du roi !
Seigneur puissant et fat qui ne saurait lui plaire !
Mais ma femme le veut !!!
(Regardant le tableau qui est au fond du théâtre.)

Toi, dont le souvenir
Rappelle à mon hiver les jours de ma jeunesse,
Tu n'étais pas ainsi, ma charmante maîtresse!
Nous commandions tous deux! ou plutôt le plaisir
Commandait seul! aussi quand tu devais venir,
Lorsque de loin ta voix enchanteresse
Donnait le signal convenu...

(On entend en dehors Zerline chantant l'air : *Achetez mes belles oranges.*)

O ciel! qu'ai-je entendu?...
Est-ce une erreur? Eh non... nulle autre, j'imagine,
N'eut jamais le pouvoir de cette voix divine!

SCÈNE VII.

ROCCANERA, s'élançant vers la porte à droite. ZERLINE, s'offrant tout à coup à ses yeux et portant à son bras une corbeille d'oranges.

DUO.

ROCCANERA, frappé d'étonnement.

Zerline! Zerline!

ZERLINE, souriant.

Zerline!... un peu changée!

ROCCANERA.

Et moi de même... hélas!

ZERLINE.

Changés! Qu'importe? si nos cœurs ne le sont pas!

ZERLINE et ROCCANERA.

Ah! quel bonheur j'éprouve!
C'est toi que je revois,
Et par toi je retrouve
Mes beaux jours d'autrefois!

ZERLINE.

Je viens de voir... Ah! quelle ivresse,

Notre fille !

ROCCANERA, *effrayé.*

Tais-toi !

ZERLINE.

Vainement tu prétends
La couvrir d'or, de diamants,
Et la déguiser en princesse ;
On ne saurait tromper mes yeux à moi !

ROCCANERA, *regardant autour de lui.*

Si l'on nous entendait... ô mortelles alarmes !

ZERLINE.

Peu m'importe l'éclat qui brille autour de toi!
Je ne l'ai pas vu... mais j'ai vu ses larmes,
J'ai vu pleurer ma fille, et tu sauras pourquoi.
Dans ton autorité jalouse
Tu prétends lui donner un mari qu'elle hait ;
Et moi je prétends qu'elle épouse
Un jeune et bel officier qui lui plaît !

ROCCANERA.

Doux rêve d'une mère,
Inutile désir,
Vaine et folle chimère
Qui ne peut s'accomplir.

COUPLETS.

ZERLINE.

Premier couplet.

Souviens-toi de nos heureux jours,
Du temps si doux de nos amours,
De ce temps d'éternels regrets
Qui fuit si vite et pour jamais.

Tu disais que sceptre et grandeur
Pour toi ne valaient pas mon cœur !

Tu disais qu'un regard de moi
Te rendait plus heureux qu'un roi.

Ces amants, que mon cœur défend,
Sans doute, en disent tout autant ;
Et, malgré les destins jaloux,
Ils s'aiment aussi comme nous.

Pitié, pitié pour eux!
Car ils sont malheureux,
Comme, hélas! nous l'étions tous deux.

Deuxième couplet.

Souviens-toi qu'alors, bien souvent,
Au bord des flots, le soir, rêvant,
Nous jurions, en suivant leur cours,
D'unir, comme eux, toujours nos jours.

Serments que le ciel a reçus,
Et que seule, hélas ! j'ai tenus.
Souvenir que j'implore ici,
Serez-vous sans pouvoir sur lui ?

Non, ton cœur entendra mes vœux,
Sinon pour moi, du moins pour eux,
Car, malgré les destins jaloux,
Ils s'aiment déjà comme nous.

Pitié, pitié pour eux!
Car ils sont malheureux,
Comme, hélas ! nous l'étions tous deux.

ROCCANERA.

La tendresse t'égare,
Renonce à tes projets ;
Le destin les sépare,
Hélas ! et pour jamais.

ZERLINE, avec chaleur.

Si tu m'accordes ma prière,

Jamais Gemma ne connaîtra sa mère !
Jamais je ne l'embrasserai,
Jamais je ne lui dirai :
« Ma fille ! »
(Voyant qu'il hésite.)
Eh bien... te faut-il plus encore ?
Mon seul bien, l'enfant que j'adore,
Je ne la verrai plus ! Loin d'elle, de nouveau,
J'irai traîner une vie odieuse !
L'exil pour moi, l'exil jusqu'au tombeau,
Pourvu que Gemma soit heureuse !
Mais... mais...

Ensemble.

ZERLINE.

Je le veux, je le veux !
Et ton cœur généreux
Doit m'entendre
Et comprendre
Ma douleur et mes vœux.
Oui, ma voix,
Je le vois,
T'émeut comme autrefois,
Et ton cœur va me rendre
Et ma fille et mes droits.

ROCCANERA.

Je ne peux, je ne peux ;
Un pouvoir odieux
Me défend de t'entendre
Et repousse tes vœux.
Je le sens, oui, ta voix
M'émeut comme autrefois ;
Mais je ne peux te rendre
Ton enfant ni tes droits.

(Avec embarras.)

Pardonne-moi... je le voudrais...
Mais...

ZERLINE.

Mais ?...

ROCCANERA.

Des motifs tout-puissants, des obstacles étranges...

ZERLINE, avec ironie.

Rodolfe l'officier est trop obscur, dit-on.

ROCCANERA, vivement.

Pour épouser Gemma, princesse d'un grand nom !

ZERLINE.

Mais il sera du moins d'assez bonne maison
Pour mon enfant, à moi, la marchande d'oranges !

ROCCANERA, effrayé.

Que dis-tu ?

ZERLINE.

Que devant la cour en sa splendeur,
Devant ta femme...

ROCCANERA, de même.

O ciel ! ma femme la princesse !

ZERLINE.

Je prétends réclamer mon enfant...

(Avec ironie.)

Car ta nièce...

ROCCANERA.

Tais-toi !

ZERLINE.

Tu n'eus jamais de frère ni de sœur !

ROCCANERA.

Enlever à ta fille et titres et richesse !

ZERLINE.

Je lui donne en échange et tendresse et bonheur.
Décide-toi.

Ensemble.

ROCCANERA.

Torture nouvelle,
Angoisse cruelle !
De deux lois, laquelle
Faut-il écouter ?
Puis-je de sa mère
Braver la colère ?
Que faire ? que faire ?
A quoi s'arrêter ?

ZERLINE, le regardant en souriant.

Torture nouvelle,
Angoisse mortelle !
Son âme rebelle
Voudrait résister;
Mais moi, je suis mère,
Ma juste colère
Sur toi, téméraire,
Saura l'emporter !

ROCCANERA, la suppliant.

C'est ma femme, ce n'est pas moi
Qui veux ce fatal mariage !
Et ma femme est la sœur du roi !

ZERLINE.

De la braver n'as-tu pas le courage ?

ROCCANERA, s'animant.

Eh bien... je l'essaîrai !

ZERLINE.

Tu le jures ?

(Roccanera fait signe que oui.)

C'est bien.

Tiens ton serment... ou je tiendrai le mien !

Adieu...

Ensemble.

ROCCANERA.

Torture nouvelle,
Angoisse mortelle !
De deux lois, laquelle
Faut-il écouter ?
Braver sa colère,
Serment téméraire !
Que faire ? que faire ?
A quoi m'arrêter ?

ZERLINE.

Torture nouvelle,
Angoisse mortelle !
Son âme rebelle
N'y peut résister !
Il craint d'une mère
La juste colère,
Et ce téméraire,
Je l'ai su dompter !

(Zerline sort par le fond, Roccanera par la porte à droite.)





ACTE TROISIÈME

Les jardins du palais où tout est disposé pour le bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES SEIGNEURS et DES DAMES DE LA COUR sont assis, ou se promènent dans les allées. LA PRINCESSE, donnant des ordres à différents domestiques du palais.

LE CHOEUR.

Délices de la cour,
Princesse aimable et belle,
Pour orner ce séjour
Comptez sur notre zèle.
Le suprême plaisir
Est de vous obéir.

UNE PARTIE DU CHOEUR, à voix-basse.

Vois donc quel air rêveur...

L'AUTRE PARTIE DU CHOEUR.

Ce sont mauvais présages.

PREMIÈRE PARTIE, de même.

Oui, toujours le temps sombre...

DEUXIÈME PARTIE.

Annonce les orages !

LA PRINCESSE.

Semez des fleurs et des feux tour à tour,
Que par des torrents de lumière
Cette nuit rivalise avec l'éclat du jour.

LE CHŒUR.

D'une princesse auguste et chère
Par nos soins méritons l'amour,
(A demi-voix.)
Et surtout craignons sa colère...
(Haut.)
Délices de la cour,
Princesse aimable et belle,
Pour orner ce séjour
Comptez sur notre zèle.
Le suprême plaisir
Est de vous obéir !

(Tous sortent de différents côtés.)

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, puis ROCCANERA.

LA PRINCESSE, à part, regardant autour d'elle.

Quoi ! pas encor revenu de la chasse !

ROCCANERA, entrant par la droite en rêvant.

Je l'ai promis ! allons un peu d'audace !
(Apercevant sa femme et s'avançant timidement.)
Madame, je voudrais...

LA PRINCESSE, à part et sans l'entendre.

Qui peut le retarder?

ROCCANERA.

Madame... je voudrais...

LA PRINCESSE.

Quoi donc ?

ROCCANERA.

Vous demander,
Au sujet de ce mariage...

LA PRINCESSE.

Eh bien ?...

ROCCANERA.

De ma nièce Gemma
Et du marquis de Buttura...

LA PRINCESSE.

Ne craignez rien ! Aucun orage
Ne saurait l'empêcher... Il aura lieu demain !

ROCCANERA.

Mais je voudrais avant...

LA PRINCESSE.

Demain, dès le matin !

COUPLETS.

LA PRINCESSE.

Premier couplet.

Que rien ne vous inquiète,
Par mes soins j'ai tout prévu !
Ce soir, ce bal, cette fête,
Demain l'hymen convenu !
Mon frère, le roi lui-même,
Sans jamais répliquer, toujours cède à mes vœux
Car il connaît mon système...
Je veux ce que je veux... parce que je le veux !

ROCCANERA.

Je le sais ! mais pourtant, à mon tour, je voudrais...

LA PRINCESSE.

Qu'à votre avancement cet hymen fût utile !
J'étais là, je veillais sur tous vos intérêts.

Le roi retourne à Naple, il quitte la Sicile;
Mais avant son départ, et surtout en l'honneur
De cet hymen, objet de sa faveur...

Deuxième couplet.

Il vous accorde une grâce,
Que vous ne devrez qu'à moi!
Vous régnerez à sa place,
Il vous nomme vice-roi!
(Geste de joie de Roccanera.)
Le roi mon frère, qui m'aime,
Sans jamais répliquer, toujours cède à mes vœux;
Car il connaît mon système!...
Je veux ce que je veux... parce que je le veux!

ROCCANERA, hors de lui.

Vice-roi! vice-roi! J'ose à peine le croire!

LA PRINCESSE.

Nous irons dès ce soir remercier le roi!
(Sortant par la gauche.)
Je vous attends!

SCÈNE III.

ROCCANERA, seul.

Est-il possible!... moi!
Vice-roi! vice-roi! Quel honneur! quelle gloire!
Rien ne manque à la mienne!...
(Apercevant Zerline, qui est entrée par la droite.)
Ah! qu'est-ce que je voi?
Funeste contre-temps! position critique!

SCÈNE IV.

ROCCANERA, ZERLINE.

ZERLINE, entrant doucement.

Vous venez de parler?

ROCCANERA, avec trouble.

Oui, je viens d'attaquer
Bravement!

ZERLINE, l'approuvant.

C'est bien; c'est la meilleure tactique!
(A demi-voix.)
Qu'a-t-on dit?

ROCCANERA.

Rien encor!
(Avec finesse.)
La bonne politique
Est de savoir attendre et de ne rien risquer!
Attendons.

ZERLINE, avec inquiétude.

Mais pourtant...

ROCCANERA.

Silence!
C'est le marquis Buttura qui s'avance!
(Bas, à Zerline.)
Laisse-nous...
(Haut, et se retournant vers le marquis.)
Vous, marquis!
(Zerline a l'air de s'éloigner, mais revient sur ses pas et écoute.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

J'arrive de la chasse,
Et je courais m'apprêter pour le bal.

ROCCANERA.

Voici l'heure!

LE MARQUIS, s'adressant au prince et lui montrant un petit nègre qui s'avance.

Pardon, c'est Adonis, mon page,
Qui me doit compte d'un message.

ZERLINE, à part, observant le petit nègre.

L'esclave noir, de ce matin,
Du billet de tantôt lui remet la réponse.
Cette orange! qu'il vient de glisser en sa main!

LE MARQUIS, à part, recevant l'orange de la main du petit nègre.

Très-bien; ce message m'annonce
Qu'on m'attendra, pendant le bal, ce soir!
(Haut à Roccanera.)
Adieu, ministre habile et que chacun révère!
(Remontant le théâtre avec Roccanera.)
Ah! qu'avec votre nièce il me tarde de voir
L'hymen former pour moi cette chaîne si chère!

ROCCANERA, lui serrant la main.

C'est mon désir, marquis, et mon espoir!

(Il reconduit le marquis, et en redescendant le théâtre se trouve, avec effroi, vis-à-vis de Zerline.)

SCÈNE VI.

ZERLINE, ROCCANERA.

ZERLINE.

Ne m'abusé-je pas ? et que viens-je d'entendre ?
C'est là le grand seigneur qu'on vous donne pour gendre !

ROCCANERA.

Eh ! oui, le marquis Buttura !

ZERLINE.

Vous ne savez donc pas, et je dois vous l'apprendre,
Que lui, qui doit demain épouser ma Gemma,
Est l'amant d'une grande dame
Dont j'ignore le nom, mais qui vient aujourd'hui
De lui donner un rendez-vous...

ROCCANERA, souriant d'un air de doute.

A lui ?

ZERLINE.

Je l'atteste sur mon âme !

ROCCANERA, avec colère.

Qu'importe ? Il le faut... Je le doi !

ZERLINE, avec reproche.

Vous le devez ?

ROCCANERA.

Malgré moi !
Tu ne sais pas que de ce mariage,
Dépendent ma fortune et ma gloire et mon sort !

ZERLINE.

Et celui de ma fille ?

ROCCANERA, avec orgueil.

Est plus brillant encor !
De suprêmes honneurs deviennent son partage :

(En confidence.)

Vice-roi... Je suis vice-roi !

(Avec force.)

Oui, n'importe à quel prix ! je veux l'être !

(Écoutant.)

Tais-toi.

Car voici le bal qui commence !

ZERLINE.

Mais ma fille ?

ROCCANERA.

Va-t'en. D'effroi, d'impatience,
A peine si je me contiens.

ZERLINE.

Mais vous m'avez promis, je m'en souviens,
De tenir vos serments ?

ROCCANERA, avec colère.

Ah ! c'est trop d'insistance !

ZERLINE.

Et moi, je vous l'ai dit, moi, je tiendrai les miens.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ROCCANERA, puis LE MARQUIS, et tous LES SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR invités pour le bal.

LE CHOEUR.

O bal qui m'enchante,
Nuit étincelante,
Qui de mille feux
Eblouit nos yeux !
O joyeux délire
Que la danse inspire,
Accents enivrants
Qui charment nos sens !

LE MARQUIS.

Oui, j'admire ce bal, à nos regards si doux,
Qui, de tous les pays empruntant les coutumes,
Par l'aspect varié de ses divers costumes,
Semble de l'univers le joyeux rendez-vous!

LE CHŒUR.

O bal qui m'enchante,
Nuit étincelante
Qui de mille feux
Éblouit nos yeux!
O joyeux délire
Que la danse inspire,
Accents enivrants,
Qui charment nos sens!

DIVERTISSEMENT.

(Des danseurs et danseuses, en costumes de différents pays, exécutent plusieurs danses de caractère.)

ROCCANERA, regardant autour de lui d'un air satisfait.

Que de déguisements étranges!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; GEMMA, une corbeille d'oranges sur la tête et habillée comme la jeune fille peinte dans le tableau du second acte. ZERLINE dans le même costume, se tenant près d'elle et portant à son bras un panier rempli d'oranges. Puis RODOLPHE et LA PRINCESSE.

LE MARQUIS.

Jusqu'à ma fiancée en marchande d'oranges!
C'est charmant, c'est exquis!

ROCCANERA, stupéfait en voyant Gemma qui s'incline devant lui en lui présentant sa corbeille.

Quoi! Gemma!

ZERLINE, bas à Roccanera, lui montrant sa fille.

La voilà comme j'étais jadis !
(A demi-voix.)
Ma fille ne sait rien encore,
Et mes droits, elle les ignore...
Je vous l'avais promis !
Mais dès demain, à mes ordres docile,
Marchant mes côtés, elle ira par la ville
Chantant ainsi que moi :
Achetez... achetez...

ROCCANERA.

Tais-toi !

ZERLINE.

Mes belles oranges !...

ROCCANERA.

Tais-toi !
C'est ma mort ! plus encor ! la perte de ma place !

ZERLINE.

Achetez ! achetez !

ROCCANERA, à demi-voix et tremblant.

Que veux-tu que je fasse ?

ZERLINE, de même.

Je vous l'ai dit : la marier
Avec Rodolfe, l'officier.

(Le dialogue qui précède et celui qui suit se disent à voix basse, sur le devant du théâtre, entre Zerline et Roccanera, pendant que derrière eux le bal continue. En ce moment entre Rodolfe, qui salue Gemma, d'abord, et puis d'autres dames de la cour.)

ROCCANERA, toujours à voix basse et rapidement.

Mais dès demain, pour elle un autre hymen s'apprête.

ZERLINE, de même.

Alors, mariez-les en secret dès ce soir !
Sinon, et dès demain... j'en ai l'espoir,

La corbeille sur la tête,
Vous l'entendrez chanter auprès de moi..

ROCCANERA.

Tais-toi! tais-toi!

ZERLINE.

Achetez! achetez!

ROCCANERA, à demi-voix et vivement.

Je céderais!
Oui, par le salut de mon âme,
Je le voudrais; mais c'est ma femme
Qui n'y consentira jamais!

(Lui montrant la princesse qui arrive par la gauche, entourée d'un flot de dames et de cavaliers.)

C'est elle!

ZERLINE, la regardant avec surprise, et à part.

O ciel!... c'est là cette puissante dame,
Cette austère vertu...

ROCCANERA, à demi-voix.

La sœur du roi!

ZERLINE, de même.

C'est bien!
J'ai votre aveu... J'aurai bientôt le sien!

(Passant auprès de Gemma.)

Si tu crois à l'ardent amour
De celle qui t'a nourrie,
Que par toi je sois obéie
En tout point!

GEMMA, étonnée.

En tout point!...

ZERLINE.

Et je jure en retour
D'assurer, dès ce soir, le bonheur de ta vie!

GEMMA.

J'obéirai... j'en fais serment.

ZERLINE, la regardant avec tendresse.

Mon enfant! Ma chère enfant!
Écoute bien la voix qui te conseille,
Et qui tout bas murmure à ton oreille!
A la princesse vas offrir
Cette fraîche et belle corbeille.

GEMMA.

Pourquoi?

ZERLINE.

Tu dois, sans comprendre, obéir!

(La princesse vient de s'asseoir à gauche du théâtre, plusieurs dames sont assises près d'elle. Debout, se tiennent derrière elles quelques seigneurs et officiers, parmi lesquels est Rodolfe. Gemma s'approche de la princesse et lui présente la corbeille d'oranges.)

LA PRINCESSE, souriant.

Le présent est superbe! Eh! que puis-je, en échange,
Princesse, vous donner...

(Zerline est debout derrière Gemma, à qui elle souffle les phrases suivantes, que Gemma répète à demi-voix et timidement. Roccanera, à droite du théâtre, contemple ce tableau d'un air inquiet.)

ZERLINE, bas à l'oreille de Gemma.

Je venais vous prier...

GEMMA, répétant la phrase de chant à demi-voix à la princesse.

Je venais vous prier.

ZERLINE, de même.

De vouloir bien me marier!

GEMMA, de même.

De vouloir bien me marier!

RODOLFE, à part.

O ciel!

ZERLINE.

Avec Rodolfe, l'officier...

(Gemma hésite. Zerline répète.)

GEMMA, baissant les yeux.

Avec Rodolfe l'officier.

RODOLFE, étonné et à part.

Qu'entends-je?

LA PRINCESSE, étonnée et regardant tour à tour Gemma et Rodolfe avec indignation et surprise.

Est-il possible ! et quelle audace extrême!

GEMMA, bas à Zerline.

Je tremble!

ZERLINE, de même.

Ne crains rien ! Obéis jusqu'au bout!
Présente-lui maintenant une orange
Et dis-lui hardiment : Je sais tout!...

GEMMA présente une orange à la princesse en lui disant :

Je sais tout!

LA PRINCESSE, troublée.

Elle sait tout... O ciel! qu'entends-je?

(Se levant et apercevant Zerline, elle s'arrête stupéfaite.)

Que vois-je !

ZERLINE, s'avançant.

Eh oui, vraiment!... Madame, elle sait tout,
Et moi de même...

Ensemble.

ZERLINE, tirant de sa poche les fragments de la lettre ramassée par elle.

Elle sait tout! et sa vengeance
Près d'un mari peut vous trahir ;
Et pour acheter son silence
Il faut céder à son désir.
Le plus prudent est d'obéir,

Prudemment il faut obéir !

LA PRINCESSE.

Elle sait tout ! et sa vengeance
Près d'un mari peut me trahir,
Et pour acheter son silence
Il me faut, hélas ! consentir.
Malgré moi, je dois consentir,
O fureur, il faut consentir !

(A Gemma et affectant de cacher son trouble.)

Moi... j'ignorais vos sentiments...
Puisqu'un autre amour vous engage,
Puisqu'il le faut...

ZERLINE, qui pendant ce temps a roulé entre ses mains une orange qu'elle montre toujours à la princesse.

Très-bien...

LA PRINCESSE.

Moi-même je consens
A ce nouveau mariage...

GEMMA, ROCCANERA, et LE MARQUIS.

Ah ! qu'est-ce que j'entends?

Ensemble.

ROCCANERA, GEMMA et RODOLFE.

O surprise! ô merveille !
Je ne sais si je veille ;
D'une bonté pareille
On reste stupéfait !
L'aventure est étrange !
Quoi ! plus douce qu'un ange,
A l'instant elle change
D'idée et de projet.

LE MARQUIS.

O surprise ! ô merveille !
Je ne sais si je veille ;

D'une injure pareille
Je reste stupéfait.
De cette insulte étrange
Il faut que je me venge ;
Est-ce ainsi que l'on change
De plan et de projet ?

ZERLINE.

Je comprends à merveille
Une bonté pareille,
Sa prudence s'éveille
Et craint pour son secret.
Et douce comme un ange,
A l'aspect d'une orange,
Tout à coup elle change
D'idée et de projet.

LA PRINCESSE.

De peur qu'on ne surveille
Aventure pareille,
De peur que ne s'éveille
Un soupçon indiscret,
Aussi douce qu'un ange
Et sans que je me venge,
Il faut bien que je change
D'idée et de projet.

LE MARQUIS, à part, regardant la princesse avec colère.

Rompre ainsi sans motif !
(A voix haute.)
Un instant... je réclame !
Et mon courroux...

ZERLINE, à demi-voix.

S'apaisera
(Lui montrant l'onrage.)
Devant un argument pareil à celui-là !

(Montrant Gemma, et à voix basse.)
Elle sait tout !...

LE MARQUIS, à part.

O ciel !

(Haut, à la princesse.)

C'est différent, madame !

ROCCANERA, étonné.

Que dit-il ?

LE MARQUIS, à Roccanera.

J'obéis à l'honneur, à ses lois !
(Montrant Gemma.)
Dès qu'un autre lui plaît, je renonce à mes droits !

Ensemble.

ROCCANERA, GEMMA et RODOLFE.

O surprise ! ô merveille !
Je ne sais si je veille,
D'une bonté pareille
Chacun est stupéfait.
L'aventure est étrange,
Et plus douce qu'un ange,
A l'instant elle change
D'idée et de projet.

ZERLINE.

Je comprends à merveille
Une bonté pareille,
Sa prudence s'éveille
Et craint pour son secret.
O destinée étrange !
A l'aspect d'une orange,
Soudain chacun d'eux change
D'idée et de projet.

LA PRINCESSE et LE MARQUIS.

De peur qu'on ne surveille

Aventure pareille,
De peur que ne s'éveille
Un soupçon indiscret,
O destinée étrange !
Et sans que je me venge,
Il faut bien que je change
D'idée et de projet.

ROCCANERA, à Zerline.

Explique-moi du moins !

ZERLINE.

C'est inutile !

ROCCANERA, anéanti de surprise.

Quoi ! ma femme a cédé !

ZERLINE.

La recette est facile.
(A demi-voix.)
Et sans avoir jamais recours
A la violence, au reproche,
Pour commander, ayez toujours
(Lui montrant une orange.)
Cet argument dans votre poche !
(S'adressant à Rodolfe et à Gemma.)
Et vous, à qui je l'ai promis,
O mes enfants, soyez unis !

RODOLFE.

Comment nous acquitter...

GEMMA.

Et que pouvons-nous faire
Pour vous, ma bonne mère ?

ZERLINE fait un geste d'émotion qu'elle réprime, et dit à Roccanera, qui s'approche d'elle.

Je me tairai... Je l'ai promis !
Ils sont heureux, ils sont unis !

AIR.

Victoire ! Ah ! quelle ivresse
Selon mes vœux,
J'ai tenu ma promesse,
Ils sont heureux !
(S'adressant à Gemma.)
Tous les jours en silence
Vous aimer et vous voir,
C'est là ma récompense,
C'est là mon seul espoir !
(D'un air respectueux.)
Si vous voulez pourtant m'accorder une grâce,
Princesse... permettez qu'ici je vous embrasse !
(Gemma se jette dans ses bras.)
Bonté du ciel ! bonheur inespéré !
(A Roccanera à demi-voix.)
Ne craignez rien... je me tairai.
Et maintenant joyeuse,
Au delà de mes souhaits,
Et seule pourvoyeuse,
Admise en ce royal palais :
(Reprenant la canzonetta du premier acte.)
Achetez mes belles oranges,
Ces fruits divins, par qui je suis
Bien plus heureuse que les anges
Ne le sont même en paradis !



FLORINDE

OU

LES MAURES EN ESPAGNE

OPÉRA EN QUATRE ACTES

MUSIQUE DE S. THALBERG

LONDRES. — Théâtre de la Reine. — 3 Juillet 1851.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE JULIEN, gouverneur de Ceuta	MM. LABLACHE.
FAVILA, son fils	SIMS REEVES.
RODRIGUE, roi des Goths	CALZOLARI.
MUNUZZA, chef des Maures	COLETTI.
UN ÉCUYER	—
FLORINDE, fille du comte Julien	Mmes SOPHIE CRUVELLI.
THÉODOMIR, page de Rodrigue	MARIA CRUVELLI.

GUERRIERS MAURES. — CHEVALIERS et DAMES ESPAGNOLS. — MAURESQUES. — RELIGIEUSES, etc.

En 711.

En Afrique. — A Ceuta.



FLORINDE

OU

LES MAURES EN ESPAGNE*

ACTE PREMIER

Le camp des Maures, sous les murs de Ceuta.

SCÈNE PREMIÈRE.

Divers groupes de GUERRIERS occupés des préparatifs d'une fête militaire, puis MUNUZZA avec ses PRINCIPAUX OFFICIERS.

INTRODUCTION.

PLUSIEURS GUERRIERS.

Ornons nos épées de guirlandes de fleurs pour célébrer l'amour et la gloire. Le ciel a donné aux Maures de vaincre les preux et d'aimer les belles.

* Traduction, par M. Edmond Villetard, du *Scenario* mis en vers italiens par M. Giannone.

D'AUTRES GUERRIERS.

Il est permis à la valeur de goûter quelques courts instants de plaisir au milieu des périls. Aujourd'hui la paix, les fêtes, les chants ; demain la guerre et toutes ses terreurs.

LES PREMIERS GUERRIERS.

Que l'Espagnol altier descende de ses remparts pour montrer sa bravoure. Le grand Munuzza ouvre l'arène aux chevaliers des deux nations.

TOUS LES GUERRIERS.

Ornons nos épées de guirlandes de fleurs pour célébrer l'amour et la gloire. Le ciel a donné aux Maures de vaincre les preux et d'aimer les belles.

(Pendant ce chœur, Munuzza entre avec sa suite ; peu d'instants après arrive un officier qui lui parle bas. Munuzza lui fait signe d'introduire quelqu'un. — L'officier sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; UN GUERRIER INCONNU, portant la devise et les armes des Abencerrages, et suivi d'un jeune ÉCUYER, est introduit par L'OFFICIER, accompagné d'un CHEVALIER MAURE.

MUNUZZA.

Toi que mes éclaireurs ont trouvé près de mon camp, qui es-tu ?

L'INCONNU.

Qui es-tu toi-même, toi qui m'interroges ?

MUNUZZA.

Chef des Maures, je tiens ici la place du calife. Munuzza est mon nom.

L'INCONNU.

Ah ! Tu es Munuzza ! Moi je suis Ben-Amet.

(Il lui tend un pli.)

MUNUZZA.

Ben-Amet! Le brave Abencerrage qui surpasse tous les braves; l'honneur et l'espoir de ses frères! Ah! depuis longtemps nous réclamions le secours de ton bras, fleur des héros. C'est bien là mon appel. Tu l'as enfin entendu. (Il lui remet le pli après l'avoir à peine regardé.) Enfin je te connais. Tu viens chercher une nouvelle gloire. La victoire des croyants est maintenant certaine!

CAVATINE.

Tu seras à nous, Espagne indomptée. La parole du prophète ne ment pas; il donnera à son peuple l'empire de l'Occident. C'est à nous, ô Espagne, qu'appartiendront tes campagnes délicieuses et fertiles, qui font de toi un paradis; à nous l'éternel sourire de ton ciel, à nous la beauté de tes femmes! Sur tes remparts, foulés par nos soldats, flotteront nos drapeaux, et l'Arabe invincible ne s'arrêtera pas avant que le sol manque sous ses pieds.

L'INCONNU.

Mais Ceuta vous ferme la route de l'Espagne.

MUNUZZA.

Oui; c'est le seul obstacle qui arrête notre vol victorieux.

L'INCONNU.

Obstacle invincible!

MUNUZZA.

Tu te trompes. Là où la force reste impuissante, l'adresse doit nous venir en aide! Déjà j'ai profité de trois jours de trêve pour annoncer un tournoi, et j'ai invité le comte Julien avec ses fils.

L'INCONNU.

Comment! Un guet-apens tendu au vaillant gouverneur de Ceuta?

MUNUZZA.

Qui donc oserait m'en soupçonner ?

L'INCONNU.

Alors quel est ton dessein ?

MUNUZZA.

Tu le sauras s'il réussit. Rodrigue, le jeune roi est, il est vrai, fougueux et violent, mais ce n'est pas un guerrier.

L'INCONNU.

Qui a osé dire cela ?

MUNUZZA.

La renommée; et, si elle ne ment pas, dans sa royale Tolède, toujours au milieu des fêtes et des danses, il passe sa vie entouré de belles et de flatteurs ; aux unes il prodigue les plaisirs, aux autres les honneurs ; quant aux vieux guerriers qui furent l'épée et le bouclier de son père, il a offensé leur fierté par ses dédains.

L'INCONNU.

Eh bien?

MUNUZZA.

Plus tard j'achèverai. Attends-moi et prépare-toi à accroître encore dans le tournoi l'éclat de ta renommée.

TOUS LES GUERRIERS.

Ornons nos épées de guirlandes de fleurs pour célébrer l'amour et la gloire. Le ciel a donné aux Maures de vaincre les preux et d'aimer les belles.

(Munuzza se retire avec sa suite.)

SCÈNE III.

RODRIGUE, THÉODOMIR et GUERRIERS continuant leurs préparatifs.

THÉODOMIR.

Ah ! sire ! Quelle idée étrange et indigne de vous !...

RODRIGUE.

Je n'ai pu lui répondre, je suis en son pouvoir.

THÉODOMIR.

Pourquoi vous y être mis?

RODRIGUE.

Avais-je un autre moyen d'entrer à Ceuta et d'avertir les miens? Si je me suis servi de cet écusson et de ces armes que j'ai enlevés au brave Ben-Amet tombé sous mes coups, c'est dans ce seul dessein que je l'ai fait.

THÉODOMIR.

Vous n'aviez pas un autre motif?

RODRIGUE.

Que veux-tu dire?

THÉODOMIR.

Ne voit-on pas près de Ceuta le couvent de Sainte-Irène? Un torrent ne coule-t-il pas près de ce couvent? Une inconnue, entraînée par ses eaux furieuses, ne vous a-t-elle pas dû la vie?

RODRIGUE.

Eh bien?

THÉODOMIR.

Son âge, sa beauté, ses charmes, la douceur de ses paroles quand elle fut rejointe par sa suite, avez-vous oublié tout cela?

RODRIGUE.

Ah! certainement non!

THÉODOMIR.

« Courtois chevalier (disait-elle, car à vos armes elle avait reconnu en vous un Espagnol), vous saurez un jour à Ceuta quelle est celle que vous avez arrachée à la mort. » — Et voici Ceuta.

RODRIGUE.

Eh bien! cela est vrai! Cette aventure me sembla si

charmante, cette femme apparut à mes yeux si belle et si pure, qu'à partir de ce moment je n'espère et je ne vis qu'en elle, et je préfère à mon sceptre la lance et l'épée de chevalier.

CAVATINE.

Dompter en simple chevalier la colère du destin, me semble plus noble que de devoir mon bonheur à mon titre de roi. J'aime à tenter tour à tour l'amour et les armes. Au milieu des hymnes de la victoire, la gloire me sera plus chère si les battements d'un cœur répondent au mien, si le prix de la vaillance m'est donné par la beauté. Que le sort dans sa colère m'enlève l'empire; s'il laisse une place à l'amour dans mon cœur, ses rigueurs ne me causeront ni crainte ni chagrin; d'une âme courageuse je défie la mort, je ris de la fureur des hommes; mon épée me reste, il me reste l'amour.

SCÈNE IV.

RODRIGUE et THÉODOMIR se tenant à l'écart; MUNUZZA entre en donnant la main à FLORINDE et à FAVILA suivis de CHEVALIERS et de DAMES ESPAGNOLS, de MAURESQUES et d'OFFICIERS MAURES.

LE CHŒUR.

Dans les tentes d'Ismaël, l'étranger est le bienvenu; qu'il soit un ami et un frère pour le guerrier arabe!

MUNUZZA.

Quoi! le comte Julien n'est pas avec vous?

FAVILA.

Seigneur, il vous envoie sa fille et son fils comme preuve de sa confiance en vous. Gouverneur de Ceuta, son devoir lui défend d'en sortir.

RODRIGUE, à part.

Véritable miroir de l'honneur, je te reconnais à cette

conduite, noble vieillard ! (Reconnaissant Florinde. — Bas, à Théodomir.) Ah ! que vois-je ? C'est elle !

THÉODOMIR, avec surprise.

C'est vrai !

RODRIGUE, de même.

Et le comte Julien est son père !...

FLORINDE, à part, reconnaissant Rodrigue.

Ciel ! c'est lui ! (Bas à Favila.) O mon frère ! voici mon sauveur !

FAVILA, à Florinde, d'un ton méprisant.

Lui ? Un guerrier arabe !

FLORINDE, à part.

O mon cœur, tu m'as trahie !

MUNUZZA, de même.

Bien que j'aie échoué dans ma première attaque, ô comte, je ne te cède pas encore la victoire !

QUINTETTE.

Ensemble.

FLORINDE, à part.

Maintenant mon âme s'aperçoit de sa funeste erreur. Il ne partage pas ma foi, je dois le haïr. Je me sens mourir de honte et de douleur.

THÉODOMIR, bas à Rodrigue.

Si elle vous croit son ennemi, son erreur sera bientôt dissipée ; mais le Maure vous regarde et peut concevoir des soupçons; il vous faut cacher les sentiments de votre cœur.

RODRIGUE, de même à Théodomir.

Elle me croit son ennemi; je lui inspire de la terreur; adversaire de sa foi, elle doit me haïr. Mon cœur palpite, je sens qu'il se glace.

FAVILA, à part, désignant sa sœur.

Ennemi de notre foi, en horreur aux nôtres, Florinde le

voit et doit le haïr ; mais elle semble éprouver un tout autre sentiment dans son cœur.

MUNUZZA, à part.

S'il se croyait offensé par son propre seigneur, la fidélité du comte pourrait chanceler; une telle erreur pourrait changer son âme.

FAVILA, à Rodrigue.

Vous qui avez un jour sauvé ma sœur, dites-moi au moins quel est celui à qui je dois ma reconnaissance.

MUNUZZA.

Vous voyez Ben-Amet.

FLORINDE et **FAVILA**, à Rodrigue, avec un sentiment d'horreur.

Vous ! ce terrible guerrier !

MUNUZZA.

Plus d'une fois, en effet, il trempa son épée dans le sang des vôtres.

RODRIGUE, vivement et sur le point de se trahir en voyant la terreur de Florinde.

Moi !...

THÉODOMIR, bas à Rodrigue, en le voyant sur le point de se perdre.

Ciel! contenez encore votre indignation et votre chagrin ; un mot peut vous coûter votre royaume et votre liberté.

FLORINDE.

Ah ! cela ne peut être.

(Rodrigue est sur le point d'accueillir ces paroles par un geste d'approbation.)

THÉODOMIR, bas à Rodrigue et l'empêchant de parler, afin qu'il ne se trahisse pas.

Seigneur, ne démentez pas Munuzza, ou celle que vous aimez va se perdre avec vous.

RODRIGUE, bas à Théodomir.

Tu as raison, je dois avant tout la sauver.

MUNUZZA, à Rodrigue.

Et Ben-Amet ne parle pas?

FLORINDE et FAVILA.

C'est donc vrai ?..

RODRIGUE, avec effort.

C'est vrai !

MARCHE.

LE CHOEUR.

O guerriers, fidèles à la gloire, accourez, volez au combat! Déjà les belles s'apprêtent à vous donner le prix de la victoire.

RODRIGUE.

Madame, je vous demande, je vous supplie de porter les couleurs de votre chevalier.

FAVILA.

Quelle audace !

FLORINDE, avec hésitation.

Un destin rigoureux me défend de vous le permettre, seigneur.

RODRIGUE.

Ah ! pourquoi?

FAVILA, à Rodrigue, avec impatience.

Cessez de l'interroger. C'est moi qui répondrai pour elle.

THÉODOMIR, à Rodrigue.

Seigneur, réprimez votre colère!

MUNUZZA.

Que va-t-il arriver ?

RODRIGUE, à Favila, avec hauteur.

C'est d'elle seule que j'attends une réponse. (S'adressant à Florinde.) Je vous le demande, soumis et suppliant : ah ! madame, veuillez parler.

FAVILA, portant la main à son épée.

Et quand je te réponds avec mon épée, tu persistes à prier cette dame!

RODRIGUE, faisant le même geste, avec la violence que donne une fureur longtemps contenue.

C'en est trop !

MUNUZZA, arrêtant Rodrigue.

Ben-Amet osera-t-il violer la trêve jurée ?

THÉODOMIR, bas à Rodrigue, en le retenant.

Non, un amant ne se laisse pas emporter par la colère jusqu'à donner la mort au frère de sa bien-aimée.

FLORINDE, cherchant à calmer son frère.

O mon frère, regarde autour de toi. Il ne nous reste aucun espoir de salut.

(S'approchant timidement de Rodrigue, avec une douceur extrême.)

ROMANCE.

Mon âme, ah ! crois-le bien, sent profondément ce que tu as fait pour moi ; mais si, oubliant le ciel, je cédais à ton désir, ce serait méconnaître et outrager celui à qui je dois mon cœur.

RODRIGUE.

Je te comprends. Ah! malheureux que je suis ! Tu brûles d'un autre amour ?

FLORINDE.

Non, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour d'une jeune chrétienne. Jamais aucun mortel ne me conduira à la couche nuptiale. Je mourrai consacrée au Seigneur des anges.

RODRIGUE.

Ah ! tu ne pourras commettre, tant que je respirerai, une telle erreur !

FAVILA.

Impie ! Et quel droit ?...

RODRIGUE, dans un élan qu'il ne peut maîtriser.

Celui de te commander à toi!

FAVILA, avec colère et mépris.

A moi!

THÉODOMIR, avertissant Rodrigue.

Seigneur!

FLORINDE, avec prière.

Mon frère!

MUNUZZA, arrêtant Rodrigue.

C'est mon hôte! Il m'est sacré!

RODRIGUE.

Quel droit?... Je l'aime, et le destin veut qu'elle soit à moi. Je l'ai enlevée à la mort; mais qui peut me l'enlever, à moi?

FAVILA, d'un ton menaçant.

C'en est trop, téméraire! (Se dirigeant vers Munuzza.) Ce n'est pas en vain que je porte un glaive.

FLORINDE.

Respecte en lui, frère, la vie qu'il m'a donnée!

FAVILA, repoussant sa sœur et s'adressant à Munuzza.

Je te prie de transformer la joute en un combat à mort.

FLORINDE et THÉODOMIR.

Ciel!...

RODRIGUE.

Je l'accepte.

MUNUZZA.

Je n'y puis consentir. Dieu et l'honneur le défendent.

FLORINDE et THÉODOMIR, à part.

Ah! je respire!

FAVILA.

Je dois céder; mais avant peu, nous nous mesurerons dans un véritable combat, et tu verras lequel est le plus brave de nous deux!

FINALE.

Ensemble.

LE CHOEUR.

O guerriers! fidèles à la gloire, accourez, volez au combat. Déjà les belles s'apprêtent à vous donner le prix de la victoire.

RODRIGUE et FAVILA.

La gloire nous invite à la guerre : accourons, volons au combat, et bientôt ma facile victoire, (S'adressant l'un à l'autre.) orgueilleux, t'apprendra à trembler.

FLORINDE, THÉODOMIR et MUNUZZA.

La gloire vous invite au tournoi; accourez, volez au combat; et puisse l'honneur d'une victoire non sanglante suffire à tous deux pour apaiser leur courroux.

(Ils sortent au son d'une marche solennelle.)





ACTE DEUXIÈME

L'intérieur du couvent de Sainte-Irène.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES RELIGIEUSES.

LE CHŒUR.

O grand Dieu ! désarme pour nous sauver le bras des Arabes ; défends ton peuple, tes temples et ta foi ; puissent les prières de la vierge qui va te consacrer son âme et sa vie monter, unies à nos prières, plus puissantes vers toi.

(Une sœur, qui arrive, commande d'un geste aux religieuses de s'en aller et elle sort avec elles.)

SCÈNE II.

FLORINDE, entrant avec LE COMTE JULIEN.

LE COMTE JULIEN.

Rien, ô ciel ! ne pourra changer ta résolution ?

FLORINDE.

Non, mon père. Dieu m'appelle et j'obéis à Dieu.

LE COMTE JULIEN.

Je t'ai donc amenée ici pour t'y perdre à jamais ! Non ! je ne puis permettre cela.

FLORINDE.

Ah ! prends pitié de ta fille, pitié de son honneur qui est le tien, ô mon père ! Apprends-le donc, et que nul autre ne le sache : cet impie, cet infidèle qui a fait un horrible carnage des nôtres, ce guerrier qui vient de remporter la victoire dans le tournoi et auquel je dois la vie, eh bien, je brûle d'amour pour lui.

LE COMTE JULIEN, avec plus d'étonnement que de colère.

Ah ! que dis-tu ?

FLORINDE.

Et c'est en Dieu seul que je cherche à oublier et à calmer ma douleur.

LE COMTE JULIEN.

O fille aussi infortunée que généreuse, l'acte que tu vas accomplir est digne de notre sang. Mais en toi je perds toute la chère espérance, toute la consolation de ma vieillesse épuisée.

FLORINDE.

Ah ! pardonne-moi, et crois bien que tout autre asile qu'un cloître serait impuissant contre la flamme qui dévore mon cœur. Bénis au moins ta fille. C'est pour toi, ô mon père, qu'elle veut renoncer au monde plutôt qu'à sa réputation.

LE COMTE JULIEN.

Non ! non !... mais tu le veux. Ton père te sacrifie ses derniers jours. Puisse du haut du ciel le Dieu de bonté veiller à jamais sur toi, et te donner la paix du cœur que tu m'enlèves à moi pour toujours !

AIR.

Dans la triste solitude où tu l'abandonnes, ton père ne t'entendra plus jamais répondre à l'appel de son cœur ; il

ne contemplera plus en toi la vivante image de ta mère! O ma fille! me tuer ne serait pas un crime, mais une preuve de pitié!

Et à l'heure, maintenant bien prochaine, où, dégagé des liens terrestres, ton père ira rejoindre cette sainte femme parmi les anges du ciel, il ne pourra lui apporter ni un baiser ni un soupir de son enfant. O ma fille! me tuer ne serait pas un crime, mais une preuve de pitié!

Vois quel tremblement agite ma poitrine, vois quelles larmes baignent les joues de ton père. Ah! ne me répète pas ton triste adieu, ou bien ma douleur pourrait t'enlever au temple et au Seigneur.

(Il sort.)

SCENE III.

FLORINDE, seule.

O retraite solitaire, ô cloître saint, ô sombres voûtes, ô murs où la parole de Dieu fait taire la nature, vous qui vous placez entre moi et le monde, défendez-moi contre ce souvenir!

AIR.

LE CHŒUR, en dehors.

Vierge élue du ciel, c'est en Dieu que s'apaise toute douleur.

FLORINDE.

Il m'attend, cet autel d'où je vais envoyer le dernier adieu à mon père, à mon frère et au funeste amour que ces chants sacrés devraient arracher de mon cœur.

LE CHŒUR, en dehors.

Vierge pieuse, tes tourments s'apaiseront dans le Seigneur.

FLORINDE.

Ah oui, grand Dieu! S'il est vrai que tu acceptes mes

vœux, fais rentrer la paix dans mon âme, tourne vers toi tous les mouvements de mon cœur!

LE CHŒUR, en dehors.

Viens chercher le calme dans le sein du roi des rois!

FLORINDE.

Ah! mes angoisses deviennent à tout instant plus poignantes!

LE CHŒUR, en dehors.

Vierge élue du ciel, c'est en Dieu que s'apaise toute douleur.

FLORINDE.

Vaines prières, taisez-vous désormais, mon cœur est rebelle et sourd, vous ne faites qu'accroître le poids de ma faute et mes terreurs. Ah! j'ai laissé pénétrer trop avant dans mon cœur ses regards, son image! C'est en vain que dans mon supplice je lui crie : Fuis, ah! fuis! Il me poursuit, il vient, je le sens! Ah! Il est toujours devant mes yeux!

(Elle pousse un cri en voyant paraître Rodrigue.)

SCÈNE IV.

FLORINDE, RODRIGUE.

DUO.

RODRIGUE.

En vain tu as cherché à fuir; me voici, je suis près de toi. Ces murailles inaccessibles, je les ai vaincues et violées, sans redouter le courroux du ciel.

FLORINDE.

Si je ne délire pas, si une funeste erreur n'abuse pas mes sens, si c'est bien toi, ah! fuis!

RODRIGUE.

O ma Florinde, je t'ai dit que tu serais à moi, et tu seras à moi, quand ce serait au prix de notre vie et de notre

honneur à tous deux! quand je devrais t'arracher des mains du Seigneur!

FLORINDE.

Ah! tais-toi! Ces paroles glacent mon cœur d'effroi. Redoute, malheureux, redoute sa colère.

RODRIGUE.

C'est ta haine que je craignais, et rien d'autre au monde, je le jure. Certain maintenant de ta haine, que puis-je craindre encore?

FLORINDE.

Te haïr! quand tu m'as sauvée? Ah! je ne suis pas ingrate! mais Dieu ne me permet pas d'aimer un infidèle.

RODRIGUE.

Et si j'étais chrétien?

FLORINDE.

Est-ce un songe, un accès de délire?

RODRIGUE.

Florinde, j'en prends Dieu à témoin, ce Dieu qui voit mon cœur! Je t'aime et je ne désire rien de plus sur terre que de te voir à moi!

FLORINDE.

Tu es chrétien! Ah! je t'aime! je t'aime d'un immense amour!

FLORINDE et RODRIGUE.

Quel rayon de lumière, brillant à travers les ombres funestes, vient rendre la vie à mon cœur! La joie d'amour est une joie céleste!

FLORINDE.

Viens là où s'élèvent les chants qui devaient m'unir au ciel, et change le voile que j'allais prendre en une couronne nuptiale.

RODRIGUE, à part.

Hélas! je suis roi!

FLORINDE.

Tu te troubles? Malheureuse! je suis trahie!

RODRIGUE.

Apprends... Ah! je suis arrêté par un obstacle fatal.

FLORINDE.

Tu m'as trompée, perfide! Que la colère au ciel tombe sur toi!

RODRIGUE.

Ne me condamne pas! Écoute-moi! Prends pitié de moi!

FLORINDE.

Cœur perfide! cœur inique, impie envers Dieu, sans pitié pour moi! ris, insulte la douleur qui hâtera ma fin. La pensée que j'ai pu t'aimer me suffira pour mourir.

RODRIGUE.

Ah! ne suffit-il pas à ta colère que le sort m'empêche d'être à toi? Plus mortelle que ma douleur, ta haine me tuera. Je suis déjà trop malheureux! Par pitié, écoute-moi! Tu me pardonnerais si tu savais qui je suis!

FLORINDE.

Ne le sais-je donc pas! Tu es un traître!

RODRIGUE.

Tu me hais?

FLORINDE.

Tu es encore là!

RODRIGUE.

Pour toi, pour moi, pitié!

FLORINDE.

Mon seul refuge est l'autel que dans mon impiété j'oubliais pour toi.

RODRIGUE.

Ne me fuis pas, ô ma bien-aimée; je t'aime et je t'ai sauvée.

FLORINDE.

Va-t'en !

RODRIGUE.

Tu me hais encore !

FLORINDE.

Tais-toi, parjure, et va-t'en.

RODRIGUE.

Ah ! tu me hais !

FLORINDE.

Je retourne à Dieu.

(Elle veut sortir.)

RODRIGUE, la retenant.

Non, tant que je vivrai.

FLORINDE.

Laisse-moi !

RODRIGUE.

Je t'aime !

FLORINDE.

Et moi je t'abhorre et je te déteste ! Laisse-moi !

RODRIGUE.

Ah ! Écoute-moi encore ! Pour moi, pour toi, pitié !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; RELIGIEUX et RELIGIEUSES accourant en tumulte.

FINALE.

LES RELIGIEUX et LES RELIGIEUSES.

Mort à l'impie, au criminel qui a forcé les portes saintes
Anathème, opprobre et mort ! Tremble, monstre d'impiété !

RODRIGUE.

Je vous méprise. Je tiens entre mes mains son sort et le

vôtre. Le destin me trouvera avec elle dans la vie, avec elle dans la mort.

FLORINDE.

O Dieu clément et tout-puissant, jette un regard sur moi ! Mon âme vacille et ne peut résister à un coup si terrible.

Ensemble.

LES RELIGIEUX et LES RELIGIEUSES.

Tremble, ah ! tremble. Déjà dans la main de Dieu s'allume la foudre. Elle éclate, elle tombe. Elle te frappera de ses coups.

RODRIGUE.

Ah ! la foudre de Dieu voudrait en vain nous séparer ; je la défie, et si elle tombe, elle nous consumera du moins tous les deux.

FLORINDE.

O désespoir ! ô terreur ! qui me défendra contre cet impie ? Déjà la foudre tombe. Que le ciel ait pitié de nous !

(Elle s'évanouit et Rodrigue l'emporte dans ses bras, malgré les religieux et les religieuses épouvantés.)





ACTE TROISIÈME

Premier tableau

Une salle dans le palais du comte Julien.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE JULIEN, puis UN ÉCUYER.

LE COMTE JULIEN, assis, et profondément abattu.

Tu étais mon unique espérance, ô ma fille, et je t'ai perdue ! que me reste-t-il ?

UN ÉCUYER, entrant.

Seigneur !

LE COMTE JULIEN.

Quoi ?

L'ÉCUYER.

Un envoyé de Munuzza désire s'entretenir avec vous.

LE COMTE JULIEN.

Fais-le entrer et laisse-nous.

(L'écuyer sort et fait aussitôt entrer Munuzza.)

SCÈNE II.

LE COMTE JULIEN, MUNUZZA.

LE COMTE JULIEN, se levant sans regarder Munuzza.

Toi, que m'envoie le chef des Maures, que me veux-tu (Il le regarde.) Ciel ! que vois-je ?

MUNUZZA, avec une noble confiance.

Munuzza.....

LE COMTE JULIEN.

A peine en puis-je croire mes yeux.

MUNUZZA.

J'avais espéré te recevoir dans mon camp ; tu n'es pas venu ; c'est moi qui viens à toi : mon cœur a toute confiance en ton grand cœur.

LE COMTE JULIEN.

Tu as eu raison de te fier à moi. Mais qu'est-ce qui t'amène ?

DUO.

MUNUZZA.

Le feu roi d'Espagne estimait ta valeur.

LE COMTE JULIEN.

Tu sais, ennemi valeureux, si j'ai mérité son affection.

MUNUZZA.

Il te fit de magnifiques promesses.

LE COMTE JULIEN.

Je sais qu'il était juste.

MUNUZZA.

Mais il ne les tint jamais.

LE COMTE JULIEN.

La mort l'en empêcha.

MUNUZZA.

Il voulait te nommer gouverneur de l'Andalousie.

LE COMTE JULIEN.

Le fils fera ce que le père n'a pu faire.

MUNUZZA.

Et tu crois qu'il le fera?

LE COMTE JULIEN.

Comment en douterais-je?

MUNUZZA.

Ah! tu ne lis pas dans son cœur.

LE COMTE JULIEN.

Tu ne peux pas y lire plus que moi.

MUNUZZA.

C'est souvent une grande erreur de chercher de la reconnaissance dans le cœur des hommes. Tu te tromperais plus gravement encore si tu croyais en trouver dans le cœur d'un roi.

LE COMTE JULIEN.

Qu'importe à mon zèle, à mon affection, de trouver mon roi peu reconnaissant! Il me suffit à moi, de suivre les lois de l'honneur en défendant ma foi et ma patrie.

MUNUZZA.

Je n'aime pas à voir une grande âme ainsi offensée. (Lui tendant un papier.) Prends.

LE COMTE JULIEN, hésitant.

Ce papier?...

MUNUZZA.

Prends-le. C'est de ton roi.

LE COMTE JULIEN.

Mais comment?...

MUNUZZA.

Nos cavaliers l'ont pris à un messager.

LE COMTE JULIEN.

Serait-ce ?...

MUNUZZA.

Lis et ouvre les yeux à la vérité.

LE COMTE JULIEN, *après avoir lu, se parlant à lui-même, mais à haute voix.*

Ciel ! Mendoce appelé à gouverner l'Andalousie !

MUNUZZA.

Vois comme le cœur de ton roi est reconnaissant !

LE COMTE JULIEN, *de même.*

Un jeune homme, un enfant, faire à mon nom une telle insulte !

MUNUZZA.

Ah ! venge l'honneur de l'armée offensée en toi.

LE COMTE JULIEN, *de même.*

Que faire ?...

MUNUZZA.

Prévenir l'ingratitude de ton roi.

LE COMTE JULIEN, *frappé de ces paroles.*

Le punir ?...

MUNUZZA.

Et le mien peut t'y aider.

LE COMTE JULIEN.

Que veux-tu dire ?

MUNUZZA.

Chez nous, je le jure, tu trouverais d'autres récompenses, d'autres honneurs ! Viens auprès de mon seigneur. Tu seras le premier après lui.

LE COMTE JULIEN.

Fuis, misérable ! Ah ! déjà, si j'écoutais ma colère, déjà tu saurais ce que c'est que de tenter l'honneur d'un chevalier espagnol.

Ensemble.

MUNUZZA, à part.

Il me chasse, mais dans son cœur luttent la colère et le devoir.

LE COMTE JULIEN.

Je saurais m'arracher le cœur avant de manquer à mon devoir.

(Munuzza sort sur un signe impérieux du comte Julien.)

SCÈNE III.

LE COMTE JULIEN, FAVILA, SOLDATS.

FAVILA.

Seigneur, que s'est-il passé?

LE COMTE JULIEN.

Le misérable a osé tenter la loyauté de ton père.

FAVILA.

Munuzza ! O infamie qui surpasse toute infamie !

LE COMTE JULIEN.

Et pourtant il m'a prouvé l'ingratitude de Rodrigue envers moi.

FAVILA.

Ah ! c'est impossible !... Il va venir. Le comte de Claros annonce qu'il est près d'ici.

LE COMTE JULIEN.

Qu'on le reçoive en roi, et que même au milieu des horreurs de la guerre, on fête sa venue. Que les jeunes guerriers préparent leurs jeux, que les jeunes filles enlacent leurs danses et que nos chants de joie arrivent jusqu'aux oreilles des Maures comme un présage de désastre et de terreur.

(Plusieurs soldats sortent.)

CHANSON MILITAIRE.

FAVILA.

Oui, braves Espagnols, le roi arrive parmi nous; avec lui viennent en même temps le combat et la victoire. Braves Espagnols, aux armes! aux armes! Et que le farouche fils d'Ismaël, là où il cherchait la vie et l'honneur trouve la mort et la honte! Que bataille et victoire ne soient plus qu'un seul mot pour nous!

LES SOLDATS.

La gloire resta toujours fidèle au bras et au cœur des Espagnols.

FAVILA.

Pas de trève avec l'étranger. Vous combattez pour une cause juste; vous défendez vos épouses et vos enfants, la patrie et l'honneur. Que la bannière de la Castille resplendisse d'une nouvelle gloire. La victoire est toujours fidèle au bras et au cœur des Espagnols!

LES SOLDATS.

La victoire est toujours fidèle au bras et au cœur des Espagnols.

LE COMTE JULIEN.

Ma fille!... Cessez vos chants.

(Les soldats se retirent.)

SCÈNE IV.

LE COMTE JULIEN, FAVILA, FLORINDE, entrant comme si elle était poursuivie; elle parcourt le théâtre en proie au délire. et s'écrie :

TRIO.

FLORINDE

Où échapper à l'impie? Où cacher la rougeur de mon front? Grand Dieu, si tu n'as pas voulu m'arracher innocente de ses mains, tu peux du moins me venger de lui!

LE COMTE JULIEN.

Ma fille !

FAVILA.

Florinde !

FLORINDE, poussant un cri en se jetant dans leurs bras.

O mon père ! ô mon frère ! sauvez-moi !

LE COMTE JULIEN.

Quelles paroles !

FAVILA.

Qui crains-tu ? qui fuis-tu ?

FLORINDE, reprise par le délire.

Le voilà ! Il profane les murs sacrés ! Il m'enlève à mon asile et brave les hommes et Dieu ! Seule au bras de mon ravisseur, j'ai pleuré en vain ; en vain j'ai supplié.

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Ah ! que dis-tu ! ciel ! qui donc a osé t'enlever aux autels ?

FLORINDE.

O mon frère ! ô mon père ! nul n'est accouru à mes cris !

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Te voici maintenant dans nos bras.

FLORINDE.

Nul n'a tenté de me défendre.

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

A ses paroles, je sens mon cœur pénétré d'un froid mortel.

FLORINDE.

Seul le ciel pouvait me sauver et le ciel m'a abandonnée.

Ensemble.

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Grand Dieu ! Est-ce un délire de son âme atterrée ? Je ne puis supporter la seule idée d'un malheur si horrible. Dieu, enlève-moi la vie si ce que j'entends est vrai.

FLORINDE.

O ciel! est-ce donc là la récompense d'une vie sans tache? Je ne puis supporter la seule idée de mon sort horrible, et mon âme épouvantée recule en face de la vérité.

LE COMTE JULIEN.

Surmonte ta crainte, ô ma fille! et reviens à toi.

FAVILA.

Surmonte ta crainte, ô ma sœur! et reviens à toi.

FLORINDE, avec désespoir.

Il est trop tard, mon père! Mon frère, il est trop tard!

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Mais parle enfin.

FLORINDE.

O Dieu! si ma voix ne peut dire l'outrage que j'ai subi... ma rougeur vous le dira.

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Désormais le doute fait place dans mon cœur à une certitude horrible!

FLORINDE.

Ah! vengez au moins l'honneur de nos aïeux!

LE COMTE JULIEN.

Oui! vengeance!

FAVILA.

Mais l'impie, le traître, où est-il?

FLORINDE.

C'est dans le temple que...

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Volons donc au temple!

FLORINDE.

Mes forces m'abandonnent!

Ensemble.

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Mânes irrités de mes aïeux, vous que j'entends me parler dans mon cœur, écoutez le serment de notre honneur offensé : que le lâche ne puisse trouver de sûreté dans aucun asile! Le fer m'ouvrira, je le jure devant Dieu, un chemin au cœur de l'impie!

FLORINDE.

Mes prières désormais sont vaines, vaines sont mes justes plaintes. A moi la honte, à moi le désespoir, bien que la faute ne soit pas à moi! Pour me dérober aux regards des hommes, la tombe est le seul asile sûr. Je ne tiens plus à une vie qui ne fait que prolonger mon humiliation.

(Ils sortent.)

Deuxième tableau

Une place à Ceuta.

SCÈNE V.

RODRIGUE arrive avec SA SUITE; THÉODOMIR, CHEVALIERS et DAMES ESPAGNOLS, PEUPLE, précédant le roi, ALMÉES.

LE CHŒUR.

Vive le roi! Que l'honneur et la gloire lui soient toujours fidèles! Il ramène dans tous nos cœurs l'espérance de la victoire. Sa bonté brille sur nous comme le soleil dans un ciel serein. La justice et la piété régnent dans son cœur. — Vive le roi, vive le roi!

BALLET.

Légende arabe.

LE CHŒUR.

Agitons nos pieds plus rapides que la pensée. Que le roi nous entende faire succéder les chants aux danses. Agitons nos pieds plus rapides que la pensée.

QUATRE ALMÉES.

Première strophe.

Semblable pour la jeunesse, pour la beauté, à la fleur qui vient d'ouvrir à l'aube son sein éblouissant, Almeida apparut un jour. Un guerrier étranger arrivé vers nous d'un pays inconnu l'admira, l'adora comme le rossignol admire et adore la rose.

LE CHŒUR.

Agitons nos pieds plus rapides que la pensée. Que le roi nous entende faire succéder les chants aux danses. Agitons nos pieds plus rapides que la pensée.

QUATRE ALMÉES.

Deuxième strophe.

Ah ! quels exploits le cavalier n'a-t-il pas accomplis pour toi, belle Almeida ! Il fut par son courage le premier parmi nos Arabes. Vaincue enfin par le destin, elle l'aima quoique pauvre, et méprisa, pour le suivre, l'amour d'un vizir.

LE CHŒUR.

Agitons nos pieds plus rapides que la pensée. Que le roi nous entende faire succéder les chants aux danses. Agitons nos pieds plus rapides que la pensée.

QUATRE ALMÉES.

Troisième strophe.

Avec l'amour de ton cœur, je serai toujours heureuse et riche. Que me fait la pauvreté si je la partage avec toi? Le ciel dans sa justice donna à la fidélité d'Almeida sa récompense ; car, ce même jour, il lui découvrit dans son époux son propre roi.

LE CHŒUR.

Agitons nos pieds plus rapides que la pensée. Que le roi nous entende faire succéder les chants aux danses. Agitons nos pieds plus rapides que la pensée.

SCENE VI.

LES MÊMES; LE COMTE JULIEN, FLORINDE, FAVILA.

FINALE

LE COMTE JULIEN.

Sire, invoquant ses cheveux blancs et son sang répandu pour la défense du trône et de la foi, ton vieux guerrier vient se jeter à tes pieds et te demande vengeance d'un outrage inouï.

RODRIGUE.

Et de qui dois-je te venger, noble comte?

LE COMTE JULIEN.

Approche-toi, ô ma fille, et que ta rougeur lui dise ton affront et le mien.

FLORINDE.

Justice! pitié! (Levant les yeux sur Rodrigue.) Ciel! Que vois-je?

THÉODOMIR et RODRIGUE.

O surprise! ô supplice!

LE COMTE JULIEN.

Ma fille! d'où vient ta terreur?

FAVILA.

Lui! Ah! je devine tout!

FLORINDE, bas à son père et à son frère qui accourent près d'elle.

Lui, c'est lui, le traître!

Ensemble

FLORINDE et RODRIGUE.

Le voile qui cachait la vérité est arraché; la honte et l'horreur me brûlent et me glacent.

LE COMTE JULIEN et FAVILA.

Le voile qui cachait la vérité est arraché ; la colère et l'horreur me brûlent et me glacent.

THÉODOMIR.

Le voile qui cachait la vérité est arraché ; je rougis et je tremble pour mon seigneur.

LE CHŒUR.

Un voile nous cache la vérité. D'où vient, ô ciel, une si étrange horreur?

LE COMTE JULIEN.

Ma honte et mon désespoir égalent la colère et l'horreur que j'étouffe dans mon sein. Ah ! si du moins ce traître subissait un châtiment digne de son crime ! Mon seul désir, ma seule gloire sera de venger mon honneur offensé. Dans les âges les plus reculés, ma mémoire sera encore pour les peuples et les rois un objet d'effroi.

FLORINDE.

Pour le chagrin profond et cruel que j'étouffe dans mon sein, qui sans trêve ni répit me déchire le cœur, ah ! trouve au moins, juste ciel, trouve le châtiment mérité par ce traître ! Il a souillé ma gloire et celle des miens ; c'est un lâche, un impie; que sa mémoire soit pour les peuples et les rois un objet de honte et d'horreur !

FAVILA.

Ma honte et ma douleur égalent la colère et l'horreur que j'étouffe dans mon sein. Ah ! si je pouvais au moins, en châtiment de son crime, frapper le traître d'une mort foudroyante ! Il a souillé notre gloire ; qu'il me paye de son sang sa faute infâme ! ou, s'il triomphe encore, que sa mémoire soit pour les peuples et les rois un objet d'horreur !

RODRIGUE.

Un remords si cruel déchire mon sein, que mon cœur oppressé n'y péut résister. Puisse cette douleur, plus mortelle que les plus terribles poisons, trancher bientôt mes jours

misérables ! J'ai, en moi, souillé la gloire du rang suprême, et flétri l'honneur du chevalier. Dans les âges à venir, ma mémoire sera pour les peuples et les rois un objet de mépris et d'horreur.

THÉODOMIR.

Le cœur du roi palpite incertain entre la colère, l'amour et la pitié. Sur tous les visages on lit également l'amour, la colère et la douleur. Ah! puisse le ciel lui permettre de sauver sa propre gloire en sauvant en même temps l'honneur offensé d'autrui, ou bien dans les âges à venir, sa mémoire sera pour les peuples et les rois un objet d'horreur.

LE CHŒUR.

Dans le cœur incertain du roi semblent s'agiter le courroux et la douleur; sur son visage se reflètent la colère et le chagrin. Cessons nos hymnes de triomphe, prions, implorons la faveur du ciel. Les voir égarés par une si étrange erreur n'est pas à nos yeux un présage de victoire.

FAVILA.

Sire, j'attends de vous une grâce (Avec hésitation et en retenant sa colère.) que j'ai jusqu'ici en vain désirée.

RODRIGUE.

Sur ma foi de chevalier, parle, et tu l'obtiendras.

FAVILA, avec hésitation.

Ici... je ne le puis.

RODRIGUE.

Je comprends. (L'emmenant à l'écart.) Parle, nul ne t'entendra.

FAVILA.

Sire, la faveur que j'attends...

RODRIGUE.

Elle sera digne de moi.

FAVILA.

Je vous demande de mesurer mon épée avec la vôtre.

RODRIGUE.

C'est là ton désir ?

FAVILA.

Je n'en ai pas de plus ardent.

RODRIGUE.

Mais en cédant à tes vœux, je serai trop cruel.

FAVILA.

C'est un grand honneur, diront vos courtisans pour vous flatter, mais ils ne savent pas qu'il est moins grand que votre offense !

RODRIGUE.

Et tu ne crains pas, enfant, de te mesurer avec moi?

FAVILA.

Je hâte ce combat de mes vœux.

RODRIGUE.

Le roi te le promet.

(Reprise du quintette et du chœur.)





ACTE QUATRIÈME

Premier tableau

Une salle dans le palais du comte Julien. — Des barbacanes en guise de fenêtres. — Un lit de repos.

SCENE PREMIÈRE.

FLORINDE, FAVILA blessé et endormi; puis LE COMTE JULIEN.

FLORINDE.

Toi qui répares doucement nos maux, toi qui apaises les douleurs de nos âmes, ô sommeil, rends à mon frère le calme et à son flanc blessé le sang qu'il a versé pour moi.

ROMANCE.

Que le ciel, ô mon frère, répande ses faveurs sur ta tête! Ah! que ne puis-je te donner de mon sang pour remplacer celui que tu as perdu! Que ne puis-je prolonger tes jours aux dépens des miens! A toi la vie, la gloire et l'amour; à moi la honte, le deuil et la mort. Comme une fleur coupée au lever du jour, je dois languir solitaire. Que ma mort suffise du moins au destin irrité!

FAVILA.

Florinde !...

FLORINDE.

Le voici qui s'éveille.

FAVILA.

Ta voix est pour moi un baume salutaire. Malgré sa tristesse, elle rappelle dans mon cœur l'espérance et la vie. Pour te défendre j'aurais encore de la force..

FLORINDE.

Ah ! tais-toi ! tais-toi !

FAVILA.

Et mon père ? pourquoi ne le vois-je pas ? tu veilles seule à mes côtés, douce sœur ? Un nouveau malheur nous a frappés peut-être ? Où est-il ? Parle !

FLORINDE.

Rassure-toi, il reviendra bientôt. (Voyant entrer le comte Julien.) Le voici.

FAVILA.

Ah ! père ! je te revois encore !

LE COMTE JULIEN, à Florinde.

Laisse-nous, ma fille !

(Elle sort.)

SCÈNE II.

FAVILA, LE COMTE JULIEN, très-troublé et soucieux.

FAVILA.

Comme la douleur de ton âme se lit sur ton visage !

LE COMTE JULIEN.

Mon fils, rassure-toi. La ruine de l'impie est prochaine...

FAVILA.

Comment ? Parle !

LE COMTE JULIEN.

La chute de Ceuta rendra ma vengeance plus terrible!

FAVILA, avec horreur.

Ah! mon père!

LE COMTE JULIEN.

Eh quoi! voudrais-tu voir sain et sauf le lâche qui m'a trahi?

FAVILA.

Qu'as-tu fait? ô ciel!

LE COMTE JULIEN, sans l'écouter.

Non!... Qu'il soit puni!

DUO.

LE COMTE JULIEN.

Il aura impunément enlevé ma fille, versé ton sang et souillé ma gloire, la gloire de mes aïeux? Non! Que mes ancêtres sortent s'il le faut de leur tombe pour me maudire! On verra, grâce à moi, le Maure ensanglanter cette terre!

FAVILA.

Fût-il encore plus coupable envers nous, tu ne peux punir les crimes d'un tyran aux dépens d'une nation entière! Même après un outrage, un noble cœur doit vénérer sa patrie; un fils sans honneur peut seul armer son bras contre sa mère.

LE COMTE JULIEN.

Et je devrais rester fidèle à qui se montre sans foi?

FAVILA.

C'est à la patrie que tu es fidèle, et non au roi!

Ensemble.

FAVILA.

O Dieu! En un seul instant tu perds toute ta gloire! A cette idée, je sens mon cœur se glacer. Vois, je suis à tes pieds. Renonce à ton projet, ou tu n'as plus de fils, tu n'as plus de patrie ni d'honneur.

LE COMTE JULIEN.

La course des heures est trop lente pour ma colère, pour ma haine. S'il succombait en cet instant même, je sens que ce serait encore trop tard. Que Dieu verse sur lui la honte et l'infamie! Tais-toi! Tu as déjà trop prié. Mon cœur est sourd à tes prières. Loin du sol natal nous vivrons encore heureux.

FAVILA.

Dieu! Je ne vois pas de terre qui puisse cacher un traître.

LE COMTE JULIEN, *furieux.*

Téméraire!...

FAVILA.

Ah! tourne sur moi seul la colère qui t'enflamme!

LE COMTE JULIEN.

Arrête! Il est trop tard pour me repentir; cela n'est plus en mon pouvoir.

Ensemble.

FAVILA.

Ah! L'excès de mon malheur, c'est l'infamie. Tout est deuil, tout est mort et terreur. Déjà le sang qui m'unit à toi n'a plus de force sur mon cœur. Celui qui trahit son pays sera trahi par ses enfants.

LE COMTE JULIEN.

C'est maintenant que m'accable l'excès du malheur. Tout est deuil, tout est mort et terreur. Déjà le sang qui m'unit à lui n'a plus de force sur son cœur. Il me trahit pour sa patrie; c'est d'elle et non de son père qu'il a pitié.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; FLORINDE, puis UN CHEVALIER couvert d'un manteau brun et la visière du casque baissée ; ensuite THÉODOMIR.

FLORINDE.

Un guerrier inconnu demande à te parler, ô mon père!

FAVILA, avec colère.

Ah! peut-être un Maure!

FLORINDE.

Non, tu te trompes, mon frère. C'est un chevalier chrétien. Sa visière baissée cache son visage, et son armure sombre ne porte aucun écusson.

LE COMTE JULIEN.

Quel peut être ce chevalier?

FAVILA.

S'il vient en ami, qu'il entre!

(Sur un geste de Favila l'invitant à entrer, le chevalier s'avance.)

LE COMTE JULIEN.

Pourquoi viens-tu en secret à cette heure, vers la demeure du comte Julien?

FAVILA.

Qui es-tu? Que veux-tu?

LE COMTE JULIEN.

Parle.

(Le chevalier lève sa visière.)

FAVILA.

Que vois-je?

FLORINDE, se réfugiant dans les bras de son frère.

O Dieu!

RODRIGUE.

Oui, comte! je suis le roi!

LE COMTE JULIEN.

Ah ! c'en est trop ! Tu n'as pas peur de tenter ainsi mon bras ?

FAVILA, retenant son père qui a porté la main à son poignard.

Ciel !

LE COMTE JULIEN.

O vil séducteur ! N'as-tu pas déjà mon sang, mon honneur ? Ne suis-je pas déjà assez malheureux ? Que veux-tu encore de moi ?

RODRIGUE.

La paix et le pardon.

QUATUOR.

RODRIGUE.

Sur mon rapide coursier, en vain je fuyais loin de Ceuta. Le remords me poursuivait et le remords m'a arrêté. (Montrant Florinde et se mettant à ses pieds.) Si tu y consens, elle est reine et tu rends à mon cœur la paix et l'honneur que ma faute m'a ravis.

Ensemble.

LE COMTE JULIEN.

Et j'ai conspiré contre le trône, la vie et l'honneur d'un roi si généreux ! La colère du ciel me poussait à écouter ma colère. Il a pu réparer son erreur par son noble repentir, tandis que rien ne peut plus me dégager de la trahison.

FAVILA.

Il conspire contre le trône, la vie et l'honneur d'un roi si généreux ! La colère du ciel le poussait à écouter sa colère. Il a pu réparer son erreur par son noble repentir, tandis que mon père ne peut plus se dégager de la trahison.

RODRIGUE, à Florinde.

Ah ! si tu ne juges pas la faute de mon amour indigne de pardon, viens, ô ma bien-aimée, régner sur moi-même et sur mon royaume. Ce n'est pas le repentir seul qui me

pousse à effacer mon indigne erreur; il ne m'est plus possible, je le sens au fond de mon cœur, d'aimer une autre femme sur la terre.

FLORINDE.

Ma douleur et mes larmes ont calmé la colère du ciel; il m'appelle à régner sur lui-même et sur son royaume. Je tente vainement d'apaiser le tumulte de mon cœur; ma joie est si grande qu'il me semble, ô Dieu, que je rêve!

RODRIGUE.

Mais quel est ce bruit?

(On entend une rumeur lointaine.)

LE COMTE JULIEN.

Fuyez, seigneur, ou bientôt il ne sera plus temps.

FLORINDE.

Lui! fuir? Ciel! Que dites-vous?

(Favila lui parle bas; elle pousse un cri d'horreur.)

RODRIGUE.

Moi, fuir?... Qui?... Pourquoi?

FLORINDE, bas à Favila.

Juste Dieu, que m'as-tu dit?

RODRIGUE.

Les remparts sont bien gardés. (Montrant le comte Julien.) Mais la garde la plus sûre, c'est la loyauté de ce guerrier.

FLORINDE et FAVILA, avec hésitation et effort.

Sire!... Ah!.. Non!

RODRIGUE.

Qu'osez-vous dire, vous ses enfants?

LE COMTE JULIEN, à part.

O ma honte!

RODRIGUE.

C'est une infamie, un mensonge!

LE COMTE JULIEN, se couvrant le visage avec ses mains.

Mes enfants ont dit vrai!

RODRIGUE.

Malheureux !

FLORINDE, en suppliant.

Ah ! monseigneur !

RODRIGUE.

Et tu as pu trahir ton roi !

FAVILA.

Venez ! Je puis encore combattre et mourir !

THÉODOMIR, accourant.

Malheur ! trahison ! Ceuta a ouvert ses portes.

FLORINDE et FAVILA.

Grand Dieu !

LE COMTE JULIEN, à part.

Moment fatal !

THÉODOMIR.

Un lâche nous a trahis !

FAVILA.

Ah ! j'appellerai du moins la ville aux armes !

(Il sonne la cloche d'alarme.)

RODRIGUE, à Théodomir.

Cours m'annoncer. Je serai auprès de toi pour combattre.

(Théodomir sort.)

LE COMTE JULIEN, au roi, avec la fureur du désespoir.

Hâte-toi de m'immoler, et je te bénirai.

FLORINDE, au roi, les mains jointes.

Si tu n'épargnes pas mon père, je mourrai avec lui.

Ensemble.

RODRIGUE, au comte Julien.

Quand j'allais t'appeler mon père, quand je voulais la faire monter sur le trône, tu trahissais ta foi et ta patrie, tes enfants et ton roi ! Ah ! un tel crime dépasse tous les autres ; il n'y a pas de pardon, non pas de pardon pour lui !

FLORINDE.

Quand il allait l'appeler son père, quand il voulait me faire monter sur le trône auprès de lui!... Ah! un tel crime dépasse tous les autres; il n'y a pas de pardon, non, pas de pardon pour lui! Il a trahi sa patrie et sa foi, ses enfants et son prince!

FAVILA.

Quand il allait l'appeler son père, quand il voulait la faire monter sur le trône auprès de lui!... Ah! un tel crime dépasse tous les autres; il n'y a pas de pardon, non, pas de pardon pour lui! Il a trahi sa patrie et sa foi, ses enfants et son prince!

LE COMTE JULIEN.

Quand il allait m'appeler son père, quand il voulait la faire monter sur le trône auprès de lui, je trahissais ma foi et ma patrie, mes enfants et mon roi! Ah! un tel crime dépasse tous les autres; il n'y a pas de pardon, non, pas de pardon pour moi!

(Rodrigue sort précipitamment, le comte Julien le suit.)

SCÈNE IV.

FLORINDE, FAVILA.

FLORINDE.

Ils courent à la mort!

FAVILA, chancelant.

Et je ne puis voler à la mort avec le roi!

FLORINDE.

Il pâlit! (A Favila.) Tu trembles, ô mon frère. (Lui prenant la main pour le soutenir.) Remets-toi. O ciel! ta main est glacée!

FAVILA.

C'est la honte, la douleur!

(Il se laisse retomber sur le lit, soutenu par sa sœur.)

FLORINDE.

Calme-toi. C'est un court tumulte de tes sens. Reviens à toi.

FAVILA.

Destin funeste! (Court silence interrompu par des cris.) C'est le cri des Arabes. J'entends le bruit des armes! Si je pouvais au moins voir... (Il montre du geste la meurtrière; Florinde y court pour l'empêcher de se lever.) Mais mes pieds ne peuvent me porter jusque-là.

FLORINDE, de la meurtrière.

Ils se précipitent à la sinistre lueur de mille torches. Munuzza les conduit; mais le roi les repousse.

FAVILA.

O roi valeureux! Et moi!... mais je ne lui survivrai pas s'il meurt.

FLORINDE.

Quel carnage, ô mon frère! Quel spectacle terrible!

FAVILA.

Et maintenant, que font les infidèles, ne cèdent-ils pas?

FLORINDE.

Le roi les chasse et les disperse. C'est la foudre du ciel! (Le bruit diminue comme s'il s'éloignait. Florinde descend, se met auprès de son frère, croise les mains et chante avec lui la prière suivante.)

DUO.

FLORINDE et FAVILA.

O Dieu compatissant, dirige l'épée du brave qui n'espère qu'en toi! Que le Maure vaincu tombe à ses pieds!

FLORINDE, revenue à la meurtrière sur un signe de son frère.

Ah! les infidèles ont déjà abandonné une grande partie des remparts. Mais que vois-je? De tous côtés revient le farouche assaillant.

FAVILA.

Et, au secours d'un roi si brave, l'élite de ses guerriers

n'est pas accourue? (Florinde se détourne.) Ah! pourquoi détournes-tu ton visage? Pourquoi ce cri que tu pousses? Pourquoi cette pâleur?

FLORINDE.

Il est blessé, renversé. Déjà sur lui sont levés mille glaives.

(Elle descend en toute hâte et en couvrant son visage de ses mains.)

FAVILA, se levant avec impétuosité et tirant son épée.

Non! tant que je vivrai, il ne tombera pas aux mains des infidèles!

FLORINDE, cherchant à retenir son frère.

Ah! toi qui me restes seul, ne m'abandonne pas, par pitié! Que ton fatal courage ne t'entraîne pas au combat. Ta mort ne peut sauver la patrie.

(Favila la repousse. — Elle tombe à genoux.)

FAVILA.

Pour tomber dans la bataille, il n'est pas besoin de force: le courage suffit. C'est vivre que de mourir pour sa patrie!

(Il sort en courant.)

SCÈNE V.

FLORINDE, puis RODRIGUE.

FLORINDE.

Mon frère!... écoute-moi... Il me fuit!... Qu'on coure, qu'on le retienne! Quels cris!... quelle horrible lueur brille à mes yeux! Ah! mon cœur se glace, mon pied chancelle!

RODRIGUE.

Florinde!...

(Son armure est brisée et couverte de sang; il tient à la main son épée nue.)

FLORINDE.

Rodrigue!... Il respire... Grand Dieu! mon roi!

RODRIGUE.

Ton roi! Peut-être ne le suis-je plus. J'ignore si je suis encore ce que j'étais quand je t'ai offert le trône ; mais dans un si terrible danger, veux-tu partager avec moi soit la royauté, soit l'exil?

FLORINDE.

Et tu ne confonds pas dans ton cœur la fille avec le père qui t'enlève un royaume? (Rodrigue d'un geste affectueux mais résolu fait signe que non.) Ah! toujours, dans la vie et dans la mort, je serai ton épouse. Je ferai ce que tu voudras.

RODRIGUE.

Viens!

FLORINDE.

Mon frère seul, ô Dieu, me fait trembler!

RODRIGUE.

Viens. Il nous attend. Je pourrai peut-être le sauver!

(Ils sortent.)

Deuxième tableau

La muraille du fond s'écroule et laisse voir une partie de la ville conquise.

SCÈNE VI.

LES MAURES en armes, portant des torches et entraînant des PRISONNIERS, se précipitent de tous les côtés, même à travers les ruines, puis MUNUZZA, LE COMTE JULIEN et FAVILA.

FINALE.

LES GUERRIERS MAURES.

Victoire! victoire! honneur aux Maures! La gloire est l'esclave de notre valeur.

PLUSIEURS GUERRIERS.

Le ciel est pour les braves! Les femmes des infidèles, leurs maisons et leurs temples, il nous a tout donné.

D'AUTRES GUERRIERS.

Ils ont tenté le sort des armes, mais ils sont tombés sans vie. Foulons sous nos pieds la poitrine des vaincus.

TOUS LES GUERRIERS.

Victoire! victoire! honneur aux Maures! La gloire est l'esclave de notre valeur.

(Munuzza entre à la tête de ses officiers. Le comte Julien est auprès de lui, triste et abattu. En même temps quelques soldats espagnols prisonniers, aidés par les Maures, portent Favila expirant.)

LE COMTE JULIEN, avec un cri de terreur, en apercevant son fils.

Ah! que vois-je?

FAVILA.

Répands sur toi tes larmes tardives, ô mon père! et non sur ton fils. Moi je meurs... Adieu.

(Il expire.)

LE COMTE JULIEN.

O remords! ô douleur!

(Il chancelle, les Maures le soutiennent et le font asseoir sur un siége où il reste la tête cachée dans ses mains.)

MUNUZZA, au comte Julien, après avoir contemplé cette terrible scène.

Si tu nous as ouvert, comte, les portes de l'Espagne, ce héros par sa mort éveille l'envie dans l'âme du vainqueur; et le Maure qui l'admire, qui vous a jugés tous les deux à l'œuvre, vous offre comme une récompense bien méritée : à toi l'or! à lui l'honneur!

(Sur un signe de Munuzza, les Maures déposent devant le comte Julien des coffrets, des pierres précieuses et de l'or. — Les drapeaux s'inclinent devant le corps de Favila.)

LE COMTE JULIEN, fortement ému par les paroles de Munuzza, se lève, repousse avec dédain les présents des Maures et les foule aux pieds.

Le souci de mon honneur m'a rendu coupable, mais je n'ai pas vendu ma trahison. Ah! si le repentir suffit, je serai encore avec toi, mon fils!

(Il court à son fils et se jette sur son cadavre.)

LES GUERRIERS MAURES.

Victoire ! victoire ! honneur aux Maures ! La gloire est l'esclave de notre valeur.

(Pendant ce chœur, on voit au loin, à travers les ruines, Rodrigue qui se sauve, soutenant Florinde d'une main et tenant de l'autre son épée. Les drapeaux s'inclinent de nouveau devant le cadavre de Favila.)



LE JUIF ERRANT

OPÉRA EN CINQ ACTES

En société avec M. de Saint-Georges

MUSIQUE DE F. HALÉVY

Théatre de l'Opéra. — 23 Avril 1852.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ASHVÉRUS (Le Juif Errant)	MM. MASSOL.
NICÉPHORE, empereur d'Orient. . . .	OBIN.
LÉON, descendant d'Ashvérus.	ROGER.
L'ANGE EXTERMINATEUR.	CHAPUIS.
LUDGERS, chef de bandits	DEPASSIO.
MANOEL . . . . . (Bandits.)	CANAPLE.
ANDRONIC. . . . (Bandits.)	GUIGNOT.
JEAN . . . . (Bandits.)	NOIR.
ARBAS . . . . . . (Bandits.)	GOYON.
LE GUETTEUR DE NUIT	MERLY.
LE GRAND MAITRE DU PALAIS . . .	LYON.
UN SEIGNEUR.	MOLINIER.
UN AUTRE SEIGNEUR	DONZEL.
THÉODORA, batelière sur l'Escaut, sœur de Léon, descendante d'Ashvérus	Mmes TEDESCO.
IRÈNE, fille de Baudoin, comte de Flandre, descendante aussi d'Ashvérus.	EMMY LAGRUA.
UNE DAME D'HONNEUR.	PETIT-BRIÈRE.

SEIGNEURS, DAMES, SOLDATS et PEUPLE de la ville d'Anvers. — MALANDRINS, ROUTIERS et MAUVAIS GARÇONS. — BOHÉMIENS et BOHÉMIENNES. — MATELOTS, PAYSANS et PAYSANNES flamands. — MARCHANDS et MARCHANDES brabançons. — SEIGNEURS et DAMES de la cour de l'empereur Nicéphore. — PEUPLE de Thessalonique. — PEUPLE de Constantinople. — MUETS. — ALMÉES. — ESCLAVES. — GARDES de l'empereur. — DAMES de l'impératrice Irène. — ANGES. — DÉMONS. — ÉLUS. — DAMNÉS, etc., etc.

En 1190.

Au 1er acte : à Anvers. — Au 2e acte : en Bulgarie, au pied du mont Hémus et à Thessalonique. — Aux 3e et 4e actes : à Constantinople et sur les rives du Bosphore. — Au 5e acte : une grève au bord de la mer; la vallée de Josaphat; l'enfer; le jugement dernier.



LE JUIF ERRANT

ACTE PREMIER

Un faubourg de la ville d'Anvers en 1190. — Au fond, à droite, les bords de l'Escaut couvert de vaisseaux dont on aperçoit les mâts. A droite et à gauche, sur les premiers plans, des boutiques de différents métiers. Au fond, les portes de la ville et les remparts. Au dehors, la campagne bordée de quelques falaises. — C'est jour de kermesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS FLAMANDS et PAYSANNES des environs; SEIGNEURS, GRANDES DAMES, BOURGEOIS et BOURGEOISES de la ville, en habits de fête, couvrant la place et encombrant les boutiques. A gauche, la foule est arrêtée devant une estrade de BATELEURS, ayant pour enseigne un tableau du *Juif-Errant*. Des BOHÉMIENS et des BOHÉMIENNES dansent sur la place. Puis THÉODORA et LÉON.

INTRODUCTION et CHŒUR.

LE CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,

C'est de la kermesse
Le plus beau moment !
La fête nouvelle,
Où l'on vous appelle,
Sera la plus belle
De tout le Brabant !

UNE MARCHANDE, aux chalands.

Nobles dames et bourgeois,
Venez, faites votre choix.

DEUXIÈME MARCHANDE.

J'ai toujours l'honneur de vendre
A la comtesse de Flandre !

TROISIÈME MARCHANDE.

Achetez, pour vos amours,
Des bijoux, de beaux atours !

LES TROIS MARCHANDES.

Achetez, pour vos amours,
Des bijoux, de beaux atours !

LE CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,
C'est de la kermesse
Le plus beau moment !
La fête nouvelle,
Où l'on vous appelle,
Sera la plus belle
De tout le Brabant !

(En ce moment Théodora et son frère Léon, enfant de dix ans, sortent de leur maison, à droite. Ils s'appuient chacun sur une rame. Des seigneurs aperçoivent Théodora, et se la montrent les uns aux autres.)

TROIS SEIGNEURS, regardant Théodora.

De la ville d'Anvers c'est la belle passeuse,
Elle et son jeune frère, empressés au travail.

THÉODORA, aux seigneurs.

C'est moi qui tiens la rame, et lui le gouvernail ;
Et je serais, messeigneurs, trop heureuse,
Si ma barque pouvait vous passer sur l'Escaut.

LES TROIS SEIGNEURS.

Non pas en ce moment, mais ce soir !...

THÉODORA, leur faisant la révérence.

A tantôt !

SCÈNE II.

LES MÊMES; un groupe de MATELOTS, venant de débarquer, s'élance joyeux du quai sur la place.

LES MATELOTS.

Après combats et travaux
Sur les flots,
Vive pour les matelots
Le repos !
Envoyons aux noirs requins
Les chagrins !
Changeons de vins et d'amours
Tous les jours !

THÉODORA, à Léon.

C'est moi qui dois veiller, mon frère, sur ta vie,.
Et t'assurer des jours heureux !
Va goûter le repos, va ; ta tâche est finie :
Je travaillerai pour tous deux !

(Léon sort.)

LES MATELOTS, admirant Théodora.

La batelière est accorte et jolie !

LES SEIGNEURS.

Nous raffolons de ses beaux yeux !

LE CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,
C'est de la kermesse
Le plus beau moment!
La fête nouvelle,
Où l'on vous appelle,
Sera la plus belle
De tout le Brabant!

UN SEIGNEUR, regardant à gauche le grand tableau qui est devant la porte des bateleurs.

Mais quel est ce beau cadre?... et cet homme au maintien
Triste et fatal?... Qui sait le nom de ce chrétien?

THÉODORA.

C'est un Juif!...

LES SEIGNEURS, répétant.

C'est un Juif?...

LES MATELOTS, à Théodora, l'interrogeant.

Dont tu connais l'histoire?

THÉODORA.

Qui ne connaît le Juif Errant?
Mon aïeul en avait conservé la mémoire,
Et nous en parlait bien souvent!

LES MATELOTS, se groupant autour d'elle.

En vérité?...

THÉODORA, cherchant à rappeler ses souvenirs.

Bien plus... au sein de ma famille,
On disait que depuis mille ans,
Nous étions tous ses descendants
Par Noéma sa fille!

LES MATELOTS, avec curiosité et intérêt.

Parle! Voilà pour nous des récits amusants;
Des matelots, à bord, c'est le seul passe-temps!

LÉGENDE.

THÉODORA.

Pour expier envers lui ses outrages,
Dieu le condamne à ne pouvoir mourir !...
Jusqu'à la fin des mondes et des âges,
Dieu le condamne à vivre pour souffrir.

Pendant un quart d'heure,
C'est l'arrêt de Dieu,
A peine il demeure
Dans le même lieu !
Un ange invisible,
L'ange du Très-Haut,
D'une voix terrible
Lui crie aussitôt :

Marche ! marche ! marche toujours !
Sans vieillir, accablé de jours !...
Marche ! marche ! marche toujours !...

LE CHOEUR, répétant.

Marche ! marche ! marche toujours !
Sans vieillir, accablé de jours !...
Marche ! marche ! marche toujours !...

THÉODORA.

Toujours errant, quand le soleil se lève,
Errant encor, lorsque fuit le soleil,
Point de bonheur pour lui !.. pas même en rêve !...
Jamais ses yeux n'ont connu le sommeil !

Oui, tout passe et tombe,
Chaumière et palais,
Et pour lui la tombe
Ne s'ouvre jamais !
Un ange invisible,
L'ange du Seigneur,
D'une voix terrible

Répète au pécheur :

Marche ! marche ! marche toujours !
Sans vieillir, accablé de jours !
Marche ! marche ! marche toujours !

LE CHŒUR, répétant.

Marche ! marche ! marche toujours !
Sans vieillir, accablé de jours !
Marche ! marche ! marche toujours ! ! !

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins Léon. La nuit est venue par degrés pendant la légende. UNE ESCOUADE de la garde urbaine, commandée par UN OFFICIER, s'avance sur la place tandis que l'on entend sonner au loin le couvre-feu.

LE COUVRE-FEU.

L'OFFICIER, à la foule qui l'entoure.

De par le bourguemestre,
De par nos échevins,
Fermez porte et fenêtre !
Que les feux soient éteints !
C'est l'heure du repos,
C'est l'heure du huis clos !

LE CHŒUR.

De par le bourguemestre,
De par nos échevins,
Fermons porte et fenêtre,
Que les feux soient éteints

L'OFFICIER.

Aux pieds seuls de la Vierge,
Nous permettons un cierge,
Dans l'ombre de la nuit !
Boutiques et tavernes,

Éteignez vos lanternes !
Point de chant ! point de bruit !

LE CHŒUR.

De par le bourguemestre,
De par les échevins,
Fermez porte et fenêtre,
Que les feux soient éteints !
C'est l'heure du repos !
C'est l'heure du huis clos !
Chez nous, ô bons bourgeois, chez nous tenons-nous clos !

(La foule se retire, en répétant le refrain du couvre-feu, qui se perd dans le lointain.)

SCÈNE IV.

A ce moment, l'orage gronde, et au milieu d'une obscurité profonde une lueur fantastique brille sur les remparts de la ville, et l'on voit ASHVÉRUS, marchant appuyé sur son bâton. Il traverse lentement les remparts, et disparait.

SCÈNE V.

Après le départ d'Ashvérus, une bande de MALANDRINS, de ROUTIERS et de MAUVAIS GARÇONS, s'élance de tous côtés sur la place déserte de la ville, et un groupe s'empare du milieu de la place, tandis que d'autres Malandrins en gardent les issues.

LE CHŒUR.

Au loin tremblez tous !
La rue est à nous !
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit ;
Sitôt qu'elle vient,
Tout nous appartient !

La Justice dort!
L'honnête homme a tort!
Nous sommes chez nous,
La rue est à nous!

(Trois autres Malandrins accourent; l'un d'eux tient à la main une épée nue, l'autre un coffret sous son bras, et le troisième un jeune enfant caché sous son manteau.)

LES TROIS MALANDRINS.

Dames en litière,
Ou seigneurs à pié,
A vous tous la guerre!
Guerre sans pitié!
Beaux joueurs de dés,
Bourgeois attardés,
Ni paix, ni merci,
Nous voici!

LE CHŒUR.

La ville est à nous!
Au loin tremblez tous!
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit;
Sitôt qu'elle vient,
Tout nous appartient!
La Justice dort!
L'honnête homme a tort!
Nous sommes chez nous,
La ville est à nous!

(Tous les Malandrins ont entouré les trois derniers venus, et les interrogent sur leur expédition.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LUDGERS, paraissant au fond.

TOUS, se retournant vers lui.

C'est Ludgers, notre chef!...

LUDGERS, d'un air agité.

Notre perte est jurée!...

(S'adressant aux trois derniers arrivés.)

Cette dame en litière... et par vous massacrée...

LES TROIS MALANDRINS, d'un air farouche.

Tant pis pour elle!...

LUDGERS.

Eh! non!... tant pis pour nous!... C'était
La comtesse de Flandre!...

TOUS.

O ciel!...

LUDGERS.

Elle partait
Pour rejoindre Baudoin, son époux, notre maître,
Empereur d'Orient!...

(Montrant le coffret.)

Ces titres, ces bijoux,
Sont les siens!...

(Montrant l'enfant qu'un des bandits vient de poser sur une pierre, et qui s'est endormi.)

Cette enfant, c'est sa fille!...

LES TROIS MALANDRINS.

Par nous,
Et pour notre salut, il faut qu'elle périsse!

LE CHŒUR.

Une future impératrice!

LES TROIS MALANDRINS.

Bah ! Qu'importe !... A nous l'or!... et l'enfant
A Satan !

LE CHOEUR.

La ville est à nous!
Au loin tremblez tous !
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit!
Sitôt qu'elle vient
Tout nous appartient!
La Justice dort !
L'honnête homme a tort!
Nous sommes chez nous,
La ville est à nous !

(Pendant le chœur tous les bandits se disputent le coffret. Ils ont mis l'épée ou le poignard à la main et vont se battre entre eux. Le tonnerre gronde et les éclairs brillent.)

LUDGERS, levant sa hache.

C'est à moi, votre chef!... à moi seul ce coffret !

LE PREMIER MALANDRIN.

C'est à moi !...

LUDGERS.

De quel droit?...

LE PREMIER MALANDRIN.

Du droit de mon forfait !
J'ai frappé sans miséricorde
La comtesse !...

LUDGERS, montrant l'enfant.

Eh! bien, je t'accorde
Le droit de frapper son enfant!

LE PREMIER MALANDRIN.

Grand merci d'un pareil présent !
Mais je le cède, en ma reconnaissance,
A qui voudra le prendre !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ASHVÉRUS, paraissant par la gauche, au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs qui redoublent.

ASHVÉRUS, se plaçant entre les bandits et l'enfant et étendant la main sur lui.

Je le prends!!

LE CHŒUR.

D'épier nos secrets qui donc a l'imprudence?
A lui la mort!... La mort pour récompense!

ASHVÉRUS.

Ah! plût au ciel!...

LE CHŒUR.

Sous nos poignards sanglants
Qu'il tombe!...

(Les bandits se précipitent sur lui, le frappent, et s'arrêtent stupéfaits.)

Dans nos mains la lame s'est brisée!

ASHVÉRUS, avec douleur.

Le ciel, qui me châtie, est plus cruel que vous!

LUDGERS.

Nous verrons s'il saura résister à mes coups!...
Et ma hache, par moi fraîchement aiguisée...

(Il lève sa hache sur Ashvérus, et la hache se brise en éclats.)

TOUS poussent un cri d'effroi et le regardent en tremblant.

Qui donc es-tu?...

(Ashvérus, sans leur répondre, découvre sa tête, et leur montre le signe sanglant dont est marqué son front.)

LUDGERS.

Ce signe!... O ciel!... Le Juif Errant!!!

Ensemble.

ASHVÉRUS, aux bandits.

Du Dieu, dont la colère
Réduit tout en poussière,
Redoutez la fureur!...
Il punit qui blasphème...
Voyez-le par moi-même...
Malheur sur moi, malheur!

LE CHŒUR, avec effroi.

Je sens trembler la terre
Sous la sainte colère!
C'est le Juif!... O terreur!
Du terrible anathème
Dieu punit le blasphème...
Malheur sur lui, malheur!

(Sur un geste d'Ashvérus, ils s'enfuient tous épouvantés. La place est déserte. Ashvérus se trouve seul près de la pierre où repose l'enfant.)

SCÈNE VIII.

ASHVÉRUS, seul, les regardant fuir.

Ils partent, frappés de terreur!
Comme moi, poursuivis du bras d'un Dieu vengeur...
Ils partent!...

(Montrant l'enfant qui dort.)

Oubliant jusqu'à ce trésor même...
Indifférent pour eux, mais non pas pour mon cœur!

(Regardant alternativement l'enfant qui est couché à gauche, sur la pierre, et la maison de Théodora, qui est placée à droite du théâtre, sur le premier plan.)

Derniers restes d'un sang proscrit par l'anathème!
D'un sang qui fut le mien, du sang de Noéma,
Quel arrêt de Dieu même ici vous rassembla?
Deux filles!... qu'au malheur voua la destinée!...

(Regardant la maison de Théodora.)

L'une au travail...

(Regardant l'enfant.)

Et l'autre au trône condamnée !

(S'approchant de l'enfant.)

ROMANCE.

Ah! sur ton front de rose,
Mon pauvre et bel enfant,
Que mon œil se repose,
Hélas ! un seul instant !
De la fille que j'aime
Cher et doux souvenir,
Que l'éternité même
Ne pourra pas bannir !

(Regardant l'enfant avec tendresse.)

Ta vue est pour mon cœur
La source désirée,
Dont ma bouche altérée
Implore la fraîcheur !
Ah ! sur ton front de rose,
Mon pauvre et bel enfant,
Que mon œil se repose,
Hélas ! un seul instant !

SCÈNE IX.

ASHVÉRUS, à gauche; THÉODORA venant du port et se dirigeant vers sa maison à droite.

ASHVÉRUS, poussant un cri de joie.

Théodora !... qu'ici le ciel m'envoie !...

(Faisant quelques pas vers elle, et se soutenant à peine.)

Ah! malgré moi, je cède... à mon trouble... à ma joie!

DUO.

THÉODORA, l'apercevant.

Un pauvre voyageur!...

ASHVÉRUS.

Errant et misérable!...

THÉODORA, le regardant.

Que brise la fatigue...

ASHVÉRUS.

Et que la soif accable!

(Théodora entre un instant dans sa maison, et en ressort tenant un verre d'eau qu'elle offre à Ashvérus.)

THÉODORA.

Tenez!... tenez!... buvez!...

ASHVÉRUS, à part.

O remords!... O douleur!
Cette eau!... par moi, jadis, refusée au Sauveur!

(A part, et jetant le verre d'eau sans que Théodora le voie.)

Non, je ne boirai pas!...

(Rendant le verre à Théodora.)

Merci, merci, ma fille!

(A part, la regardant ainsi que l'enfant.)

O mon seul bien sur terre!... O ma seule famille!

THÉODORA, lui montrant la maison.

Entrez en mon logis...

ASHVÉRUS.

Je ne puis m'arrêter!
Un seul quart d'heure, à peine, ici je puis rester!

THÉODORA, le regardant avec émotion.

Qu'ai-je entendu?...

Ensemble.

ASHVÉRUS.

Rien ne suspend des heures
L'impitoyable cours!
Heureuse, tu demeures!

Moi, je marche toujours !
La voix que je redoute
Bientôt va retentir,
Me traçant une route
Qui ne doit pas finir !

THÉODORA, le regardant toujours.

Eh ! quoi... pour lui... des heures
Rien ne suspend le cours !
Et loin de nos demeures
Il doit marcher toujours !
Aveu que je redoute,
Et qui me fait frémir...
C'est lui... C'est lui sans doute !
Il vient de se trahir !

THÉODORA, étendant les bras vers lui.

Mon père !...

ASHVÉRUS.

C'est toi qui l'as dit !
Oui, le chef de ta race... un proscrit !... un maudit !
A qui, depuis mille ans, la colère céleste
N'a permis qu'un bonheur... celui de t'embrasser !

THÉODORA, courant dans ses bras.

Mon père !...

ASHVÉRUS.

Le temps vole, et je dois me presser !
(Remettant l'enfant dans les bras de Théodora.)
D'un sang royal voici le dernier reste !
Cet enfant... je le livre à tes soins, à ta foi !
Veille sur lui... je veillerai sur toi !...
Adieu !...

THÉODORA.

Restez encor !... Restez auprès de moi
(On entend dans les cieux une musique d'un caractère imposant et terrible.)

ASHVÉRUS.

Eh! ne l'entends-tu pas,
Cette voix terrible et fatale ?...
Ah! que ne puis-je encor, vous pressant dans mes bras,
(Lui montrant l'enfant.)
Vous bénir toutes deux !...
(Se sentant repoussé loin de Théodora par une force invisible.)
Mais Dieu ne le veut pas !
De ce noir tourbillon l'invincible rafale
Emporte loin d'ici ma douleur et mes pas !
(La foudre gronde et les éclairs sillonnent la nue.)

Ensemble.

ASHVÉRUS.

L'éclair rayonne !
La foudre tonne
En longs éclats !
Ma force est vaine,
Le vent entraîne
Au loin mes pas !
Fille chérie,
Tu m'es ravie !
Il faut partir !
O loi cruelle,
Peine éternelle !
Toujours souffrir,
Jamais mourir !

THÉODORA.

L'éclair rayonne !
La foudre tonne
En longs éclats !
Sa force est vaine,
Le vent entraîne
Au loin ses pas !
(Prenant l'enfant.)
Fille chérie,

A toi ma vie,
Mon avenir !
(A Ashvérus.)
Veille sur elle...
Ma voix t'appelle,
Pourquoi partir
Sans nous bénir ?

(Le ciel est en feu. — La foudre éclate. — La trompette céleste retentit. — Ashvérus s'enfuit, repoussé par la puissance invisible qui l'éloigne de Théodora.)





ACTE DEUXIÈME

Premier tableau

En Bulgarie, au pied du mont Hémus. — La demeure de Théodora. — Appartement simple et modeste. — Porte au fond ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÈNE et LÉON, tous deux, assis sur un banc rustique, lisent ensemble dans le même livre. THÉODORA entre par le fond.

THÉODORA, s'arrêtant et désignant Irène et Léon, qui ne la voient pas.

Douze ans sont écoulés depuis que ma tendresse
Les conduisit tous deux sur ces bords étrangers.
Frère et sœur, l'un pour l'autre... Ah ! puissent-ils sans cesse
Vivre ainsi loin du monde, hélas ! et des dangers !...

(S'approchant d'Irène et de Léon et leur adressant la parole.)

Vous lisez, je le vois, les saintes Écritures ?

IRÈNE.

Où j'apprends chaque jour à vous chérir tous deux,
O ma sœur !... ô mon frère !...

LÉON, se levant et s'éloignant d'Irène.

Ah ! cachons à leurs yeux
De mon cœur ulcéré les mortelles blessures !

TRIO.

Ensemble.

IRÈNE, à Théodora.

Dans ce riant asile
S'écoulent mes beaux jours;
J'y veux vivre tranquille
En vous aimant toujours!

LÉON, à part.

Affreux tourments! remords stérile,
Qui me poursuit la nuit, le jour!
Hélas! ma force est inutile
Pour vaincre un trop coupable amour!

THÉODORA.

Puissé-je, en cet asile
Témoin de vos beaux jours,
Calme, heureuse et tranquille,
Vous conserver toujours!

LÉON, à Théodora.

Des rives de l'Escaut, où le ciel nous fit naître,
Ma sœur, sommes-nous donc éloignés pour toujours?

THÉODORA.

Baudoin, comte de Flandre, était notre seul maître,
Quand Dieu permit qu'il fût empereur d'Orient.
Je voulus le rejoindre, et j'allais à Byzance
Le revoir, le servir...
(A part, et regardant Irène.)
Lui rendre son enfant!
(Haut.)
Lorsqu'en route, j'appris ses revers, sa souffrance
Et sa mort. En ces lieux, au pied du mont Hémus,
Je vins cacher vos jours, élever votre enfance,
Attendant du Très-Haut les décrets inconnus!

Ensemble.

IRÈNE, à Théodora.

Dans ce riant asile
S'écoulent mes beaux jours;
J'y veux vivre tranquille
En vous aimant toujours!

LÉON, à part.

Affreux tourments! remords stérile,
Qui me poursuit la nuit, le jour!
Hélas! ma force est inutile
Pour vaincre un trop coupable amour!

THÉODORA.

Puissé-je, en cet asile
Témoin de vos beaux jours,
Calme, heureuse et tranquille,
Vous conserver toujours!

LÉON, à part, regardant Irène avec amour.

Cruels remords!
O vains efforts!
Oui, près de moi
Quand je la voi,
Mon cœur succombe,
Et dans la tombe
Il faut la fuir :
Il faut mourir...

Dieu tout-puissant,
Juste et clément,
Cache-leur
Ma douleur
Et l'ardeur
Dont mon cœur
Et rougit,
Et frémit!

IRÈNE et THÉODORA, examinant Léon.

O mon Dieu, quelle douleur soudaine
Éclate en son cœur en ce jour!
Je voudrais partager la peine
Qu'il veut cacher à notre amour!

IRÈNE, s'élançant près de Léon.

Mon frère!... mon frère!...

THÉODORA, la retenant.

Silence!

(Se tournant vers la porte du fond.)

Des étrangers en ce logis!

SCÈNE II.

LES MÊMES; LUDGERS, en costume oriental; JEAN, MANOEL et ANDRONIC.

LUDGERS, JEAN, MANOEL, ANDRONIC.

Pauvres marchands, nous allions à Byzance,
Mes compagnons et moi; mais, par la nuit surpris,
Nous vous demandons un asile
Sous ce toit hospitalier.

THÉODORA.

Entrez, reposez-vous à notre humble foyer.

(A Ludgers.)

A Byzance, la grande ville,
Qui vous conduit?...

LUDGERS.

On doit y couronner, dit-on,
Après douze ans de discorde et de guerre,
Des princes grecs le dernier rejeton,
Le prince Nicéphore!...

THÉODORA, à part, avec douleur.

O ciel!... douleur amère!...

(A Ludgers.)
Mais l'empereur Baudoin ?

LUDGERS.

Il n'est plus, dès longtemps !

THÉODORA.

Mais les siens ?... Mais leurs droits !...

LUDGERS.

Qu'importe !

THÉODORA.

On prétend qu'il avait une fille ?...

LUDGERS.

Ellc est morte !...
Et pour lui Nicéphore a le peuple et les grands;
A lui le trône et cet empire auguste
Où le droit du plus fort est toujours le plus juste !
Mais c'est trop discourir, et souper vaudrait mieux...

THÉODORA.

On va tout préparer...
(Elle fait signe à ses enfants de la suivre.)

LÉON, emmenant Irène, que Ludgers regarde avec attention.

Comme il la suit des yeux !...
(Théodora, Irène et Léon sortent par la porte du fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; excepté Irène, Théodora et Léon.

LUDGERS, regardant sortir Irène.

On m'a dit vrai... Jamais plus charmante beauté
N'avait frappé mes yeux, depuis que j'ai quitté
Mon état de bandit, mon commerce de braves,
Pour un autre plus doux, le commerce d'esclaves,
Qui vaut mieux... La bravoure est fatale aux héros,

Qu'elle conduit souvent à la potence !
Le négoce est plus sûr : ses utiles travaux
Donnent aux gens adroits l'estime et l'opulence !

QUATUOR.

LUDGERS, ANDRONIC, JEAN et MANOEL.

Moi, j'ai parcouru l'Asie,
Exploité la Géorgie,
Dépeuplé la Circassie !
Nous tenons, à juste prix,
Esclaves jeunes et belles,
Esclaves toujours nouvelles,
Et même esclaves fidèles !
Toujours je les garantis,
Pourvu qu'on double le prix.

LUDGERS.

Or le prince Nicéphore,
Qu'on va nommer empereur,
Est un prince connaisseur,
Qui m'estime et qui m'honore...
(A demi-voix.)
Il me veut du bien,
Car il sait très-bien...

TOUS.

Que je vends à juste prix
Esclaves jeunes et belles,
Et même esclaves fidèles !
Que toujours je garantis,
Pourvu qu'on double le prix.

LUDGERS, à ses compagnons.

Notre fortune serait faite
S'il voyait ces attraits, ce front candide et pur...
Mais comment tenter sa conquête ?
L'acheter?

ANDRONIC, JEAN et MANOEL.

C'est trop cher!

LUDGERS.

L'enlever?

ANDRONIC, JEAN et MANOEL.

C'est plus sûr!

TOUS.

Enlevons, enlevons!
Alerte, compagnons!

Pendant la nuit,
Dans ce réduit
Tout me sourit,
Tout est profit.
Par ce moyen,
Sans donner rien,
Ce trésor-là
M'appartiendra!

LUDGERS, a ses compagnons.

Cavaliers intrépides,
Par nos coursiers numides,
Plus que le vent rapides,
Ces déserts sont franchis.
Sans que rien ne vous touche,
Qu'un voile sur la bouche,
De la beauté farouche
Vienne étouffer les cris!

TOUS.

Enlevons, enlevons!
Alerte, compagnons!

Rappelons-nous tous nos exploits,
Et tous nos beaux jours d'autrefois!
Tout ira bien; je le sens là,
Notre projet réussira!...

Pendant la nuit,
Dans ce réduit,
Tout me sourit,
Tout est profit.
Par ce moyen,
Sans donner rien,
Ce trésor-là
M'appartiendra !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; IRÈNE et LÉON, entrant ensemble par le fond.

IRÈNE, à Ludgers.

Un modeste repas, préparé par nos mains,
Vous attend.

LUDGERS et SES COMPAGNONS.

Grand merci, ma jeune et belle hôtesse.

(Ils sortent par le fond.)

IRÈNE, s'adressant à Léon, qui se tient à l'écart, soucieux et rêveur.

Nous sommes seuls, tu peux me dire tes chagrins,
A moi, mon frère...

LÉON.

Non ! je n'ai rien...

IRÈNE.

Ta tristesse
Se dissipait, autrefois, par mes soins !

LÉON.

Laisse-moi !...

IRÈNE, tristement.

Je m'en vais !...

(Revenant près de lui.)

Embrasse-moi, du moins ?

(Léon, après avoir hésité un instant, la repousse vivement.)

IRÈNE, étonnée.

Qu'est-ce ?

LÉON, avec colère.

Va-t'en !...

(Irène, effrayée, s'en va par la porte à droite.)

LÉON, seul.

Sa voix, sa vue enchanteresse,
Redoublent un tourment...

(Regardant du côté par où Irène vient de sortir.)

A son cœur inconnu !

SCÈNE V.

LÉON ; THÉODORA, entrant doucement par la porte du fond.

LÉON, se croyant toujours seul.

Tout m'abandonne, alors !...

THÉODORA, appuyant doucement sa main sur l'épaule de Léon.

Non pas moi !

LÉON, se retournant.

Qu'ai-je vu ?

DUO.

THÉODORA.

A moi, ta sœur et ton amie,
Dis-moi qui trouble ton repos ?
Laisse-moi consoler ta vie,
Laisse-moi partager tes maux.

LÉON.

Qu'exiges-tu d'un misérable ?...
Si je n'étais que malheureux,
Tu lirais dans mon cœur !...

THÉODORA.

Mon frère est donc coupable?

LÉON.

Oui! coupable envers vous! envers vous et les cieux!

En proie à mon délire,
Et détestant le jour,
J'aime, et je ne peux dire
L'objet de mon amour!

THÉODORA, tremblante.

Ah! j'ose y croire à peine!...
Est-il possible?...

LÉON, tombant à ses pieds et courbant la tête.

Irène!...
Ah! ne me maudis pas!

THÉODORA, posant sa main sur la tête de son frère.

Elle n'est pas ta sœur!

LÉON, relevant vivement la tête.

Ne m'abuses-tu pas?... N'est-ce pas une erreur?...

THÉODORA.

J'en atteste le ciel!... elle n'est pas ta sœur!

LÉON, avec transport.

O mon Dieu! n'est-ce pas un songe,
Un séduisant mensonge,
Qui vient ravir mon cœur?
Elle n'est pas ma sœur!

Ensemble.

LÉON.

O clémence suprême!
O céleste faveur!
C'est la voix de Dieu même
Qui me rend au bonheur!

THÉODORA.

Inutile clémence !
Douce et vaine faveur,
Qui lui rend l'espérance,
Mais non pas le bonheur !

LÉON, dans l'ivresse de la joie.

Ma bien-aimée ! ô mon Irène !
Déjà mes jours étaient à toi !...
Je veux qu'une éternelle chaîne
Dès demain t'engage ma foi !

THÉODORA, avec fermeté.

Jamais !...

LÉON, étonné.

Quoi ! refuser Irène à mon amour ?

THÉODORA.

Il le faut!... Je serais criminelle à mon tour,
Si, pour toi trahissant une mission sainte,
Je souffrais cet hymen !...

LÉON.

Quelle est donc cette crainte?

THÉODORA.

Un jour tu le sauras... tu sauras que les cieux,
Le devoir et l'honneur vous séparaient tous deux !

LÉON.

Non, je n'écoute rien !... Non, non, c'est impossible !

THÉODORA.

Mon frère... écoute-moi... ne sois pas inflexible !

LÉON.

Irène recevra ma foi !

THÉODORA.

Irène, hélas! ne saurait être à toi !

LÉON, avec tendresse.

Irène sur ton cœur aura plus de puissance,

Et pour te désarmer je l'amène à tes piés!

(Il s'élance par la droite.)

THÉODORA, seule un instant.

Insensé qui du ciel excite la vengeance!
Puissent nos torts, par lui, n'être pas expiés!

LÉON, rentrant, pâle, hors de lui et se soutenant à peine.

Grand Dieu!...

THÉODORA, courant à lui.

Quelle pâleur soudaine?
Et qu'as-tu donc?...

LÉON, avec égarement.

Irène!...

THÉODORA.

Irène?...

LÉON.

Disparue!... enlevée!..

THÉODORA, poussant un cri de désespoir.

Ah!...

LÉON.

Par cet étranger!

THÉODORA.

Grand Dieu!...

LÉON.

Ma sœur, il faut mourir, ou nous venger!

THÉODORA.

Mon frère, il faut mourir, ou savoir nous venger!

Ensemble.

LÉON, à Théodora, avec énergie.

Viens! suis mes pas!
Pour nous conduire
Ma rage ici devra suffire!
Il faut à mon délire

Irène ou le trépas!

Partons, partons! Viens, suis mes pas!
Irène ou le trépas!

THÉODORA.

Je suis tes pas;
Pour nous conduire,
Ton bras ici devra suffire!
Le ciel ici m'inspire!
Il doit guider nos pas.

Partons, partons! je suis tes pas!
Grand Dieu! guidez nos pas!

(Ils sortent tous deux dans le plus grand désordre.)

Deuxième tableau

La grande place de Thessalonique. — Une large rue montueuse conduit à un vaste pont qui domine la ville. La rue et le pont sont couverts d'hommes, de femmes et d'enfants, portant, les uns des flambeaux, les autres des fagots, pour en faire un feu de joie en l'honneur de la Saint-Jean.

SCÈNE VI.

HOMMES et FEMMES du peuple, ENFANTS, etc.

CHŒUR DE LA SAINT-JEAN.

LE CHŒUR.

Saint Jean! Saint Jean! Saint Jean!! Saint Jean!!!
Pour toi, qu'en nos mains étincelle
Ce feu divin, ce feu brûlant!
Saint Jean! Saint Jean! Saint Jean! Saint Jean!
Emblème d'un amour ardent,
Qu'il éclaire notre saint zèle,

Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean !

Disposez ces bûchers ! que leur flamme pétille,
Et s'élève en son honneur !
A lui, qui dans les cieux, comme une étoile, brille
A la droite du Seigneur !

Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean !
Pour toi, qu'en nos mains étincelle
Ce feu divin, ce feu brûlant !
Qu'il éclaire notre saint zèle,
Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; NICÉPHORE, entrant avec QUELQUES SEIGNEURS, suivi de LUDGERS, qui lui parle avec chaleur.

LUDGERS.

Oui ! depuis Ispahan jusqu'à Jérusalem,
Des plus rares trésors recrutant mon harem,
Je ramène avec moi des beautés sans pareilles,
Dignes d'un roi ! bien plus, d'un empereur !

NICÉPHORE, souriant.

Voyons donc, s'il le faut, ces nouvelles merveilles ?

LUDGERS, s'inclinant.

Pour elles et pour moi, prince, c'est trop d'honneur !

(Sur l'ordre de Ludgers, une troupe de belles eclaves sort d'un bazar, et s'élance en dansant sur la place, devant l'empereur et sa suite.)

DIVERTISSEMENT.

Les Esclaves.

FINALE.

NICÉPHORE, se levant après le divertissement.

Toutes ces beautés de l'Asie
N'ont pas de pouvoir sur mon cœur !

Plus d'amour éphémère, et plus de fantaisie :
Je suis las du plaisir, et voudrais le bonheur !

(Apercevant Irène, que Ludgers vient de faire amener devant lui.)

Ah ! qu'ai-je vu ? grands Dieux ! Et quelle grâce insigne !
Quel air de naïve candeur !

LUDGERS, à Nicéphore.

Je savais bien qu'elle était digne
De notre futur empereur !

NICÉPHORE, à Ludgers, montrant Irène.

Ton esclave me plaît ! Ton esclave est à moi !
Fixe le prix toi-même !...

LUDGERS, s'inclinant.

Ah ! c'est parler en roi !

IRÈNE, s'éloignant avec terreur de Nicéphore.

Laissez-moi ! laissez-moi !

LUDGERS.

Cédez à votre roi !

IRÈNE, s'arrachant des bras de Nicéphore et tombant à genoux.

O vous, mes seuls appuis ! ô ma sœur ! ô mon frère !

Ensemble.

LUDGERS.

A tes prières ils sont sourds !

NICÉPHORE.

Tu m'appartiens, ô mes amours !

(Le ciel s'obscurcit ; le vent s'élève ; le tonnerre gronde dans le lointain, et le bruit de l'ouragan va toujours en augmentant.)

IRÈNE, que des muets de la garde de l'empereur entraînent, et qui résiste en vain.

Tout m'abandonne, hélas !... Personne sur la terre
Ne viendra-t-il à mon secours ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ASHVÉRUS, paraissant au milieu de la place.

ASHVÉRUS.

Moi, moi seul!...
(A Nicéphore et à Ludgers.)
Arrêtez!... Peuple, écoutez ma voix!
Souffrirez-vous que, captive, on entraîne
L'héritière du trône, et le sang de vos rois?
La fille de Baudoin!... et votre souveraine!

TOUS.

Quel est cet homme?...

NICÉPHORE, avec mepris.

Un fourbe, ou bien un insensé!
De ces murs, à l'instant, gardes, qu'il soit chassé!

ASHVÉRUS, s'adressant au peuple.

J'ai dit la vérité!... C'est votre impératrice!

NICÉPHORE.

Qui nous le prouvera?...

ASHVÉRUS.

Qui? Dieu lui-même?...

NICÉPHORE, souriant.

Dieu?
Je l'accepte pour juge, et j'en crois sa justice!
Devant tous j'en appelle à l'épreuve du feu!...

Qu'on saisisse à l'instant même
Cet obscur profanateur
Dont l'audace ici blasphème
Et le ciel et l'empereur!
(A Ashvérus.)
Oui, bientôt ta folle audace

Recevra son châtiment !
Et tu peux, sur cette place,
Voir le bûcher qui t'attend !

LE PEUPLE, menaçant Ashvérus.

Oui, bientôt ta folle audace
Recevra son châtiment!
Et tu peux, sur cette place,
Voir le bûcher qui t'attend !

(Les gardes entraînent Ashvérus et le précipitent dans le bûcher, auquel on met le feu.)

ASHVÉRUS, du haut du bûcher, et au milieu des flammes qui s'élèvent.

Du temps, du fer, et de la flamme,
La vérité triomphe, ô peuple ! Et je l'ai dit :
(Montrant Irène.)
C'est la fille des rois !...
(Montrant Ludgers.)
Qu'enleva ce bandit !
Que ce bûcher l'atteste, et que Dieu le proclame !
(Soudain toutes les flammes s'éteignent.)

LE PEUPLE, effrayé.

O miracle !... O terreur !...
Ah ! c'est l'arrêt de Dieu ! C'est la voix du Seigneur !

ASHVÉRUS, descendant du bûcher, et s'avançant sur la place en montrant Irène.

A genoux ! C'est Dieu lui-même,
Qui proclame ici ses droits,
Et qui rend le diadème
A la fille de nos rois !
(Regardant Nicéphore et les seigneurs.)
Que l'orgueil tombe et fléchisse !
(Au peuple.)
Que vos fronts s'inclinent tous !
A genoux !... peuple... à genoux!
Devant votre impératrice !

Ensemble.

NICÉPHORE, LUDGERS et LES SEIGNEURS, à part.

En cet instant suprême,
Dieu proclame ses droits,
Et rend le diadème
A la fille des rois !

LE PEUPLE.

C'est la voix de Dieu même
Qui proclame ses droits,
Et rend le diadème
A la fille des rois !

IRÈNE.

Seigneur, est-ce toi-même
Qui proclames mes droits,
Et rends le diadème
A la fille des rois ?

LE PEUPLE, entourant Irène.

Que l'orgueil tombe et fléchisse !
Que les fronts s'inclinent tous !
A genoux ! peuple, à genoux !
Car c'est là l'impératrice !
Vive l'impératrice !
Vive l'impératrice !

(Le peuple entoure Irène. Tous sont prosternés devant elle. — Nicéphore, seul, à l'écart, est abandonné des seigneurs de sa cour. La foule immense qui couvre le pont et la place fait retentir l'air de ses cris de joie, tandis qu'Ashvérus, du haut du pont qui domine la place, étend les mains sur Irène, en signe de protection.)





ACTE TROISIÈME

A Constantinople, dans le palais des empereurs d'Orient. — Une vaste salle dans le style byzantin, au milieu de jardins magnifiques. Au fond, une terrasse donnant sur le Bosphore.

SCÈNE PREMIERE.

DES JEUNES FILLES préludent, en dansant, à la fête qui va se donner pour l'avénement de l'impératrice Irène. LES DAMES de sa cour descendent les degrés de la terrasse, précédant leur jeune souveraine. Puis IRÈNE.

IRÈNE, sortant de ses appartements.

O merveille ! ô prodige ! auquel je crois à peine !
O mystérieux changement !
Est-ce moi, Vierge sainte! est-ce la pauvre Irène,
Dans le palais des princes d'Orient !

LE PEUPLE, en dehors et sous les murs du palais.

Vive l'impératrice !...

LES DAMES D'HONNEUR.

Écoutez ce transport !
Pour vous bénir leurs voix et leurs cœurs sont d'accord.

IRÈNE.

Oui, de ce peuple fanatique,
Qui des murs de Thessalonique
M'a conduite en triomphe au palais paternel
J'entends encor les cris qui s'élèvent au ciel !

AIR.

O ma sœur chérie !
Frère bien-aimé !
Le charme de ma vie
En vous est renfermé !
De ce titre de reine
Mon cœur n'est pas jaloux !
Et j'aime mieux la peine,
Que le plaisir sans vous !

Grandeur et puissance,
Je dois vous bénir !...
Les maux de l'absence
Par vous vont finir !...
O triste souffrance,
Fuyez loin de nous !
Jours de notre enfance,
Renaissez plus doux

Sous la couronne
Que Dieu me donne,
Mon front rayonne
Brillant d'espoir !
Bonheur extrême !
Tous ceux que j'aime,
En ce lieu même,
Je vais les voir !

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE GRAND MAITRE du palais, puis LÉON et THÉODORA.

LE GRAND MAITRE, à l'impératrice.

Au milieu des apprêts de la fête brillante
Qui va se donner sous vos yeux,
Un jeune homme... une femme accablée et tremblante,
Se sont introduits en ces lieux!

(Irène, reconnaissant Léon et Théodora, retient un cri de joie, et ramène son voile sur ses traits, en faisant signe aux dames de sa cour de s'éloigner.)

ROMANCE.

LÉON.

Une sœur, une amie,
Ange de la maison!
Vient de m'être ravie
Par une trahison!
Loin d'elle, de mon âme
Tout bonheur est absent!...
Rendez-la-moi, madame!
Je l'aimais tant!

Ensemble.

THÉODORA.

Oui, depuis son aurore
Elle avait nos amours!
Pour la revoir encore
Je donnerais mes jours!
Car elle est de mon âme
La joie et le tourment!...
Rendez-la-moi, madame,
Je l'aime tant!

LÉON.

Oui, depuis son aurore
Elle avait nos amours!
Pour la revoir encore
Je donnerais mes jours!
Car elle est de mon âme
La joie et le tourment!...
Rendez-la-moi, madame!
Je l'aime tant!

IRÈNE, qui jusque-là s'est efforcée de cacher son émotion, leur tend la main et leur dit :

J'ordonne donc qu'elle vous soit rendue!

LÉON, levant les yeux.

O miracle!... C'est elle!...

THÉODORA, de même.

En croirai-je ma vue!

LÉON.

Ma sœur! ma sœur!...

THÉODORA.

C'est elle!...

LÉON, avec douleur.

Et sur le trône!... ô ciel!

THÉODORA, à voix basse à son frère.

Oui, tel est l'obstacle éternel
Qui devait faire ton supplice,
Et que je te cachais!

LÉON, avec désespoir.

Irène impératrice!
Séparés tous les deux! séparés pour jamais!

THÉODORA.

Que nos voix vers le ciel montent pour le bénir!
Vos décrets, ô mon Dieu! j'ai donc pu les servir!...
A la fille des rois vous rendez la couronne,

Le monde est à ses pieds, la gloire l'environne,
Mes yeux en sont témoins ! Mon Dieu ! je puis mourir !

IRÈNE, *avec tendresse, à Théodora.*

Viens dans mes bras, ma sœur ! et vous, Léon, mon frère !

LÉON, *tristement.*

Nous n'avons pas de droits à ces titres si doux,
Et nous ne pouvons plus les recevoir de vous !

IRÈNE.

Grand Dieu !...

THÉODORA.

Vous seule, Irène,
Êtes du sang des rois !...

LÉON.

Adieu, ma souveraine !
Du plus affreux tourment mon cœur est oppressé !
Priez ! priez le ciel pour un pauvre insensé !
Adieu donc pour jamais !...

IRÈNE.

Ma force m'abandonne !...
Mais le trône sans vous, c'est l'exil ! le malheur !
Restez, restez !... Je vous l'ordonne !
Irène vous en prie !...

LÉON, *à Théodora.*

Obéissons, ma sœur !...

SCÈNE III.

LES MÊMES ; UNE DAME D'HONNEUR.

LA DAME D'HONNEUR, *à Irène.*

Des danseurs étrangers, pour fêter notre reine,
Ici vont reproduire une naïve scène,
Qui se passa, dit-on, jadis, près de ces lieux :
Le pasteur Aristée, en ces temps de merveilles,

Attirant et charmant tout un essain d'abeilles,
Par ses accords harmonieux !

(Irène, suivie de Léon et de Théodora, va s'asseoir sur le trône, entourée de toutes ses dames d'honneur. Léon et Théodora se placent près d'elle.)

BALLET.

Le berger Aristée et les abeilles.

(Après le ballet, des fanfares se font entendre, et le grand maître du palais s'approche du trône.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; LE GRAND MAITRE du palais, suiv de HÉRAUTS D'ARMES.

LE GRAND MAITRE, à l'impératrice.

Tous les grands de l'empire, à notre souveraine
Vont venir présenter leurs respects et leurs veux !

IRÈNE.

Je les attends !

LÉON, à part.

Ce n'est plus mon Irène!...
De son auguste front je détourne les yeux !

(Une marche solennelle commence. Tous les grands de l'empire viennent saluer l'impératrice, précédés de la garde des Immortels, et suivis par la garde Varengienne. Le sénat paraît ensuite, servant de cortége à l'empereur Nicéphore.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; NICÉPHORE et tout LE SÉNAT. DEUX SÉNATEURS portent, sur un coussin de velours, le sceptre et la couronne impériale.

FINALE.

NICÉPHORE, s'adressant à Irène.

Tous vos droits, le sénat aime à les reconnaître !

Et pour que dans l'État,
Après douze ans de guerre et d'un sanglant débat,
La concorde et la paix puissent enfin renaître,
Il veut, par un hymen, que nos droits soient unis!
Le sceptre qu'il vous offre...

IRÈNE, inquiète.

Eh bien?...

NICÉPHORE.

Est à ce prix !...

IRÈNE.

Non, non!... Je ne le puis !...
Je veux quitter ces lieux!...

THÉODORA.

Irène ! quel délire !...

IRÈNE.

Non, la couronne auguste et le sceptre sacré
Ne sont pas faits pour moi ! Je renonce à l'empire !

Ensemble.

LÉON.

Ah! c'est Dieu qui l'inspire !

THÉODORA.

Irène ! quel délire !

THÉODORA.

O fille de Baudoin, un père révéré
Vous contemple, et vous dit : « Du trône et de l'empire
« Tu ne peux nous déshériter!
« Le sang de tes aïeux t'ordonne d'accepter !
« Dieu le veut ! »

TOUS, entourant Irène.

Dieu le veut!. .

IRÈNE.

Ah! que le ciel m'inspire !

Ensemble.

IRÈNE.

Pour la grandeur suprême,
Et ma main et mon cœur!
Et pour un diadème,
Renoncer au bonheur!
Ah! jamais sur la terre,
Cet horrible tourment!
O mânes de mon père,
Protégez votre enfant!

LÉON.

O désespoir extrême !
O comble de douleur!
Je verrais ce que j'aime
Aux bras d'un ravisseur!
Ah! c'est pour ma misère
Un supplice trop grand!
La mort me serait chère
Plutôt qu'un tel tourment!

THÉODORA.

O désespoir extrême !
O comble de douleur!
Oui, c'est la grandeur même
Qui fait notre malheur!
(A Léon.)
Ah! cache ta colère.
Crains leur ressentiment!
Laisse-moi, sur la terre,
Mon seul bien à présent!

LÉON, bas à Irène.

Il faut que je vous parle... ou je meurs !...

IRÈNE, de même.

A ce soir !
Ce soir, dans ce palais, je t'attendrai... mon frère !

LÉON, à part.

Seule, un instant, je pourrai donc la voir,
Lui dire mes tourments, et ma douleur amère !
Et puis mourir après !... Voilà mon seul espoir !

(Nicéphore fait signe aux sénateurs qui portent la couronne d'approcher ; il la prend et la présente à Irène. Celle-ci, par une inspiration soudaine, la saisit et se la place elle-même sur la tête, en regardant Léon.)

NICÉPHORE.

Vive l'impératrice !...

LE CHOEUR.

Et vive l'empereur !

Ensemble.

IRÈNE.

Pour la grandeur suprême,
Et ma main et mon cœur !
Et pour un diadème
Renoncer au bonheur !
Ah ! jamais sur la terre
Cet horrible tourment !
O mânes de mon père,
Protégez votre enfant !

THÉODORA.

O désespoir extrême !
O comble de douleur !
Oui, c'est la grandeur même
Qui fait notre malheur !

(A Léon.)
Ah! cache ta colère.
Crains leur ressentiment!
Laisse-moi, sur la terre,
Mon seul bien, à présent!

LÉON.

O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Je verrais ce que j'aime
Aux bras d'un ravisseur!
Ah! c'est pour ma misère
Un supplice trop grand!
La mort me serait chère,
Plutôt qu'un tel tourment!

NICÉPHORE.

J'obtiens ce diadème,
Seul rêve de mon cœur;
J'obtiens celle que j'aime,
O comble de bonheur!
(A Irène.)
Pour terminer la guerre,
Et tous nos différends,
En vous le peuple espère,
Et j'attends vos serments!

CHŒUR.

Oui, ce décret suprême,
Consacrant leur bonheur,
De l'empire lui-même
Assure la splendeur!
Désormais plus de guerre,
Ni de débats sanglants!
De cet hymen prospère
Dieu bénit les serments!

(Toutes les épées se tirent. Tous les drapeaux s'agitent. Léon tombe à moi-

tié évanoui, dans les bras de sa sœur, qui le presse contre son cœur. Un riche palanquin est apporté par la garde Varengienne. Nicéphore y fait monter la jeune impératrice, qui sort triomphalement, entourée de toute sa cour.





ACTE QUATRIÈME

Premier tableau

L'oratoire de l'impératrice. — Portes latérales à droite et à gauche. Porte au fond, cachée sous une vaste draperie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, **introduit par une femme de l'impératrice.**

LÉON.

A ce palais, dont la magnificence
Brille à mes yeux de toutes parts,
Combien je préférais le toit de mon enfance,
Irène !... et l'un de tes regards !

AIR.

Vous n'êtes plus, jours d'innocence
Écoulés sous un ciel d'azur,
Où nos deux cœurs, sans défiance,
Aimaient d'un amour doux et pur !
Où sa douce voix disait : Frère...
Où je lui répondais : Ma sœur...
Où la nature tout entière

Fêtait notre chaste bonheur!
Mais je viens ici, pour te dire
Mon amour immense, éternel!
Dans tes regards mon cœur va lire,
Irène, l'enfer ou le ciel!...

Viens briller pour elle,
Ardente étincelle,
Souvenir fidèle,
Pur comme un beau jour!
Que ma vive flamme,
Que mon tendre amour,
Ravisse son âme
Au divin séjour!

SCÈNE II.

IRÈNE, LEON.

DUO.

IRÈNE.

Je t'attendais, mon frère, dans ces lieux!

LÉON.

Ce nom, dans votre bouche! Ô vous, ma souveraine!

IRÈNE.

Que t'importe mon rang, si toujours ton Irène
T'aime du même cœur, te voit des mêmes yeux!

LÉON, avec transport.

Il se pourrait!...

IRÈNE.

En douter est un crime!
Et dois-tu me rendre victime
D'un sort fatal à tous deux?

Ensemble.

LÉON.

O ciel ! est-ce un rêve
Qui vient m'éblouir ?
Quel jour pur se lève
Sur mon avenir !
Est-ce l'espérance
Qui parle à mon cœur ?
Et faut-il d'avance
Croire à mon bonheur ?

IRÈNE.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient t'éblouir;
Le jour qui se lève
Promet l'avenir !...
La douce espérance
Qui parle à mon cœur
Me promet d'avance
Le plus doux bonheur !

LÉON.

Ah ! si j'osais, Irène, interroger ton cœur?

IRÈNE.

Parle sans crainte... Je t'écoute.

LEON.

En apprenant que tu n'es pas ma sœur,
Ton cœur s'est-il troublé ?...

IRÈNE.

Sans doute !

LÉON.

Et tant qu'a duré ce sommeil
Où dormaient nos âmes... ton âme
N'éprouvait-elle pas une secrète flamme,
Impatiente du réveil ?...

IRÈNE.

Je m'en souviens; et pendant ton absence,
Je me sentais mourir dans l'ombre et le silence,
Comme la fleur loin du soleil!

LÉON.

Et quand ma main pressait la tienne?

IRÈNE.

Je tremblais...

LÉON, avec transport.

Tu m'aimais! Irène!...
Et quand mes regards sur tes traits
S'arrêtaient tout émus?...

IRÈNE.

Je tremblais!...

LÉON.

Tu m'aimais!...
Et quand sous le baiser d'un frère
Se trahissait ma vive ardeur?

IRÈNE.

Je tremblais!...

LÉON, avec passion.

Tu m'aimais!... Près de toi tout m'éclaire!
Ton cœur se révèle à mon cœur!

Ensemble.

LÉON.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient m'éblouir!...
Quel jour pur se lève
Sur mon avenir!
Est-ce l'espérance
Qui parle à mon cœur?
Et faut-il d'avance
Croire à mon bonheur?

IRÈNE.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient t'éblouir !
Le jour qui se lève
Promet l'avenir !...
La douce espérance
Qui parle à mon cœur
Me promet d'avance
Le plus doux bonheur !

LÉON.

Tu m'aimes !... Et pourtant, demain
A Nicéphore, hélas ! tu vas donner ta main !

IRÈNE.

Jamais ! jamais !... Je m'ignorais moi-même !...
Mais maintenant, je sais, oui, je sais que je t'aime,
Et dût périr mon trône même,
Rien ne peut m'enlever à toi !

LÉON.

O Dieu puissant ! seconde-moi !

Ensemble.

IRÈNE.

Du ciel délice suprême !
Je sais que je t'aime !
Pour toujours à toi,
Mon cœur et ma foi !
Reçois mes serments, mes jours sont à toi !

LÉON.

Du ciel délice suprême !
A jamais je t'aime !
Pour toujours à toi,
Mon cœur et ma foi !
Reçois mes serments, mes jours sont à toi !

Du peuple, en ce pays, la voix est souveraine,

Et lui seul, aujourd'hui, peut briser cette chaîne !
J'irai, le soulevant contre un joug détesté,
Lui demander pour toi bonheur et liberté !
Il entendra ma voix, Irène !
L'espoir de l'empereur, par notre amour trahi !...

IRÈNE.

La vie est avec toi !... Le trépas avec lui !

Ensemble.

IRÈNE.

Du ciel délice suprême !
Je sais que je t'aime !
Pour toujours à toi,
Mon cœur et ma foi !
Reçois mes serments ! mes jours sont à toi !

LÉON.

Du ciel délice suprême !
A jamais je t'aime !
Pour toujours à toi,
Mon cœur et ma foi !
Reçois mes serments ! mes jours sont à toi !

(Léon et Irène sortent vivement de chaque côté. La portière du fond se soulève, et laisse voir Nicéphore et Ludgers cachés.)

SCÈNE III.

NICÉPHORE, LUDGERS.

NICÉPHORE, à Ludgers.

Tu viens de les entendre !... Ils ont dicté leur sort !
La honte à cette femme !... A cet homme, la mort ! !

(La draperie retombe sur eux.)

Deuxième tableau

Un site pittoresque ; vue de nuit. Des ruines sur la rive du Bosphore.

SCÈNE IV.

ASHVÉRUS, *seul, descendant au milieu des ruines.*

De Dieu l'éternelle clémence
Prend-elle enfin pitié des maux que j'ai soufferts ?
Quel bruit terrible... immense,
A retenti dans l'univers?
Leurs prêtres disent tous : « Bientôt va sonner l'heure
« Où les mondes détruits rentrent dans le chaos !... »
Est-ce bien vrai, mon Dieu ? Se peut-il que l'on meure ?
La fin de l'univers est la fin de mes maux !...
Pour eux tous, c'est la mort ! Pour moi, c'est le repos !

AIR.

Exauce enfin, mon Dieu, ma fervente prière !
Jette un œil de pardon sur ma longue misère !
Du pécheur repentant viens fermer la paupière !
Jamais comme aujourd'hui ma voix n'a supplié !
Mon crime fut bien grand !... Il n'est point expié.
Mais aux trésors des cieux n'est-il plus de pitié ?

Autour de moi tout passe !
Et parcourant l'espace,
Des mondes disparus,
Moi seul connais la trace
Et retrouve la place
Des temps qui ne sont plus !
Jamais la prière

Ne vient adoucir
La douleur amère
Qu'il me faut subir!
Jamais sur ma vie
Un œil n'a versé
Une larme amie!...
Partout repoussé!...
Tout meurt et tout tombe,
Moi seul je vivrai!...
(Avec désespoir.)
Jamais dans la tombe
Je ne descendrai!

Mon Dieu! mon Dieu! pendant une heure entière,
Laisse-moi sentir le bonheur,
Le bonheur si doux d'être père!...
D'une éternité de misère
Tu peux après frapper mon cœur!
(Il rentre dans les ruines en voyant venir les bandits.)

SCÈNE V.

UNE TROUPE DE BANDITS commandés par LUDGERS.

(Chœur de bandits pendant lequel paraît au fond Ashvérus, qui les écoute avec effroi.)

LES BANDITS.

La nuit est sombre,
Et voici l'ombre
Qui nous sourit,
Et nous conduit!
De la vengeance
L'heure s'avance,
Obéissons!
Amis, frappons!...

O mer profonde!
Ouvre ton onde!
Cache sans bruit
L'œuvre de la nuit!

LUDGERS.

Il va passer ici, pour gagner sa demeure,
Celui que nous cherchons; amis, il faut qu'il meure!
Nicéphore l'a dit!
Séparons-nous sans bruit!
Et cachons nos poignards dans l'ombre de la nuit!

(Les bandits se cachent sous les rochers.)

SCÈNE VI.

LES BANDITS cachés; LÉON entrant, soutenant THÉODORA.

FINALE.

LÉON, à Théodora.

Oui, ma sœur, à ma voix, le peuple se soulève!
Mon bonheur est certain!...

ASHVÉRUS, paraissant.

Ton bonheur est un rêve!
Et la mort te menace!...

THÉODORA, poussant un cri.

Ashvérus!...

ASHVÉRUS, à Théodora.

Ne crains rien!
Ce sang qu'on veut verser, mes enfants, c'est le mien!

LÉON.

Non, non! je ne veux pas de ton secours terrible!
C'est toi qui sur nos fronts appelles le malheur!...
Va-t'en!...

THÉODORA, à Léon.

A sa douleur ne sois pas insensible!

ASHVÉRUS, avec désespoir.

O décret inflexible!

LÉON, à Ashvérus.

Ton nom, ton nom maudit me glace de terreur!
Partout marche avec toi la colère céleste!
J'aime mieux le trépas que ton appui funeste!
Va-t'en!... A ton aspect se révolte mon cœur!

ASHVÉRUS.

Mon fils!... mon fils!...

THÉODORA.

Pardon!...

LÉON, à Ashvérus.

Va-t'en! N'approche pas!
Le malheur et la mort accompagnent tes pas!

(Les bandits se rapprochent de Léon.)

LUDGERS, à ses compagnons, désignant Léon.

Voici celui qu'à l'instant même
Il faut frapper, il faut punir!...
Pas de pitié!...

(A Léon.)

L'heure suprême
Sonne pour toi!... Tu vas mourir!

ASHVÉRUS, à Léon.

Reste là! reste là! Mon corps est un rempart,
Que ne franchit pas le poignard!

LÉON.

Laissez-moi! laissez-moi! Je brave leur furie!

THÉODORA, à Léon.

Reste là, près de lui!... Son corps est un rempart.
Que ne franchit pas le poignard!...
Mon frère!... au nom du ciel!... n'expose pas ta vie

ASHVÉRUS, à Ludgers.

Ludgers! je te connais!... Me connais-tu?...

LES BANDITS, avec terreur, en reconnaissant Ashvérus.

C'est lui!

ASHVÉRUS, à Ludgers.

M'as-tu donc oublié?...

(Les bandits s'éloignent avec terreur à la vue d'Ashvérus.)

THÉODORA.

Mon Dieu! soyez béni!

(A ce moment la trompette de l'Ange exterminateur éclate dans le ciel, et la voix divine retentit.)

ASHVÉRUS.

Qu'entends-je! ô Dieu!... signal terrible!
Ange vengeur! ange inflexible! ..

VOIX DE L'ANGE.

Marche! marche toujours!

THÉODORA, à Ashvérus, avec désespoir, lui montrant Léon entouré de bandits.

Eh! quoi! l'abandonner... au milieu des périls!

ASHVÉRUS, à l'Ange invisible et reculant malgré lui.

Pitié! non pas pour moi, mais pitié pour mon fils!

VOIX DE L'ANGE.

Marche! marche toujours!

THÉODORA, à Ashvérus, indiquant Léon qu'on entraîne.

Ils vont l'assassiner! barbare!... Et tu t'enfuis!...
Mais c'est le dernier de ta race!...
Mais tu l'as dit : mon frère, c'est ton fils!

ASHVÉRUS, à Théodora, avec désespoir.

Et ne vois-tu donc pas le vengeur qui me chasse,
Et qui livre ses jours au fer de ces bandits?

LUDGERS, et ses compagnons.

Désarmons-le!...

LÉON, à Ludgers.

Lâche assassin!...

(A part.)

Détourne leurs poignards, Dieu puissant, de mon sein!

Ensemble.

THÉODORA.

Douleur horrible!
Vengeance terrible!
Mortel effroi!
Épargne mon frère!
Dieu, dans ta colère,
Ne frappe que moi!

ASHVÉRUS.

Douleur horrible!
Vengeance terrible!
Cruelle loi!
Double ma misère!
Dieu, dans ta colère,
Ne frappe que moi!

LES BANDITS, à Léon.

Malheur à toi!...

LÉON, avec désespoir, invoquant Ashvérus.

Personne à mon secours
Ne viendra-t-il?...

ASHVÉRUS, s'élançant vers lui, par un effort suprême.

J'y cours!...

(Il se précipite au milieu des ruines, et vers la mer, où l'on entraîne son fils... lorsque tout à coup paraît l'Ange exterminateur, son épée flamboyante à la main, qui repousse le Juif, et le force à marcher devant lui, au moment où les bandits vont précipiter Léon dans les flots.)

ASHVÉRUS, marchant devant l'Ange et tendant les bras à Léon.

Mon fils! mon fils!

THÉODORA, à genoux, les bras étendus vers Léon.

Mon frère bien-aimé!... Toi l'âme de ma vie!...

LÉON, sur le rocher.

Adieu! ma sœur chérie!
Irène, mes amours!...
Adieu!...

ASHVÉRUS, avec désespoir.

Mon fils!... mon fils!...

L'ANGE.

Marche! marche toujours!

CHŒUR DES ANGES, dans le ciel.

Marche toujours!
Marche toujours!

(La foudre éclate au fond, et l'on voit, à sa lueur, Lugders donnant à Léon un coup de poignard et le précipitant dans la mer. — Théodora pousse un cri de douleur, et tombe anéantie. — Ashvérus s'éloigne avec désespoir, poursuivi par l'Ange exterminateur, éclairé dans sa marche par son épée de feu.)





ACTE CINQUIÈME

Premier tableau

Une vaste etendue de mer, venant mourir sur une grève aride et sauvage.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASHVÉRUS est debout sur la grève, entouré d'IRÈNE, de LÉON, et de THÉODORA.

QUATUOR.

LÉON, à Ashvérus.

Nous voilà réunis auprès de toi, mon père!...

ASHVÉRUS, à Léon.

Le ciel, enfin touché de ma misère,
A permis que le flot t'amenât dans mes bras,
Sur cette rive solitaire
Où l'ange avait conduit mes pas!...

Ensemble.

IRÈNE et THÉODORA, à Ashvérus.

Pour un tel bienfait, sois béni!

ASHVÉRUS, *avec effroi.*

Non, non, ne parlez pas ainsi!...

LÉON.

Quand chacun fuyait ici-bas
Le proscrit du ciel, de la terre,
Dieu m'avait placé sur tes pas
Afin d'adoucir ta misère,
Et moi je t'ai maudit, hélas!...
Pardonne-moi, mon père!...

LÉON, IRÈNE et THÉODORA, *à Ashvérus.*

Il est un refuge à tes maux,
Que Dieu t'a donné sur la terre,
Pour y trouver des jours plus beaux,
Pour calmer ta douleur amère!
Viens-y goûter un doux repos,
Viens dans nos bras, mon père!...

ASHVÉRUS, *à part.*

Le ciel prend-il pitié des tourments que j'endure?...
Je sens couler mes pleurs pour la première fois!...

IRÈNE, THÉODORA et LÉON, *désignant Ashvérus.*

O triomphe de la nature!
Il pleure en écoutant nos voix.

ASHVÉRUS, *d'un air inspiré, à ses enfants.*

Partez, ô mes enfants!... A mes yeux se révèle
Le destin éclatant qui vous attend tous deux!
Nicéphore est tombé!...

(*A Irène.*)

Tout un peuple t'appelle...
Monte au trône de tes aïeux!...

LÉON, IRÈNE et THÉODORA, *à Ashvérus.*

Nous ne vous quittons plus!...

ASHVÉRUS.

Mon sort, douleur amère!
Par chacun est d'être quitté...

Allez!... éloignez-vous!... je le veux!...

LÉON, IRÈNE et THÉODORA.

O mon père!...

ASHVÉRUS.

Allez pour moi du ciel implorer la bonté!
Puisse-t-il fermer ma paupière,
Enfants, jusqu'à l'éternité!

IRENE, THEODORA et LÉON, s'éloignant sur l'ordre d'Ashvérus.

Allons, pour lui, du ciel implorér la bonté!
Puisse-t-il fermer sa paupière,
Hélas! jusqu'à l'éternité!

(Ils ont disparu.)

SCÈNE II.

ASHVÉRUS, seul, écoutant les voix de ses enfants, qui se perdent au loin.

Mon Dieu! mon Dieu! fais que je meure
(Montrant la grève.)
A cette place!... Hélas! j'ai tant marché!
Ah! fais sonner ma dernière heure!...
De mes maux, Seigneur, sois touché!...
Mais, ô ciel! quel prodige étrange
Éprouvé-je dans tous mes sens?...
Tout en moi se confond et change...
Oui, c'est la mort!... oui, je la sens!...
C'est le repos!... la fin de mes tourments!...
(Il chancelle, et finit par tomber mourant sur un rocher de la plage.)

Deuxième tableau

LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

Des vapeurs s'élèvent sur la mer. — Des nuages épais descendent des cieux. — De pâles éclairs sillonnent les nuages, au milieu desquels on voit traverser l'Ange exterminateur faisant retentir la trompette du jugement dernier. — Les nuages se dissipent, et l'on aperçoit l'immense vallée de Josaphat. — Au milieu de cette solitude, des anges, placés aux quatre points cardinaux, appellent tous les morts au jugement dernier. — A ces appels sinistres, les tombeaux s'ouvrent, et tous les trépassés de l'univers s'avancent devant leur souverain juge.

SCÈNE III.

L'ANGE EXTERMINATEUR; **ANGES, ÉLUS, DAMNÉS, DÉMONS, etc.**

CHŒUR DES MORTS.

Qui vient donc, sous leur froide tombe,
Agiter les morts d'ici-bas?...
Au sommeil glacé qui succombe,
Hélas! ne se réveille pas!

L'ANGE EXTERMINATEUR, paraissant au fond de la vallée.

La voix du Seigneur vous appelle,
Morts, levez-vous!
Devant la puissance éternelle
Paraissez tous!

CHŒUR DES MORTS.

La voix du Seigneur nous appelle,
Morts, levons-nous!

Devant sa puissance éternelle,
Accourons tous!

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Le voilà, ce jour redoutable,
Où le pécheur ne pèche plus!
Où, dans sa justice équitable,
Dieu fera la part des élus.

CHOEUR GÉNÉRAL, tous tendant les bras vers le ciel.

Seigneur, prends-nous pour tes élus!

L'ENFER.

Sur un signe de l'Ange exterminateur, la vallée de Josaphat disparaît, et l'on aperçoit le gouffre béant de l'enfer, d'où s'élance une bande de démons, au milieu de torrents de flammes, saisissant les pécheurs que leur désigne l'épée de l'ange, et les entraînant dans le gouffre.

CHOEUR DE DÉMONS.

Maudits, damnés, plus de prières!
A nous, à nous, tous les pécheurs!...
Ils vont souffrir de nos misères!...
Ils vont tous pleurer de nos pleurs!...

L'ANGE EXTERMINATEUR, désignant un autre groupe.

Et vous, heureux élus, le Seigneur vous accorde
Son séjour éternel, saint objet de nos vœux!

CHOEUR D'ANGES, au ciel.

Venez, venez, vous les hôtes des cieux!

CHOEUR DE MAUDITS, implorant Dieu.

Seigneur! Seigneur! miséricorde!...
L'enfer!... l'enfer!... c'est trop cruel!...

CHOEUR DE BIENHEUREUX.

Merci, Seigneur, qui nous accorde
Désormais le bonheur au ciel!

CHOEUR DE DÉMONS.

Non, non, pas de miséricorde
Au pécheur indigne du ciel!

LE JUGEMENT DERNIER.

Le ciel rayonne de feux divins. Il s'ouvre, et l'on voit les Trônes, les Séraphins, les Anges, les Dominations, recevant les âmes des bienheureux que leur envoie l'Ange de justice, tandis que, du milieu des flammes qui sortent de terre, on aperçoit les Démons attirant à eux les damnés.

UNE PLAGE DÉSERTE.

Puis les nuages s'amoncellent de nouveau. Tout redevient obscur. Le chaos nébuleux recommence; et, quand il se dissipe, on retrouve la plage déserte, le Juif couché sur la grève, et se réveillant au jour naissant, sous l'épée de l'Ange exterminateur debout près de lui.

SCÈNE IV.

ASHVÉRUS, L'ANGE EXTERMINATEUR.

ASHVÉRUS, s'agite sur la roche où il est tombé; puis, regardant autour de lui, il aperçoit l'ange, et s'écrie avec désespoir :

Ah! mon sort n'est pas achevé!...
J'ai cru voir terminer ma vie!...
J'ai cru ma misère finie!
J'ai cru mourir!... et j'ai rêvé!

L'ANGE EXTERMINATEUR, au Juif.

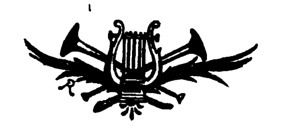
Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!...
Marche! marche! marche toujours!
Toujours!!!

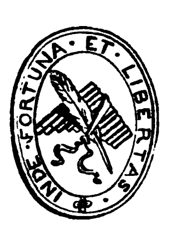
(On entend la trompette céleste; et le pauvre Juif, reprenant son bâton, se remet péniblement en marche, et fuit devant l'Ange qui le poursuit.)



TABLE

—







Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 1628, 12-5.

